

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

CONSERVER ET TRANSMETTRE LES MÉMOIRES : L'HISTOIRE DES ARCHIVES
TRACES LESBIENNES DE MONTRÉAL (1983-1994)

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

À LA MAÎTRISE EN HISTOIRE

PAR

FALLON ROUILLIER

JUILLET 2025

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.12-2023). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Ce mémoire est le fruit des nombreuses discussions que j'ai eues avec mon entourage, des plus anodines aux plus enflammées. Elles ont toutes contribué à guider la recherche et l'écriture de ce projet. Vous avez été nombreux et nombreuses à m'écouter parler avec passion d'archives, de mémoires collectives, de liens intergénérationnels et de lesbianisme et à me poser les bonnes questions, à m'éclairer sur mes angles morts et à me soutenir dans les aléas de cette démarche. J'ai de la chance d'être entouré·e d'autant d'amour, de relations profondes et inspirantes avec lesquelles il m'est possible d'apprendre à cultiver de nouveaux possibles.

À la racine de ce mémoire se trouvent les lesbiennes qui ont mis sur pied Les Archives Traces et qui ont généreusement accepté de partager leur expérience avec moi, que je tiens sincèrement à remercier pour leur confiance. Sans vous, rien de tout ceci n'aurait été possible. Merci également à Ross Higgins et Line Chamberland pour votre participation. Ma reconnaissance est aussi dirigée envers les militantes actuelles des Archives lesbiennes du Québec qui ont été d'une aide inestimable tout au long de cette recherche.

Ensuite, mes remerciements vont à ma directrice, Magda Fahrni, qui a accepté de me prendre sous son aile alors que ce projet n'était qu'un tourbillon d'idées. Ton bureau a été l'un des rares espaces à l'université où je me suis sentie à ma place. Dès notre première rencontre, j'ai été touché·e par ton respect et ta bienveillance envers moi. Tu as su guider mes intuitions et enrichir mes réflexions de sorte à rendre ce projet possible et j'en suis extrêmement reconnaissante. Merci pour nos conversations stimulantes, pour tes précieux conseils et, surtout, pour ta confiance. Geneviève Dorais, Daniel Ross, votre présence à l'université a été pour moi une source de motivation et d'espoir, merci pour tout.

À ceux qui ont soufflé la braise et alimenté le feu, merci au collectif de *Bande de gouines* et à Mathilde Capone, avec qui tout a commencé. Louise, Jojo, vous avez une place bien spéciale dans mon cœur. Aux marches de chiens, aux balades hivernales, aux soupers chaleureux, aux discussions autour du poêle à bois, à *Darling*, aux parties de billard, à la boxe, aux nouvelles naissances et aux projets stimulants qui ont parsemé mon quotidien : May, Ouzo, Cc, Yalda, Jaco, Ziya, Péné, Estelle, Rowan, Amé, Émilie, Maxine, Bahara, Maria, Sybille, Lo, Julie, Ariane D, Hermine, Roua, Mm, Sof, Mélu, Mari, Kalee, Sasa, Djémila C, Marianne C, Sima OG, merci les ami.es, je suis tellement choyé de vous avoir dans ma vie.

Eva-Loan, *amor*, tu as été ma base, mon refuge, ma complice des huit dernières années. Au premier rang de mes angoisses, de mes déceptions et de mes doutes, tu as toujours eu les bons mots pour m'apaiser et

m'encourager. Nos conversations ont été profondément inspirantes et je n'aurais pas osé espérer être mieux accompagné·e. Tu as cru en ce projet comme personne. Je tiens à exprimer ma gratitude pour ton soutien, ton écoute et tes excellents petits plats. Pour tout ceci et plus encore, je te dis merci *amor*.

Grand-maman, t'as jamais vraiment compris ce que je faisais quand je te disais que j'étudie en histoire ou que je travaille sur mon mémoire, mais sache que je ne serais pas passée au travers sans tes soupes réconfortantes et ta sauce à spag. Merci Claude pour ton soutien et tes encouragements constants. Bro, Sista, c'est moi la plus *broke*, encore...j'pas sûre qu'une maîtrise va changer grand-chose à mes finances, mais, maintenant, on sait que même du monde comme nous ça peut aller à l'université. Maïla, Josh, je vous aime.

À celles qui m'ont aidé·e à naviguer le monde universitaire, merci pour vos précieux partages et votre collégialité. D'avoir été libéré·e du stress financier grâce à l'obtention des bourses du Conseil de recherches en sciences humaines (CRSH) et du Fonds de recherche du Québec – Société et culture (FRQSC) durant les deux dernières années a rendu possible la rédaction de ce mémoire. Marion, je te serai toujours reconnaissante pour l'aide que tu m'as apportée.

C'est grâce à vous, militantes, amies, famille, collègues, enseignant·es, que ce mémoire s'est écrit. Vous m'avez nourri·e, logée, fait bouger, forcé·e à prendre des pauses, appuyé·e dans les deuils et moments difficiles des dernières années. Vous avez célébré avec moi les petits plaisirs de la vie, vous m'avez fait rire, stimulé·e intellectuellement. Bref, vous avez tellement cru en la pertinence de ce projet et en ma capacité à le mener à terme que j'ai fini par y croire moi-même. Y'a un peu de vous partout dans ce mémoire.

DÉDICACE

Pour Jojo,
Et pour ceux qui résistent, qui déjouent
l'impensable en créant des lieux de
mémoires à leurs images.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	ii
DÉDICACE.....	iv
LISTE DES FIGURES.....	vii
LISTE DES ABRÉVIATIONS, DES SIGLES ET DES ACRONYMES.....	ix
RÉSUMÉ.....	x
ABSTRACT	xi
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE 1 LE CADRE DE LA RECHERCHE.....	6
1.1 Bilan historiographique	6
1.1.1 Histoire des femmes.....	6
1.1.2 Histoire lesbienne.....	13
1.1.3 Histoire des archives.....	22
1.2 Problématique.....	27
1.3 Cadre conceptuel	28
1.4 Sources	32
1.4.1 Archives lesbiennes du Québec (ALQ), Archives gaies du Québec (AGQ) et Archives canadiennes du mouvement des femmes (ACMF).....	32
1.4.2 Sources orales	33
1.5 Méthodologie.....	33
1.5.1 Présentation de la méthode utilisée.....	34
1.5.2 Contexte et considérations méthodologiques.....	35
1.5.3 Déroulement des entrevues.....	36
CHAPITRE 2 UNE PREMIÈRE COLLECTIVE : TRACES, ARCHIVES LESBIENNES DE MONTREAL, 1983-1985	38
2.1 De Moncton à Montréal.....	39
2.1.1 « La maison où tout le monde venait »	39
2.1.2 Habiter sur le Plateau.....	42
2.2 La Kahéna.....	54
2.2.1 « Dans notre appartement »	54
2.2.2 « Maintenant ouverte au public »	55
2.3 Traces, archives lesbiennes.....	59
2.3.1 « Parce qu'on se rendait compte que notre histoire allait partir au vent »	59
2.3.2 Fonctionnement interne	61
2.3.3 Mise en réseaux et récolte de documents.....	67

2.4 Conclusion.....	77
CHAPITRE 3 UN NOUVEAU COLLECTIF : TRACES, ARCHIVES LESBIENNES DE MONTRÉAL, 1985-1994.....	79
3.1 Du comité femmes de l’UQAM au Plateau Mont-Royal aux Archives lesbiennes.....	80
3.1.1 « C’était un plateau de lesbienne »	83
3.1.2 Un même projet, une nouvelle <i>gang</i>	86
3.1.3 L’expérience Gilford.....	87
3.1.4 L’ouverture officielle.....	89
3.2 Fonctionnement interne	91
3.2.1 Financement.....	92
3.2.2 Les politiques internes : le parti pris de la neutralité	104
3.3 Récolter le matériel.....	110
3.3.1 Acquisition de livres et abonnement à des revues	111
3.3.2 Archives internes de groupes	113
3.3.3 Participation à des événements	115
3.4 Les Archives Traces, l’École Gilford et la fin d’une époque	127
3.5 Conclusion.....	134
CONCLUSION	137
BIBLIOGRAPHIE	142
Sources	142
Études	143
Articles de revues savantes.....	149
Ressources numériques.....	153

LISTE DES FIGURES

- Figure 2.1 Lieux de rencontre des organisations lesbiennes de Montréal, 1973-1979, Andrea Hildebran, Frank William Remiggi, Carte 4, Andrea Hildebran, « Genèse d’une communauté lesbienne : un récit des années 1970, dans *Sortir de l’ombre : histoires des communautés lesbiennes et gaie de Montréal, Montréal, VLB, 1998, p.213. 48*
- Figure 2.2 Affiche en soutien à Dalila Maschino, Contre la violence faite aux femmes : en solidarité avec Dalila Maschino, *Des luttes et des rires de femmes*, oct-nov 1978. 51
- Figure 2.3 Photo du groupe Zaberda, Amazones d’hier, lesbiennes d’aujourd’hui : *Revue d’échange, d’information et de réflexion politique avec une emphase sur le lesbianisme radical*, vol. 2, no 1, juillet 1983, p.53. 53
- Figure 2.4 Photo de deux personnes de dos lors de l’exposition photo à La Kahéna dans le cadre du festival Bouche-bée catalysante, *Amazones d’hier, lesbiennes d’aujourd’hui : Revue d’échange, d’information et de réflexion politique avec une emphase sur le lesbianisme radical*, vol. 2, n° 1, juillet 1983, p.40. 55
- Figure 2.5 Affiche du restaurant La Kahéna, brunch des lesbiennes tous les dimanches, les dimanches d’avril, invitation à toutes les accordéonistes et leurs amies », Collection Affiches, Portefolio P4, Archives lesbiennes du Québec. 57
- Figure 2.6 Affiche des Archives Traces lesbiennes pour la danse bénéfice du 26 mars 1983, Fonds Traces, Boîte 1, Dossier matériel de diffusion, Archives lesbiennes du Québec. 63
- Figure 2.7 Lettre des Archives Traces envoyé au groupe torontois Lesbian Against the Right, 9 avril 1983, Fonds Traces, Boîte 2, Dossier Correspondances, Archives lesbiennes du Québec. 69
- Figure 2.8 Annonce des Archives Traces, mars 1983, « On a besoin de vous : « ne brûlez plus vos lettres d’amour », Fonds Traces, Boîte 2, Dossier Matériel de diffusion, Archives lesbiennes du Québec. 70
- Figure 2.9 Liste de groupes à contacter et photo de Bernice-Mae Butler et Zaïda, Carnet de voyage, 10 mai 1983, Fonds Traces, Boîte 3, Archives lesbiennes du Québec. 75
- Figure 3.1 Affiche annonçant l’ouverture des Archives lesbiennes de Montréal, 14 novembre 1986 au 2025 rue Gilford, Collection Affiches, Portefolio P1, A0021, Archives lesbiennes du Québec. 90
- Figure 3.2 Jean-Claude Malépart, Député de Montréal Ste-Marie, Lettre d’appui « Défi 87 », 6 avril 1987, Fonds Traces, Boîte 1, Dossier Demande de subvention, Archives lesbiennes du Québec. 94
- Figure 3.3 Demande de dons des Archives lesbiennes de Montréal adressée à la Coop lesbiennes, 14 octobre 1987, Fonds Traces, Boîte 1, Dossier Dons Coop lesbiennes, Archives lesbiennes du Québec. 96
- Figure 3.4 Lettre d’information sur les Archives lesbiennes de Montréal, mai 1986, Fonds Traces, Boîte 1, Dossier Matériel de diffusion, Archives lesbiennes du Québec. 98

Figure 3.5 Page d'information sur les Archives lesbiennes de Montréal dans le Répertoire sommaire des Archives lesbiennes de Montréal, octobre 1987, Fonds Traces, Boîte 1, Dossier Matériel de diffusion, Archives lesbiennes du Québec ALQ.....	101
Figure 3.6 Deux femmes s'embrassent, affiche publicitaire des Ciné-Archives organisés par les Archives lesbiennes de Montréal, Le lesbianisme : <i>La caméra obscura du cinéma? Treize</i> , vol. 4, no 5, mai 1988, Collection Périodiques, Boîte Treize, Archives lesbiennes du Québec, p.4.....	102
Figure 3.7 Lettre des Archives Traces concernant le prêt de livres adressée au groupe de la Biblio-café Labrys, 1990, Fonds Traces, Classeur, tiroir 1, Dossier, Incorporation 1986, Archives lesbiennes du Québec.....	109
Figure 3.8 Lettre des Archives Traces lesbiennes de Montréal envoyée à des groupes lesbiens afin de récolter leurs archives, été 1986, Fonds Traces, Classeur, tiroir 1, Dossier présentation, Lettre pour groupes, Archives lesbiennes du Québec.....	114
Figure 3.9 Proposition d'ordre du jour en vue d'une rencontre entre différents centres d'archives lesbiens dans le cadre de la rencontre internationale ILIS, 1987, Fonds Traces, Boîte 1, Dossier organisation interne, Archives lesbiennes du Québec.....	117
Figure 3.10 Carte d'affaire de Traces, Archives lesbiennes, 1987, Fonds Traces, Classeur, tiroir 1, Dossier Incorporation 1986, Archives lesbiennes du Québec.....	120

LISTE DES ABRÉVIATIONS, DES SIGLES ET DES ACRONYMES

2ELGBTQIA+ : 2 Esprits, lesbiennes, Gais, Bisexuel.les, Trans, Queers, Intersexes, Asexuel.les

ACMF : Archives canadiennes du mouvement des femmes

AGQ : Archives gaies du Québec

ALQ : Archives lesbiennes du Québec

AHLA : Amazones d’hier, lesbiennes d’aujourd’hui

ARCL : Archives, recherches et cultures lesbiennes

CÉCM : Commission scolaire des écoles catholiques de Montréal

DSM : Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders

GWM/ MGW: Gay Women of Montreal/ Montreal Gay Women

ILIS : International Lesbian Information Service

L.A.R : Lesbians Against the Right

LHA : Lesbian Herstory Archives

RÉSUMÉ

Les années 1980 sont rarement étudiées sous l'angle de l'histoire des mouvements sociaux. Pourtant, il s'agit d'une décennie de fortes mobilisations, notamment pour les populations gaies et lesbiennes en Europe et en Amérique du Nord. Parmi les initiatives liées à ces courants, des centres d'archives sont mis sur pied par des groupes qui veillent à garder des traces de cette histoire.

Si le Lesbian Herstory Archives de New York et les Archives gaies du Québec sont particulièrement connues des chercheur·es, ce n'est pas le cas des Archives Traces lesbiennes de Montréal, aujourd'hui renommées Archives lesbiennes du Québec. Ce mémoire traite de l'histoire de cette association entre 1983 et 1994, période où elle a été la plus active. Partant du postulat que celles qui ont mis sur pied les Archives Traces lesbiennes et en ont pris soin ont influencé autant l'histoire du projet que les documents qui y sont préservés, j'ai cherché à savoir qui sont ces femmes, pourquoi elles ont décidé, au début des années 1980, de mettre sur pied un centre d'archives lesbien sur le Plateau Mont-Royal et comment elles se sont organisées pour y parvenir.

Le croisement entre histoire orale et sources manuscrites révèle que ce centre d'archives est issu d'un mouvement transnational lesbien et qu'il s'intègre à un vaste réseau d'archives communautaires. Les membres sont par ailleurs activement impliquées, durant les années 1980, dans un milieu lesbien francophone situé dans le quartier du Plateau Mont-Royal et œuvrent à conserver des traces de leur communauté. En parallèle de la mise sur pied d'un centre d'archives et de son fonctionnement, ce mémoire évoque l'histoire d'un milieu lesbien et des individus qui le composent ainsi que celle du Plateau Mont-Royal durant les années 1980.

Mots clés : archives communautaires, mouvements sociaux, transnational, genre, lesbianisme, 2ELGBTQIA+, Montréal, Plateau Mont-Royal.

ABSTRACT

The 1980s are rarely studied from the perspective of the history of social movements. However, it was a decade of strong mobilization, notably for the gay and lesbian populations in Europe and North America. Many initiatives were linked to these movements including archival centers that were set up by groups who wanted to keep a record of this history. While the Lesbian Herstory Archives in New York and the Archives gaies du Québec are particularly well known to researchers, this is not the case for the Archives Traces lesbiennes de Montréal, now renamed the Archives lesbiennes du Québec.

This dissertation examines the history of this archive between 1983 and 1994, the period when it was most active. Starting from the premise that the women who set up and cared for the Archives Traces lesbiennes influenced both the history of the project and the documents preserved there, I set out to find out who these women were, why they decided, in the early 1980s, to set up a lesbian archive in the Plateau Mont-Royal neighbourhood and how they organized themselves to achieve this.

The intersection of oral history and manuscript sources reveal that this archive is the product of a transnational lesbian movement, and is part of a vast network of community archives. Its members were also actively involved, during the 1980s, in a French-speaking lesbian milieu located in the Plateau Mont-Royal district, and worked to preserve traces of their community. In parallel with the setting up of an archival center and its operation, this thesis evokes the history of a lesbian milieu and the individuals who make it up, as well as that of Plateau Mont-Royal neighbourhood during the 1980s.

Keywords : community archives, social movement, transnational, gender, lesbianism, 2SLGBTQ+, Montreal, Plateau Mont-Royal

INTRODUCTION

[...] parce que la première chose que font souvent les régimes autoritaires ou dictatoriaux, c'est brûler les livres, y effacent la mémoire, y changent les livres, y changent l'histoire, réinventent les choses. Ce qui fait que, si tu ne te gardes pas des traces de quelque chose, bien, tu perds la mémoire, mais tu perds aussi la vie, la culture de groupes, surtout de groupes marginalisés¹.

— Danielle Chagnon

No archive arises out of thin air. Each archive has a "pre-history", in the sense of prior conditions of existence. Constituting an archive represents a significant moment, on which we need to reflect with care².

— Stuart Hall

Les années 1980 à Montréal sont considérées par plusieurs lesbiennes ayant vécu cette période et par les chercheur·es dont les travaux portent sur elles comme l'« âge d'or » du lesbianisme à Montréal³. Durant cette décennie, un nombre jamais vu auparavant de bars, restaurants, espaces communautaires, librairies et lieux commerciaux est mis sur pied par des lesbiennes et destiné à cette population. Julie Podmore estime que 93 % des lieux lesbiens montréalais durant les années 1980 sont situés dans le quartier francophone du

¹ Entrevue avec Danielle Chagnon, 26 juillet 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.11.

² Stuart Hall, « Constituting an archive », *Third Text*, vol. 15, n° 54, 1 mars 2001, p. 89.

³ Julie Podmore, « Gone "underground"? Lesbian visibility and the consolidation of queer space in Montréal », *Social & Cultural Geography*, vol. 7, n° 4, août 2006, p. 597; Dominique Bourque, « Voix et images de lesbiennes: la formation d'un réseau de médias », dans *Sortir de l'ombre : histoire des communautés lesbienne et gaie de Montréal*, VLB éditeur, 1998.

Plateau Mont-Royal⁴. Alors que la répression sociale du lesbianisme passe principalement par sa négation et son occultation⁵, la forte visibilité des lesbiennes dans ce quartier de la métropole est remarquable⁶.

Depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale, le « lesbianisme » est considéré comme un désordre mental et une déviance sexuelle; il figure, de la première édition du *Diagnostic and Statistical Manual (DSM)* en 1952 à son retrait en 1973, dans la catégorie des « *sociopathic personality disturbances* »⁷. Les lesbiennes sont alors considérées, dans l’imaginaire juridique, religieux, social, médical, littéraire et politique, comme des déviantes, des criminelles et des perverses⁸. À Montréal, par exemple, ceux⁹ qui assument et vivent leurs désirs homosexuels durant les années 1950 et 1960 préfèrent les termes *femmes aux femmes, femmes gais* ou encore *butch* pour parler d’eux, car *lesbienne* est trop péjoratif¹⁰.

Cela dit, depuis la fin des années 1960, une nouvelle génération de femmes, dont plusieurs s’impliquent au sein des mouvements féministes et gais en Europe et en Amérique du Nord, œuvre à mettre sur pied un mouvement transnational lesbien qui prend forme durant les années 1980. Ces militantes entreprennent de définir par et pour elles-mêmes ce que signifie le mot *lesbienne* et réussissent à en changer la signification¹¹. Le terme est employé par ces dernières pour se définir personnellement, collectivement, mais aussi politiquement. En effet, le lesbianisme est perçu par plusieurs de ces militantes comme une orientation sexuelle, mais également comme une façon de lutter contre le patriarcat et le système qui le maintient en place, c’est-à-dire l’hétérosexualité¹². Bien que les années 1980 évoluent dans l’ombre des années 1970 quant à l’histoire des mouvements sociaux, cette décennie est traversée non seulement par des mouvements

⁴ J. Podmore, *op. cit.*, p. 609.

⁵ Line Chamberland, « La conquête d’un espace public : les bars fréquentés par les lesbiennes », dans *Sortir de l’ombre : Histoires des communautés lesbienne et gaie de Montréal*, VLB éditeur, 1998, p. 141.

⁶ Liz Millward, *Making a Scene: Lesbians and Community Across Canada, 1964-84*, UBC Press, 2015, p. 5.

⁷ Tom Warner, *Never Going Back: A History of Queer Activism in Canada*, Toronto, University of Toronto Press, 2002, p. 24.

⁸ L. Millward, *op. cit.*, p. 8.

⁹ Les recherches qui portent sur les cultures *butch/femmes* et les autobiographies de personnes *butch* révèlent l’utilisation de pronoms masculins et féminins par certaines personnes *butch*. En ce sens, j’emploie les termes *celleux* et *iels* lorsqu’il est question de personnes *butch*.

¹⁰ Line Chamberland, *Mémoires lesbiennes : le lesbianisme à Montréal entre 1950 et 1972*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 1996.

¹¹ L. Millward, *op. cit.*, p. 18.

¹² Louise Toupin et Micheline Dumont, « Le système hétérosexuel en question », dans *La pensée féministe au Québec: anthologie, 1900-1985*, Éditions du remue-ménage, 2003.

féministes, gais et lesbiens, mais également par le désir de ces groupes de conserver des traces de leurs histoires.

En effet, leurs membres étant conscientes de la portée historique de ce mouvement et désireuses de reprendre en main le récit historique qui les concerne, des groupes de lesbiennes s'organisent dès le début des années 1970 pour conserver des traces de cette histoire. Parmi ceux-ci, le Lesbian Herstory Archives est fondé en 1973 à New York et a fêté son 50^e anniversaire en 2023. Le collectif Archives Recherches et Cultures lesbiennes de Paris est fondé en 1983 et a fêté son 40^e anniversaire en 2023. Ces deux associations sont connues des chercheur·es¹³ et les archives qui y sont conservées ont permis, et permettent encore, de faire avancer l'état des connaissances sur l'histoire des mouvements sociaux et des communautés 2ELGBTQIA+¹⁴.

Au Canada, ce sont les documents des ArQuives¹⁵, fondées en 1973, des Archives gaies du Québec (AGQ), fondées en 1983, et ceux de la collection des Archives canadiennes du mouvement des femmes (ACMF)¹⁶ conservée à l'Université d'Ottawa qui sont couramment cités dans les travaux¹⁷. Certaines études dévoilent notamment que peu d'archives concernant l'histoire lesbienne figurent parmi leurs collections. En revanche, les Archives lesbiennes du Québec (ALQ), fondées en 1983 à Montréal, qui ont aussi célébré leur 40^e anniversaire dernièrement, ne figurent pas parmi les centres d'archives visités par les chercheur·es.

Face à ce constat, je me suis intéressé à documenter l'histoire des Archives Traces lesbiennes de Montréal, renommées dans les dernières années ALQ. Cette démarche a pour objectif de répondre à un vide historiographique en mettant de l'avant l'existence d'un centre d'archives lesbien à Montréal, d'encourager

¹³ Rebecka Taves Sheffield, *Documenting Rebellions: A Study of Four Lesbian and Gay Archives in Queer Times*, Sacramento, Litwin Books, 2020; Marine Gilis, *Les Archiveuses*, Mémoire de maîtrise, École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2016; Ann Cvetkovich, *An Archive of Feelings: Trauma, Sexuality, and Lesbian Public Cultures*, Durham, Duke University Press, 2003; L. Chamberland, *op. cit.*; Jean Bessette, *Retroactivism in the Lesbian Archives: Composing Pasts and Futures*, Carbondale, Southern Illinois University Press, 2018.

¹⁴ Plusieurs acronymes sont utilisés pour faire référence aux membres des communautés de la diversité de genre et sexuelle. J'ai choisi d'employer 2ELGBTQIA+ tel qu'utilisé par l'organisme pancanadien Centre de recherche communautaire (CBRC) en 2024. Cela étant dit, ce mémoire porte sur l'histoire d'un centre d'archives lesbien et, en ce sens, ne prétend aucunement être représentatif de toutes ces identités.

¹⁵ Fondé sous le nom de *Canadian Lesbian and Gay Archives*.

¹⁶ Établie à Toronto sous le nom de *Women's Information Center* en 1977.

¹⁷ Mél Hogan, *Archiving Absence: A Queer Feminist Framework*, Mémoire de maîtrise, Concordia University, 2007; T. Warner, *op. cit.*; L. Millward, *op. cit.*

les chercheur·es à le visiter, mais aussi, d'analyser et de rendre visible le travail de celles qui se sont chargées de récolter et de conserver des traces de l'histoire lesbienne à Montréal et ailleurs.

Comme le souligne Michel-Rolph Trouillot, l'archive a la fonction d'agir comme preuve du passé, ce qui lui confère un énorme pouvoir. À cet égard, les gens qui produisent les documents, qui les collectent, qui les conservent et qui les diffusent agissent tous et toutes d'une certaine façon sur la construction du récit historique et, donc, sur nos mémoires collectives¹⁸. Ainsi, j'estime que celles qui ont mis sur pied les Archives Traces lesbiennes, et en ont pris soin, ont influencé autant l'histoire du projet que les documents qui s'y trouvent. C'est pourquoi ce mémoire s'intéresse à la démarche personnelle et collective des membres fondatrices des Archives Traces lesbiennes de Montréal. Pourquoi ont-elles décidé, au début des années 1980, de mettre sur pied un centre d'archives lesbien sur le Plateau Mont-Royal et comment en ont-elles assuré la pérennité?

Cette recherche s'appuie sur des sources conservées aux ALQ, aux AGQ et aux ACMF ainsi que sur les témoignages de cinq personnes qui se sont impliquées dans les Archives Traces lesbiennes de Montréal entre 1983 et 1994, période où l'association a été la plus active. Durant cette décennie, deux groupes distincts ont assuré le fonctionnement du projet, le premier entre 1983 et 1985 et le second entre 1985 et 1994. Bien que liée, l'histoire de ces deux groupes est étudiée de façon distincte dans le mémoire, car chacun a, à sa façon, marqué le développement des Archives Traces. Ainsi, la première partie de l'étude pose les balises historiographiques et méthodologiques qui encadrent cette recherche, alors que la deuxième partie présente et analyse l'histoire de ces groupes.

Ce mémoire est divisé en trois chapitres. Le premier inscrit cette recherche au croisement de trois champs historiographiques, soit l'histoire des femmes au Québec, l'histoire lesbienne au Canada et l'histoire des archives communautaires. Cela permet de situer l'histoire de Traces en dialogue avec celle des mouvements sociaux féministes, gais et lesbiens à l'œuvre depuis le début des années 1960 en Amérique du Nord et en Europe, tout en l'intégrant à celle d'un mouvement transnational archivistique qui découle de ces mobilisations sociales. Cela m'amène ensuite à établir ma problématique et à décrire le cadre conceptuel sur lequel ce mémoire s'appuie et la méthodologie que j'ai employée pour mener à bien cette recherche.

Le deuxième chapitre expose de quelle façon quatre lesbiennes ont mis sur pied des archives lesbiennes sur le Plateau Mont-Royal. J'aborde les motivations personnelles et collectives des fondatrices qui orientent le

¹⁸ Michel-Rolph Trouillot, *Silencing the past: power and the production of history*, Boston, Beacon Press, 2002, p. 23.

projet et lui donnent un cadre, ainsi que le contexte social et politique dans lequel il s'inscrit. Finalement, je traite de la fermeture du restaurant La Kahéna et la passation des Archives Traces à un nouveau collectif de lesbiennes à l'hiver 1985.

Le troisième chapitre se concentre sur l'histoire des Archives Traces lesbiennes qui sont reprises en main par un nouveau collectif. Je présente le contexte dans lequel ce dernier se forme et la façon dont il s'organise. Les archives laissées par ce collectif, qui a été actif durant près de 10 ans, et les témoignages de ses membres me permettent d'étudier plus en détail son fonctionnement interne et de dépeindre plus substantiellement le contexte social et politique dans lequel il évolue jusqu'à la fermeture de l'École Gilford à l'hiver 1994.

Les documents internes de ces deux groupes mentionnent que plusieurs noms ont été utilisés pour désigner ce projet entre 1983 et 1994, dont « Traces », « Archives Traces lesbiennes », « Traces, archives lesbiennes », « Archives lesbiennes Traces », « Traces lesbiennes de Montréal », « Archives Traces » et « Archives Traces lesbiennes de Montréal ». Plutôt que de choisir aléatoirement un terme dénominatif pour l'ensemble du mémoire et dans un souci de limiter la redondance, j'utilise en alternance les différents noms employés par les membres.

CHAPITRE 1

LE CADRE DE LA RECHERCHE

La première partie de ce chapitre est consacrée au bilan historiographique. L’histoire de Traces, archives lesbiennes, collective fondée en hiver 1983, est liée à celle des mouvements sociaux féministes, gais et lesbiens à l’œuvre depuis le début des années 1960 en Amérique du Nord et en Europe. Devant cette réalité, j’ai choisi de situer cette recherche au croisement de trois champs historiographiques, soit l’histoire des femmes, l’histoire lesbienne et, finalement, l’histoire des archives. Le premier axe du bilan interroge la place des lesbiennes au sein du mouvement de libération des femmes au Québec dans les publications scientifiques portant sur ce sujet. Le deuxième volet du bilan analyse la présentation du mouvement lesbien par les chercheur·es. Le troisième axe aborde quant à lui les réflexions historiennes sur les dimensions symboliques et matérielles de l’archive. La seconde partie du chapitre présente la problématique au cœur de cette recherche ainsi que le cadre conceptuel mobilisé. La troisième et dernière partie aborde la méthodologie utilisée pour mener à bien ce mémoire.

1.1 Bilan historiographique

1.1.1 Histoire des femmes

L’histoire des femmes est un champ historiographique bien ancré au Québec depuis les années 1970. En revanche, l’intégration des travaux des historiennes des femmes dans le domaine plus général de l’histoire du Québec est depuis le début de ce champ une lutte. Plusieurs textes publiés par des historiennes traitent de cette question, notamment les travaux de Micheline Dumont¹, Andrée Lévesque² et Denyse Baillargeon³. Cela a notamment influencé les perspectives adoptées par les chercheuses ainsi que les débats historiographiques. Durant les années 1990, les débats québécois étaient orientés vers la reconnaissance de l’apport des femmes à l’histoire québécoise et vers la légitimité de la méthodologie féministe en histoire plutôt que sur la question du genre comme ce fut le cas dans l’historiographie anglophone⁴.

¹ Micheline Dumont-Johnson, « Peut-on faire l’histoire de la femme ? », *Revue d’histoire de l’Amérique française*, vol. 29, n° 3, 1975; Micheline Dumont, *Découvrir la mémoire des femmes: une historienne face à l’histoire des femmes*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 2001; Micheline Dumont-Johnson, *Pas d’histoire, les femmes! réflexions d’une historienne indignée*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 2013.

² Andrée Lévesque, « Réflexions sur l’histoire des femmes dans l’histoire du Québec », *Revue d’histoire de l’Amérique française*, vol. 51, n° 2, 26 août 1997.

³ Denyse Baillargeon, *Repenser la nation: histoire du suffrage féminin au Québec*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 2019.

⁴ Franca Iacovetta et Linda Kealey, « Women’s History, Gender History and Debating Dichotomies », *Left History: An Interdisciplinary Journal of Historical Inquiry and Debate*, vol. 4, n° 1, 1 avril 1996.

Le collectif Clio publie en 1982 le premier ouvrage de synthèse sur l'histoire des femmes au Québec et pose les balises méthodologiques et chronologiques des travaux qui suivront⁵. Des archives telles que les correspondances, les journaux intimes, les autobiographies et les témoignages oraux feront dès lors partie des sources couramment employées en histoire des femmes. Ensuite, la posture féministe des historiennes étant pleinement assumée, l'histoire des grandes mobilisations sociales des femmes au Québec constitue un angle d'approche valorisé. Par conséquent, l'histoire du féminisme est une composante importante des travaux en histoire des femmes qui portent sur le 20^e siècle.

Dans le livre *La pensée féministe au Québec : anthologie 1900-1985*⁶, publié en 2003, Micheline Dumont et Louise Toupin écrivent « Le féminisme est un courant de pensée et d'action qui traverse tout le XX^e siècle, et qui est à l'origine de changements profonds dans la vie et des femmes et des hommes. »⁷. Les personnes interviewées dans le cadre de cette recherche ont exprimé qu'elles se sont impliquées au sein du mouvement féministe québécois durant les années 1970 et 1980. Dans les pages qui suivent, j'interroge de quelle façon les décennies 1970 et 1980 sont décrites par l'historiographie et quelle place est accordée à la présence des lesbiennes.

1.1.1.1 Mouvements féministes et histoire des femmes au Québec

L'histoire des mouvements féministes a été étudiée, en Europe et en Amérique du Nord, selon différentes « vagues ». Chacune d'elle représente l'évolution des pensées féministes du 20^e siècle. La première vague consiste en des mouvements pour le suffrage féminin et l'égalité juridique, la seconde vague en mouvements de libération des femmes des années 1970, et la troisième vague débute au tournant des années 1990 et est caractérisée par des revendications féministes qui abordent de front les inégalités raciales, d'identité de genre et d'orientation sexuelle⁸. Cette approche chronologique et idéologique est critiquée par certaines historiennes et adoptée par d'autres.

⁵ Le livre lancé en 1982 a eu plusieurs réimpressions et une deuxième édition a vu le jour en 1992; Collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Le Jour, 1992, 646p.

⁶ Louise Toupin et Micheline Dumont, « Le féminisme comme pensée autonome », dans *La pensée féministe au Québec: anthologie, 1900-1985*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 2003.

⁷ Louise Toupin et Micheline Dumont, « Épilogue », dans *La pensée féministe au Québec : anthologie, 1900-1985*, Éditions du remue-ménage, 2003, p. 217.

⁸ Denyse Baillargeon, *Brève histoire des femmes au Québec*, Montréal, Boréal, 2012.

Dans l'ouvrage collectif *Dialogues sur la troisième vague féministe*⁹, publié en 2005, l'historienne Micheline Dumont partage son opposition à réfléchir le féminisme selon une échelle chronologique. Elle soutient que ce type de lecture laisse toujours entendre que l'avant explique l'après sans pousser plus loin l'analyse, « alors que parfois la vérité historique se trouve dans le désordre des faits. Le concept de « vague » apparaît aussi ambigu que le mot « moderne » sur le plan temporel et semble un instrument discursif imposé à la compréhension des faits, notamment en ce qui a trait aux expériences non occidentales »¹⁰.

Dans son livre *Brève histoire des femmes au Québec*¹¹, publié en 2012, Denyse Baillargeon mobilise par ailleurs le concept des « vagues » féministes et s'appuie sur la chronologie proposée par ces dernières dans son étude. Baillargeon qualifie de « deuxième vague » féministe la période entre les années 1960 et 1980 et soutient que la « résurgence des mouvements féministes représente sans contre dit l'un des phénomènes sociaux les plus marquant des décennies 1960 et 1980 à l'échelle occidentale »¹². Au Québec, l'effervescence féministe se manifeste au sein du « mouvement de libération des femmes », comme il s'est lui-même qualifié et ces « revendications s'attaquent aux fondements mêmes des rapports de genre »¹³ écrit Baillargeon.

Toupin et Dumont situent les balises chronologiques de ce mouvement entre 1969, avec la création du Front de libération des femmes (FLF) et 1985 où l'arrivée des libéraux au parlement québécois et des conservateurs au palier fédéral « correspond à l'entrée en force du néolibéralisme au Québec »¹⁴. La création du FLF est aussi retenue par Amanda Ricci dans son livre *Countercurrents: Women's Movements in Postwar Montreal*¹⁵. Elle écrit que: « Once feminism was combined with nationalism, activists were able to put a mirror in front of their male counterparts, using the same language of self-determination to contest the sexism within the left. »¹⁶.

⁹ Maria Nengeh Mensah (dir.), *Dialogues sur la troisième vague féministe*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 2005.

¹⁰ *Ibid.*, p. 63.

¹¹ D. Baillargeon, *op. cit.*

¹² *Ibid.*, p. 181.

¹³ *Ibid.*, p.181.

¹⁴ L. Toupin et M. Dumont, *op. cit.*, p. 722.

¹⁵ Amanda Ricci, *Countercurrents: Women's Movements in Postwar Montreal*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2023.

¹⁶ Amanda Ricci, « Québécoises deboutte! Feminism, Nationalism, Language, and the Front de libération des femmes du Québec », dans *Countercurrents: Women's Movements in Postwar Montreal*, McGill-Queen's University Press, 2023, p. 125.

Cela étant dit, alors que les femmes étaient souvent impliquées dans divers groupes militants, Dumont et Toupin soutiennent que ce qui caractérise le féminisme du début des années 1970 est qu'il est réfléchi « comme pensée autonome »¹⁷. En ce sens, malgré l'articulation entre lutte nationale et questions féministes incarnée par le FLF, Dumont et Toupin écrivent : « Les groupes féministes radicaux ont en effet mis de côté la question de l'indépendance nationale durant la décennie 1970, pour se concentrer sur ce qui leur semblait plus proprement « politique » : les rapports d'oppression et d'exploitation, l'autonomie des groupes de femmes et de la lutte des femmes. »¹⁸ Plusieurs groupes autonomes de femmes sont créés et s'organisent notamment autour des questions de l'avortement, de la contraception, de la santé sexuelle et des violences faites aux femmes. Ces groupes se qualifient d'antipatriarcaux et d'anticapitalistes, ajoutent Dumont et Toupin.¹⁹ Elles évoquent aussi que le mouvement de libération des femmes au Québec ne constitue pas un bloc homogène. Par ailleurs, l'identification du patriarcat comme système social qui sous-tend les rapports d'inégalité entre hommes et femmes proposée par la pensée du féminisme radical qui s'implante au Québec entre 1969 et 1985 marque un changement majeur dans l'histoire des femmes et de la pensée féministe²⁰.

La prise de conscience des femmes en tant que groupe opprimé est à la base de ce mouvement, affirme Baillargeon²¹. Pour Ricci, cela est intimement lié à l'influence des luttes de décolonisation qui ont lieu partout dans le monde durant cette période²². Dans l'ouvrage *La pensée féministe au Québec : anthologie 1900-1985* la reproduction de publications du FLF fait état de cette influence. « Nous nous définissons comme esclaves des esclaves »²³ peut-on lire sur l'une d'elles. Ricci écrit par ailleurs que la réappropriation de ces rhétoriques par les hommes blancs du mouvement indépendantiste et par les femmes blanches au sein des luttes féministes est paradoxale, car les uns comme les autres accordent très peu d'importance aux luttes des Premiers Peuples et des femmes noires au Québec, qui sont pourtant menées à cette époque²⁴.

¹⁷ L. Toupin et M. Dumont, *op. cit.*, p. 459.

¹⁸ Louise Toupin et Micheline Dumont, « Pouvoir, politique, pacifisme », dans *La pensée féministe au Québec : anthologie, 1900-1985*, Éditions du remue-ménage, 2003, p. 679.

¹⁹ Louise Toupin et Micheline Dumont, « Le féminisme comme pensée radicale », dans *La pensée féministe au Québec : anthologie 1900-1985*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 2003, p. 456.

²⁰ *Ibid.*, p.456.

²¹ D. Baillargeon, *op. cit.*, p. 200.

²² A. Ricci, *op. cit.*, p. 125.

²³ L. Toupin et M. Dumont, *op. cit.*, p. 464.

²⁴ A. Ricci, *op. cit.*, p. 125.

Dans le chapitre « Les Québécoises marginalisées »²⁵, Dumont et Toupin mobilisent des journaux, principalement issus de la mouvance du féminisme radical, pour faire état des préoccupations concernant les enjeux des femmes autochtones et des femmes racisées et immigrantes au sein du mouvement féministe et des liens de solidarité qui existent entre différents groupes. En revanche, les sources qu’elles mobilisent font également état de la « tendance des femmes québécoises à généraliser à partir de leur propre situation [...] ayant pour principal effet la ghettoïsation quasi-totale des femmes et des féministes noires au Québec »²⁶.

1.1.1.2 Lesbianisme et mouvement de libération des femmes

Dans la préface du numéro spécial *Féminismes et lesbianismes : hier et aujourd’hui, ici et ailleurs*²⁷ de la revue *Recherches féministes*, publié en 2020, Julie Podmore et Manon Tremblay soutiennent que « [...] si les femmes ont été exclues de l’Histoire officielle (c’est-à-dire l’histoire des hommes), les lesbiennes ont été exclues de l’histoire des femmes »²⁸. Leur publication « vise à combler un vide » en « explorant les relations entre féminismes et lesbianismes, dans une perspective historique et contemporaine »²⁹, et à sortir les lesbiennes du placard de l’histoire des femmes³⁰.

Les ouvrages de synthèse en histoire des femmes au Québec tel *l’Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, publié en 1982 (et réédité en 1992) et *Brève histoire des femmes au Québec*, publié en 2012, consacrent quelques lignes à la présence lesbienne au sein du mouvement de libération des femmes. Dans ce premier livre, les autrices arguent qu’une « très petite minorité pousse l’analyse féministe jusqu’à l’exaltation du lesbianisme » et que cela a pour effet de discréditer le mouvement des femmes³¹. Denyse Baillargeon, qui écrit trente ans après le Collectif Clio, nuance cette affirmation. Elle écrit que les lesbiennes étaient présentes, cependant :

²⁵ « Les Québécoises marginalisées », dans *La pensée féministe au Québec: anthologie, 1900-1985*, Montréal, Éditions du remue-ménage.

²⁶ *Ibid.*, p. 656.

²⁷ « Féminismes et lesbianismes : hier et aujourd’hui, ici et ailleurs », *Recherches Féministes*, vol. 33, n° 2, 2020.

²⁸ Manon Tremblay et Julie Podmore, « Présentation : féminismes et lesbianismes : hier et aujourd’hui, ici et ailleurs », *Recherches féministes*, vol. 33, n° 2, 2020, p. 2.

²⁹ *Ibid.*, p. 12.

³⁰ *Ibid.*, p. 2.

³¹ Le collectif Clio, Micheline Dumont-Johnson, Michèle Stanton-Jean et Marie Lavigne, *L’Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Quinze, 1982, p. 497.

Leur analyse radicale des fondements politiques et idéologiques de l'oppression des femmes, associée à l'hétérosexualité, provoque cependant de nombreuses tensions au sein même du mouvement dominé par les hétérosexuelles. En outre, dans un contexte où celui-ci cherche à gagner en légitimité et en respectabilité et où l'homosexualité est encore socialement stigmatisée, la participation des lesbiennes au mouvement des femmes, tout comme les problèmes spécifiques qu'elles vivent, est le plus souvent passée sous silence³².

Dans *La pensée féministe au Québec : anthologie 1900-1985*, Dumont et Toupin accordent un chapitre complet à l'influence intellectuelle des femmes lesbiennes sur le développement de la pensée féministe au Québec. Elles écrivent que la pensée du féminisme radical

[...] a mis sur la place publique un nombre sans précédent – surtout sur une si courte période – de questionnements et de débats. Au nombre de ceux-ci, on compte la remise en question de l'hétérosexualité comme seul système de relations sexuelles et sociales entre les humains³³.

Selon les autrices, ce questionnement allait bouleverser les convictions et croyances, les amitiés et les alliances.³⁴ Amanda Ricci dans *Countercurrents: Women's Movements in Postwar Montreal* consacre un chapitre au mouvement de libération des femmes au Québec. Elle soutient que de façon similaire aux féministes blanches hétérosexuelles de l'époque, les lesbiennes se réfléchissent comme groupe opprimé et s'inspirent des mouvements de décolonisation. Ricci affirme que les femmes juives et les lesbiennes sont parmi les premières à articuler un féminisme qui positionne les femmes blanches à la fois comme opprimées et comme oppresseuses³⁵. Elle soutient aussi qu'au cours des années 1970, les initiatives lesbiennes ont eu lieu davantage dans les réseaux anglophones de la métropole à l'intérieur desquels les francophones étaient minoritaires. Malgré la présence des lesbiennes francophones au sein de plusieurs groupes autonomes associés au mouvement des femmes au cours de la décennie 1970, celles-ci sont demeurées invisibles jusqu'à la fin des années 1970³⁶, écrit Ricci.

³² D. Baillargeon, *op. cit.*, p. 241.

³³ Louise Toupin et Micheline Dumont, « Le système hétérosexuel en question », dans *La pensée féministe au Québec: anthologie, 1900-1985*, Éditions du remue-ménage, 2003.

³⁴ *Ibid.*, p. 623.

³⁵ A. Ricci, *op. cit.*, p. 115.

³⁶ *Ibid.*, p. 122.

La périodisation proposée par les historiennes au sujet du mouvement de libération des femmes débute entre 1965 et 1969 et se termine entre 1980 et 1985³⁷. En ce qui concerne la décennie 1980, l'attention des historiennes est portée sur l'étude d'un féminisme institutionnalisé, écrivent Dumont et Toupin³⁸.

De plus, les travaux en histoire des femmes au Québec accordent peu d'intérêt à l'histoire des féministes et lesbiennes anglophones qui s'organisent à Montréal en parallèle du mouvement de libération des femmes. L'historiographie retient que les lesbiennes ont été discriminées du mouvement de libération des femmes d'une part parce qu'elles minent la légitimité du mouvement, et d'autre part, car leur remise en question du système hétérosexuel comme seul modèle possible est perçue comme trop radicale.

L'histoire des archives Traces lesbiennes de Montréal débute en 1983. Les années 1980 sont décrites par les militantes interviewées comme celle d'un mouvement de lesbiennes à Montréal et ailleurs dans le monde. L'historiographie en histoire des femmes au Québec ne permet pas de rendre compte de l'effervescence politique à laquelle font référence les participantes.

Joan Sangster dans son livre *Demanding Equality: One Hundred Years of Canadian Feminism*³⁹ écrit que : « By the mid-1980s, feminists identified a threat that crossed class, race and gender boundaries: right-wing organizing against racialized immigrants, trade unions, feminism and LGBTQ rights. »⁴⁰. Elle argue que les groupes minorisés au sein du mouvement féministe majoritaire durant les années 1970 vont progressivement créer des groupes sur la base de leur oppression spécifique et concentrer leurs efforts d'organisation autour d'enjeux qui leur sont propres⁴¹. En ce sens, Sangster invite les historien·nes à concevoir l'histoire du féminisme « as a collective project of resistance »⁴², et affirme qu'il importe de se pencher davantage sur l'histoire militante des années 1980. Au Québec, trop peu d'ouvrages, autant en histoire des mouvements sociaux qu'en histoire des femmes, ont abordé cette décennie sous l'angle des mobilisations sociales. À cet

³⁷ A. Ricci, *op. cit.* Le collectif Clio, M. Dumont-Johnson, M. Stanton-Jean et M. Lavigne, *op. cit.* Micheline Dumont-Johnson et Louise Toupin, *La pensée féministe au Québec: anthologie, 1900-1985*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 2003.

³⁸ L. Toupin et M. Dumont, *op. cit.*, p. 723.

³⁹ Joan Sangster, *Demanding Equality: One Hundred Years of Canadian Feminism*, Vancouver, UBC Press, 2021.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 317.

⁴¹ *Ibid.*, p. 319.

⁴² *Ibid.*, p. 6.

égard, les travaux de Camille Robert permettront certainement un nouvel éclairage sur l'histoire des mouvements sociaux durant les années 1980⁴³.

Le prochain axe historiographique aborde l'histoire du mouvement lesbien au Québec durant les années 1980.

1.1.2 Histoire lesbienne

La plupart des travaux sur l'histoire des personnes homosexuelles sont publiés à partir des années 1990. L'historien George Chauncey, dans son livre *Gay New York 1880-1940*⁴⁴ publié en 1994, explique qu'avant ce moment, l'hostilité générale envers les homosexuels, provoquée notamment par le repli intellectuel et social dû à la Guerre froide, a nui à la recherche en stigmatisant et en dévalorisant les historiens de l'homosexualité autant que les homosexuels eux-mêmes⁴⁵. À cet égard, une majorité des chercheur·es qui contribuent à cette historiographie sont eux-mêmes et elles-mêmes membres des communautés qu'ils étudient. Le désir de documenter historiquement les vécus trans, gais, lesbiens et bispirituels fait partie, selon Judith Bennett, d'une démarche contemporaine qui vise à répondre à des besoins de représentation historique et à montrer le potentiel émancipateur de l'histoire⁴⁶.

1.1.2.1 Visibilité et invisibilité

Comme dans la recherche en histoire gaie et trans, la majorité des travaux en histoire lesbienne s'intéressent à la manière dont les lesbiennes ont occupé la ville. L'historiographie s'est constituée autour des formes de visibilité lesbiennes à travers l'histoire. Les ouvrages qui se sont penchés sur les pratiques homosexuelles à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e en Amérique du Nord ont permis de documenter l'existence d'espaces de rencontre dans la ville, où les hommes désireux d'avoir des relations sexuelles avec d'autres hommes pouvaient se retrouver, souvent de façon anonyme. Les sources judiciaires et les rapports policiers de l'époque décrivent en détail autant les méthodes adoptées par les autorités afin de contrôler ces activités

⁴³ Camille Robert, *Les travailleuses de l'éducation et de la santé face au tournant néolibéral de l'État québécois (1980-1990)*, Thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal, 2025.

⁴⁴ George Chauncey, *Gay New York: Gender, Urban Culture, and the Makings of the Gay Male World, 1890-1940*, New York, Basic Books, 1994.

⁴⁵ George Chauncey, *Gay New York: 1890-1940*, trad. par Didier Eribon, Paris, Fayard, 2003, p. 20.

⁴⁶ Judith M. Bennett, « "Lesbian-Like" and the Social History of Lesbianisms », *Journal of the History of Sexuality*, vol. 9, n° 1/2, 2000.

que les pratiques sexuelles elles-mêmes⁴⁷. Dominic Dagenais soutient par ailleurs que la vie des femmes étant cantonnée à l'espace privé, les relations homosexuelles entre elles sont plus difficilement détectables⁴⁸.

Les recherches de Cameron Duder⁴⁹ et de Dagenais ont montré que les archives de l'intime s'avèrent incontournables pour déceler le désir homosexuel entre femmes. Il s'agit d'examiner des journaux intimes, des correspondances et des mémoires, appartenant pour la plupart à des femmes de classes aisées. Faute d'informations sur les pratiques sexuelles entre femmes et par souci de ne pas imposer un langage contemporain sur des réalités passées, les chercheur·es ont qualifié d'amitié romantique les relations entre femmes de cette époque⁵⁰. Les contraintes méthodologiques qu'implique l'étude de cette période ont certes retardé l'avancement des connaissances sur le sujet, mais, selon Duder, cela a aussi généré une tendance historiographique qui lie vie lesbienne et visibilité dans l'espace public, « to the exclusion of other possibilities »⁵¹.

Les premiers travaux de ce champ ont effectivement pour objectif de documenter l'histoire des visibilités lesbiennes dans l'espace public, mais pas seulement. Les militantes lesbiennes Becki Ross et Line Chamberland sont parmi celles qui, au Canada, ont posé les premières graines de cette historiographie qui aujourd'hui est en pleine floraison. À partir de 1993, Chamberland publie des articles dans des revues scientifiques et féministes⁵² sur l'histoire des bars lesbiens à Montréal et documente, pour la première fois au Québec, la culture *butch*/femmes issue de la classe ouvrière. Ross, quant à elle, examine l'émergence d'une identité collective commune chez les féministes lesbiennes blanches de classe moyenne à Toronto à partir des années 1970 dans son livre phare, *The House that Jill Built: A Lesbian Nation in Formation*, publié en 1995⁵³.

Par ailleurs, Chamberland s'est également intéressée, dans son livre *Mémoires lesbiennes* publié en 1996, à l'expérience des femmes qui n'ont pas nécessairement fréquenté les bars et qui ont vécu leur lesbianisme

⁴⁷ Dominic Dagenais, *Grossières indécences: pratiques et identités homosexuelles à Montréal, 1880-1929*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2020 G. Chauncey, *op. cit.*

⁴⁸ D. Dagenais, *op. cit.*, p. 9.

⁴⁹ Cameron Duder, *Awfully Devoted Women: Lesbian Lives in Canada, 1900-65*, Vancouver, UBC Press, 2011.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 10.

⁵¹ *Ibid.*, p. 3.

⁵² Line Chamberland, « Rencontre avec Denise Cassidy Alias Baby Face », *Revue Treize*, Vol 12, n°3, Hiver 1996, p.3.

⁵³ Becki Ross, *The House that Jill Built: A Lesbian Nation in Formation*, Toronto, University of Toronto Press, 1995.

avant le projet de loi Omnibus C-150⁵⁴ et l'éveil des mouvements féministes des années 1970⁵⁵. À partir de 24 entrevues menées avec des femmes de milieux socio-économiques et d'âges divers, Chamberland relie l'expérience personnelle de ces femmes aux mesures mises en place par l'État et la société afin à la fois de nier et de réprimer l'existence du lesbianisme. De ce point de vue, bien que les travaux de Chamberland et de Duder touchent des périodes et des contextes différents, leurs conclusions sont similaires. La classe sociale, la langue, l'ethnicité, tout comme l'espace géographique qu'occupent ces femmes, qui ont vécu « à une époque où la condamnation sociale du lesbianisme était unanime »,⁵⁶ sont déterminantes dans les stratégies d'intégration sociale qu'elles ont déployées pour vivre leur lesbianisme sans éveiller les soupçons.

Cela étant dit, les concepts de visibilité et d'invisibilité sont au cœur des recherches en histoire lesbienne. Dans un texte publié en 1998, Chamberland évoque un constat qui sera par la suite maintes fois reformulé, mais dont le sens continue d'influencer autant les mobilisations sociales lesbiennes que l'historiographie : la répression sociale du lesbianisme passe principalement par sa négation et son occultation⁵⁷. Près de 30 ans plus tard, Julie Podmore soutient que « one of the most persistent political struggles for lesbians has been their societal, historical, and spatial “invisibility” »⁵⁸. En ce sens, Liz Millward argumente que « *spatial struggles are social struggle* »⁵⁹.

À cet égard, le constat général de Duder s'avère pertinent. Un nombre important d'études en histoire lesbienne porte sur la visibilité dans l'espace public. Les cultures *butch*/femmes ont fait l'objet de plusieurs travaux et sont retenues comme la première forme de visibilité lesbienne dans l'espace public au tournant des années 1950⁶⁰. Par ailleurs, les travaux montrent que les personnes ayant participé à cette culture ne s'identifiaient pas comme lesbiennes, et les recherches démontrent que leur appartenance à la classe ouvrière

⁵⁴ En août 1969, le gouvernement de Pierre Elliott Trudeau adopte un projet de loi Omnibus C-150 et modifie le Code criminel en décriminalisant les actes sexuels privés entre adultes consentants de même sexe.

⁵⁵ Line Chamberland, *Mémoires lesbiennes : le lesbianisme à Montréal entre 1950 et 1972*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 1996.

⁵⁶ *Ibid.*, (cf. quatrième de couverture)

⁵⁷ Line Chamberland, « La conquête d'un espace public : les bars fréquentés par les lesbiennes », dans *Sortir de l'ombre : Histoires des communautés lesbienne et gaie de Montréal*, VLB éditeur, 1998, p. 141.

⁵⁸ Julie Podmore et Line Chamberland, « Entering the Urban Frame: Early Lesbian Activism and Public Space in Montréal », *Journal of Lesbian Studies*, vol. 19, n° 2, 3 avril 2015, p. 192.

⁵⁹ Liz Millward, *Making a Scene: Lesbians and Community Across Canada, 1964-84*, UBC Press, 2015, p. 5.

⁶⁰ Line Chamberland, « Remembering Lesbian Bars: Montreal, 1955-1975 », *Journal of homosexuality*, vol. 25; Elizabeth Lapovsky Kennedy et Madeline D. Davis, *Boots of leather, slippers of gold: the history of a lesbian community*, New York, Routledge, 1993; Alison Eves, « Queer Theory, Butch/Femme Identities and Lesbian Space », *Sexualities*, vol. 7, n° 4, 2004; Jennifer Declue, « The Circuitous Route of Presenting Black Butch: The Travels of Dee Rees's Pariah », dans *Sisters in the Life*, Duke University Press, 2018.

et leur forte stigmatisation sociale ont découragé des femmes d'autres classes sociales d'adhérer à cette culture⁶¹. La seconde forme de visibilité lesbienne publique est associée au mouvement lesbien des années 1970 et 1980 en Europe et en Amérique du Nord.

1.1.2.2 La genèse d'un mouvement

L'activisme lesbien des années 1970 et 1980 est d'un grand intérêt car, pour la première fois, le terme lesbien est approprié positivement, et se développe une identité collective lesbienne dont l'orientation sexuelle n'est qu'une composante, soutient Ross⁶². À ce sujet, Cameron Duder affirme que l'histoire lesbienne de cette époque, qui se concentre sur l'histoire d'un mouvement identitaire, est en fait l'histoire de l'identité lesbienne plutôt que des vies lesbiennes⁶³. Millward énonce que le terme *lesbien* :

came to connote personal and individual as well as collective and political group identity. It could refer to the capacity to love women, to have sex with women, to feel oppression and have political consciousness of that oppression, to be part of a community of lesbians, to be a woman who did not sleep with men, and/or to be a woman who engaged with woman in intimate ways. It could be defined in purely political terms, avoiding the sexual connotation, in an attempt to create a safe space for closeted women to find each other and for all women (or feminist at any rate) to recognize their shared experiences of oppression⁶⁴.

Les travaux de Ross, Podmore⁶⁵ et Millward⁶⁶ situent la naissance de ce mouvement à la croisée des mouvements sociaux féministes et gais. L'homophobie vécue au sein du premier et le sexisme présent dans le second sont retenus comme des éléments déclencheurs communs ayant favorisé l'émergence d'un mouvement lesbien autant en Europe⁶⁷ qu'en Amérique du Nord. Louise Turcotte écrit que « tout en s'inscrivant dans la continuité de la lutte des femmes, le mouvement des lesbiennes se posait comme un

⁶¹ L. Chamberland, *op. cit.* C. Duder, *op. cit.* E.L. Kennedy et M.D. Davis, *op. cit.*

⁶² B. Ross, *op. cit.*

⁶³ C. Duder, *op. cit.*, p. 11.

⁶⁴ L. Millward, *op. cit.*, p. 15.

⁶⁵ Manon Tremblay et Julie Podmore, « Depuis toujours intersectionnels : relecture des mouvements lesbiens à Montréal, de 1970 aux années 2000 », *Recherches féministes*, vol. 28, n° 2, 2015, p. 108.

⁶⁶ L. Millward, *op. cit.*

⁶⁷ Bibia Pavard, Florence Rochefort et Michelle Zancarini-Fournel, *Ne nous libérez pas, on s'en charge: une histoire des féminismes de 1789 à nos jours*, Paris, La Découverte, 2020.

mouvement de résistance axé sur la remise en question globale du système social fondé sur l'hétérosexualité »⁶⁸.

Dans l'article « Entering the Urban Frame: Early Lesbian Activism and Public Space in Montréal » publié en 2015, Line Chamberland et Julie Podmore avancent que la création de ce mouvement au Québec est également associée à la politisation de la répression que subissent les lesbiennes dans les bars montréalais au tournant des années 1970. Dans un contexte de répression préolympique, les lesbiennes passent d'une position de silence à une position de résistance publique et d'activisme, soutiennent-elles⁶⁹.

Selon Andrea Hildebran, le mouvement lesbien montréalais est composé d'anglophones et de francophones issues des classes moyennes qui, à l'époque, forgent leur pensée et seront celles qui définissent l'identité lesbienne, notamment en la distinguant de la culture butch/femmes issue des classes populaires. Cette lecture est également partagée par Becki Ross en ce qui a trait au contexte torontois. Line Chamberland indique aussi que la nouvelle génération de lesbiennes montréalaises a cherché à se dissocier de la culture butch/femme, car elle reproduit les codes binaires du modèle hétérosexuel, qui sont socialement associés à la pauvreté et était stigmatisés. Elle note que cela contraste avec l'aspiration des jeunes lesbiennes qui ont acquis une éducation universitaire et souhaitent « [...] élargir les choix de vie comme femmes et comme lesbiennes ». Ayant elle-même fait partie de cette nouvelle génération de lesbiennes, Chamberland ajoute : « le mouvement féministe nous donnait la confiance d'arriver à ces changements. Il nous fournissait en outre un cadre idéologique à l'intérieur duquel nous pouvions légitimer nos choix sexuels et reconstruire notre identité et notre image publique »⁷⁰.

Cette nouvelle identité collective s'est construite au Québec en relation avec le contexte particulier montréalais, mais également en dialogue avec les mobilisations canadiennes et internationales. Selon Hildebran :

The news from other lesbian organizations in Canada and the United States emphasized their membership in an international lesbian movement. Montreal lesbian activists nurtured their strongest alliances with other lesbian groups who were facing similar issues of sexism within gay male and straight women's groups. Lesbian organizations in major cities in North America

⁶⁸ Louise Turcotte, « Itinéraire d'un courant politique : le lesbianisme radical au Québec », dans *Sortir de l'ombre : Histoires des communautés lesbienne et gaie de Montréal*, Montréal, VLB éditeur, 1998, p. 365.

⁶⁹ J. Podmore et L. Chamberland, *op. cit.*, p. 201.

⁷⁰ L. Chamberland, *op. cit.*, p. 131-150.

were developing parallel cultures based on similar ideals of women's autonomy, lesbian identity and political traditions and practices⁷¹.

Liz Millward, dans son livre *Making a Scene: Lesbians and Community Across Canada, 1964-1984*, publié en 2015, voit également dans une perspective transnationale la création d'une scène lesbienne canadienne. Notamment, elle ne s'intéresse pas au mouvement politique qui traverse cette scène, mais au mouvement des lesbiennes les unes vers les autres dans ce grand territoire qu'est le Canada. En prenant en considération les particularités régionales, Millward évoque les préoccupations communes qui animent cette scène, dont la place centrale du *coming out* comme marqueur d'une identification au lesbianisme, la mise sur pied de revues, librairies, groupes de théâtres, de chorales et de danse ainsi que la multiplication de commerces et d'évènements destinés à des clientèles lesbiennes⁷².

Si plusieurs points communs relient les lesbiennes de différentes régions, Valerie J. Korinek précise cependant que « the emergence of visible communities of lesbian and gays was not a linear, uniform progression »⁷³. Dans son ouvrage *Prairie Fairies: A History of Queer Communities and People in Western Canada, 1930-1985*, l'autrice apporte un éclairage jusqu'alors inexistant sur l'histoire des prairies canadiennes et évoque la résistance de plusieurs personnes à s'identifier aux termes *gais* et *lesbiens* et à ces formes de représentations sociales. Parallèlement, les travaux de Susan Striker et de Leslie Feinberg⁷⁴ témoignent de l'exclusion que peuvent subir des personnes trans qui embrassent cette identité⁷⁵. Malgré la diversité des personnes qui composent le mouvement lesbien, celui-ci repose sur une idée hégémonique du lesbianisme comme identité, énoncent certaines historiennes et militantes⁷⁶.

1.1.2.3 Courants de pensée lesbiens

Bien qu'elles ne constituent qu'une composante du lesbianisme, les différentes idéologies politiques associées à ce mouvement influencent les dynamiques des communautés lesbiennes et les liens

⁷¹ Andrea Hildebran, *Lesbian Activism in Montreal: 1973-1979*, Mémoire de maîtrise, Département d'histoire, Université du Québec à Montréal, 1997, p. 41.

⁷² L. Millward, *op. cit.*, p. 4.

⁷³ Valerie J Korinek, *Prairie Fairies: A History of Queer Communities and People in Western Canada, 1930-1985*, Saskatchewan, University of Toronto Press, 2018, p. 121.

⁷⁴ Leslie Feinberg, *Stone Butch Blues*, Ithaca, N.Y, Firebrand Books, 1993.

⁷⁵ Susan Stryker, *Transgender History*, Berkeley, Seal, 2008, p. 103.

⁷⁶ L. Millward, *op. cit.*, p. 17; Cherrie Moraga et Gloria Anzaldúa (éd.), *This Bridge Called my Back: Writings by Radical Women of Color*, Albany, State University of New York (SUNY) Press, 2015; Audre Lorde, *Âge, race, classe sociale et sexe: les femmes repensent la notion de différence*, 1980.

transnationaux entre les groupes et les individus. Le positionnement politique des membres de Traces et celui des Archives Traces en tant que groupe sont un aspect important de leur histoire durant la décennie 1980, décrite comme « l'âge d'or » du mouvement lesbien montréalais⁷⁷.

Alors que l'influence américaine et canadienne-anglaise a marqué l'histoire de l'activisme lesbien au Québec, Andrea Hildebran remarque qu'à partir du milieu des années 1970, les lesbiennes montréalaises vont chercher à s'organiser en français. Malgré une vision internationaliste, la reconnaissance de la nation québécoise au sein du Canada et les critiques de l'hégémonie anglophone au Québec ont un impact sur la communauté lesbienne montréalaise qui se développe principalement dans le quartier francophone du Plateau Mont-Royal⁷⁸. En revanche, Millward indique qu'au Québec, le courant du séparatisme lesbien n'a pas été adopté de la même façon que dans d'autres villes anglophones. En effet, elle soutient que :

Francophone lesbians in Quebec developed their own theoretical analyses, rejecting the term separatism because of its association with the independence movement there while also carving out their critical perspectives on the increasing dominance of lesbian feminist theorizing that came out of the USA⁷⁹.

À cet égard, Turcotte avance que le mouvement lesbien québécois est traversé par plusieurs courants de pensée qui sont influencés par les militantes autant des États-Unis que de la France⁸⁰. Ces principaux courants de pensée sont le lesbianisme féministe, le lesbianisme séparatiste et le lesbianisme radical⁸¹. Alors qu'ils ont plusieurs points communs, notamment quant à leur analyse sociale de l'hétérosexualité comme système d'oppression et quant au lesbianisme comme moyen de refuser la domination masculine, il existe des tensions entre les tenants de ces courants à propos des stratégies à adopter pour lutter contre cette imposition sociale; cela a créé des divisions au sein du mouvement québécois, soutient Hildebran⁸².

Les principales tensions surviennent entre les lesbiennes radicales et les lesbiennes féministes et concernent la question de s'organiser ou non à l'extérieur du mouvement de libération des femmes, assure Turcotte.

⁷⁷ M. Tremblay et J. Podmore, *op. cit.*, p. 102.

⁷⁸ A. Hildebran, *op. cit.*, p. 46.

⁷⁹ Liz Millward, « Lesbian Nation and Black Nationalism », *Women's History Review*, vol. 31, n° 1, 2 janvier 2022, p. 52-53.

⁸⁰ L. Turcotte, *op. cit.*, p. 362.

⁸¹ Pour en savoir plus sur l'histoire de ces courants, les principales théoriciennes et les débats qui les traversent, je vous réfère aux ouvrages d'Adrienne Rich, Christine Delphy, Monique Wittig, Colette Guillaumin, Nicole-Claude Mathieu, Louise Brossard, Louise Turcotte, Line Chamberland et Diane Lamoureux.

⁸² A. Hildebran, *op. cit.*, p. 31.

Les lesbiennes féministes lient leurs luttes à celles de toutes les femmes et considèrent que c'est à l'intérieur du mouvement des femmes que les lesbiennes doivent s'organiser et inscrire leurs revendications. À l'inverse, les radicales considèrent que les lesbiennes doivent créer leur propre mouvement, autonome et international. Contrairement aux séparatistes, les radicales ne cherchent pas à s'extraire de la société pour créer une option lesbienne, elles visent plutôt à développer un point de vue lesbien à partir duquel elles pourront intervenir dans la société⁸³. Cela étant dit, elles vont user de stratégies séparatistes, comme la non-mixité lesbienne qui se traduit par l'appellation « pour lesbiennes seulement »⁸⁴.

Le mouvement lesbien qui se déploie en Europe et en Amérique du Nord au tournant des années 1970 et 1980 est fréquemment décrit comme celui de *Lesbian Nation* dans les écrits anglophones⁸⁵. Cependant, de plus en plus de travaux tentent de montrer les limites de cette appellation. Dans l'article « *Lesbian Nation and Black Nationalism* », Liz Millward analyse cinq livres publiés entre 1975 et 1985 qui considèrent cette notion. Elle explore l'influence du nationalisme noir et des luttes décoloniales, mais aussi la réappropriation du concept de nationalisme, établi par les lesbiennes séparatistes aux États-Unis et au Canada anglais, par des femmes blanches ainsi que les critiques qui leur sont faites de la part de lesbiennes racisées, afro-américaines et autochtones⁸⁶. Le manque de réflexion sur le racisme à l'intérieur de la scène lesbienne canadienne est un enjeu présent bien que la critique qui a été émise soit moins forte qu'aux États-Unis :

Although they were Asian, Black, First Nations and Métis women on the scene, the Canadian lesbians who left record of their spatial struggles between 1964 and 1984 were primarily white Anglo-and-Franco-Canadians. With a few exceptions, they tended to critique racism and colonialism as political issues similar to homophobia and sexism, rather than seeing them as practices internal to the community⁸⁷.

En réaction à cette réalité, la pensée du Black Lesbianism se développe au début des années 1970 et s'articule sur la prise en considération du croisement des oppressions comme base de lutte politique⁸⁸. Au Canada, les études de Millward et de Tom Warner⁸⁹ montrent qu'à partir des années 1980 surtout, des

⁸³ L. Turcotte, *op. cit.*, p. 365.

⁸⁴ M. Tremblay et J. Podmore, *op. cit.*, p. 112.

⁸⁵ Allan Bérubé et Jeffrey Escoffier, « "Queer/Nation." OUT/Look: National Lesbian and Gay », *Quarterly*, n° 11, 1991, B. Ross, *op. cit.*

⁸⁶ L. Millward, *op. cit.*

⁸⁷ L. Millward, *op. cit.*, p. 21.

⁸⁸ Elsa Dorlin, *Black Feminism: anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000*, Paris, l'Harmattan, 2008.

⁸⁹ Tom Warner, *Never Going Back: A History of Queer Activism in Canada*, Toronto, University of Toronto Press, 2002.

groupes se forment à l'extérieur des mouvements gais et lesbiens sur la base de leur oppression spécifique, notamment de genre, de race et de handicap. Warner soutient qu'à partir du milieu des années 1980, les gais et lesbiennes racisé·es au Canada dénoncent de plus en plus publiquement « that people of colour were excluded from a gay community, and a lesbian and gay liberation movement, meant only for white people »⁹⁰.

À ce sujet, plusieurs ouvrages ont démontré qu'il importe de ne pas homogénéiser l'histoire des luttes des personnes 2ELGBTQIA+. Les livres *We are Part of a Tradition*⁹¹, publié en 1998, et *A Two Spirit Journey: The Autobiography of a Lesbian Ojibwa-Cree Elder*⁹², publié en 2016, exposent l'impact du colonialisme dans les communautés autochtones et comment celui-ci a affecté le parcours de personnes bispirituelles et continue de l'imprégner. Les livres *Noir·e sous surveillance : esclavage, répression et violence d'État au Canada*⁹³ et *Savoirs Créoles : Leçons du Sida pour l'histoire de Montréal*⁹⁴ invitent également à complexifier le récit d'émancipation qui caractérise les années 1970 et 1980 et soulignent comment le colonialisme, le racisme et la suprématie blanche teintent autant les législations canadiennes que les revendications féministes et lesbiennes. Ces angles d'approche sont par ailleurs rarement intégrés aux travaux en histoire lesbienne. En effet, malgré les tentatives de Podmore et de Tremblay, dans leur article « Depuis toujours intersectionnelles : relecture des mouvements lesbiens à Montréal, de 1970 aux années 2000 », de faire valoir l'hétérogénéité du mouvement lesbien québécois, à l'intérieur duquel la classe, la langue, les idéologies et l'identité nationale des lesbiennes sont diverses, elles terminent leur texte en posant les questions suivantes :

Quels ont été les ancrages des lesbiennes issues de communautés culturelles non dominantes (c'est-à-dire francophones et anglophones) par rapport au mouvement lesbien québécois de 1970 jusqu'aux années 2000? Des lesbiennes autochtones, issues de communautés culturelles ou de minorités visibles, ont-elles pris part au mouvement lesbien de cette époque et, le cas échéant, quelles formes ont adoptées leurs engagements?⁹⁵

⁹⁰ *Ibid.*, p. 318.

⁹¹ Gilbert Deschamps, *We are Part of a Tradition*, Toronto, Ontario, 2-Spirited People of the 1st Nations, 1998.

⁹² Ma-Nee Chacaby et Mary Louisa Plummer, *A Two-Spirit Journey: The Autobiography of a Lesbian Ojibwa-Cree Elder*, Winnipeg, University of Manitoba Press, 2016.

⁹³ Robyn Maynard, *Noir·e sous surveillance : esclavage, répression et violence d'État au Canada*, 2018.

⁹⁴ Viviane Namaste, *Savoirs Créoles : Leçons du Sida pour l'histoire de Montréal*, Montréal, Mémoire d'Encrier, 2019.

⁹⁵ M. Tremblay et J. Podmore, *op. cit.*, p. 117.

Pour réfléchir à ces questions, les auteur·es du livre *Queering Urban Justice : Queer of Colour Formations in Toronto*⁹⁶ invitent à réfléchir au rôle des archives communautaires mises sur pied par des militant·es gays et lesbiennes dans les années 1980 afin de récolter les « traces » de cette histoire, sur lesquelles nombre de recherches en histoire 2ELGBTQIA+ reposent. Le prochain axe historiographique aborde cette question plus en détail.

1.1.3 Histoire des archives

Il a jusqu' alors été question des travaux en histoire des femmes et en histoire lesbienne portant sur l' étude des mouvements de contestation durant les décennies 1970 et, dans une moindre mesure, 1980. Les militant·es impliqués dans ces mobilisations sociales ont produit un grand nombre de documents qui sont aujourd' hui accessibles, certain·es d' entre elleux se sont livrés à des entrevues avec les chercheur·es afin de témoigner de cette époque mouvementée. Cela explique entre autres que cette période soit documentée davantage que d' autres. Dans ces deux champs, les chercheur·es bénéficient du travail des militant·es qui ont accordé une valeur historique à ces mouvements et qui ont pris soin d' en garder des traces. Par ailleurs, la reconnaissance de cet engagement est peu valorisée dans les études qui traitent de ces mobilisations.

Pourtant, dans ces deux champs historiographiques, il existe une tradition intellectuelle de la réflexion sur le sens de l' archive, sur les silences qui s' y trouvent et sur les rôles de ceux et celles qui ont produit, conservé et diffusé des archives dans la production des savoirs. Ces réflexions s' imposent chez les chercheur·es qui ne trouvent pas de réponse à leurs questions dans les archives.

1.1.3.1 Silence, mémoire et pouvoir

Dès 1981, l' historienne française Marie-Jo Bonnet, dans son livre *Un choix sans équivoque. Recherches historiques sur les relations amoureuses entre les femmes, XVI^e-XX^e siècle*⁹⁷, réfléchit à l' absence des femmes au sein des archives qu' elle consulte et au regard masculin qui les constitue. Elle écrit : « le silence des femmes est une donnée de notre histoire et nous devons en tenir compte »⁹⁸. Quelques années plus tard, l' historienne féministe Arlette Farge, qui est spécialisée dans l' étude du XVIII^e, transmet ces réflexions sur l' archive :

⁹⁶ Jinhana Haritaworn, Ghaida Moussa, Syrus Marcus Ware et Gabriela Rodriguez, *Queering Urban Justice: Queer of Colour Formations in Toronto*, Toronto, University of Toronto Press, 2018.

⁹⁷ Marie-Jo Bonnet, *Un choix sans équivoque : recherches historiques sur les relations amoureuses entre les femmes : xvie-xxe siècle*, Denoël., 1981.

⁹⁸ *Ibid.* p.19

L'archive ne dit peut-être pas la vérité, mais elle dit *de* la vérité, au sens où l'entendait Michel Foucault, c'est-à-dire dans cette façon unique qu'elle a d'exposer le *Parler* de l'autre, pris entre des rapports de pouvoir et lui-même, rapports que non seulement il subit, mais qu'il actualise en les verbalisant. [...] Sous l'archive le relief s'organise, il faut simplement savoir le lire; et voir qu'il y a production du sens à cet endroit même où les vies cognent contre le pouvoir sans l'avoir choisi⁹⁹.

Les notions de pouvoir et de silence sont également au cœur du livre *Silencing the past: power and the production of history*¹⁰⁰ de l'historien haïtien Michel-Rolph Trouillot publié en 1995. Alors que le rôle de l'archive dans la reproduction de la suprématie blanche et du colonialisme avait jusqu'alors été peu abordé par les universitaires, son œuvre rompt ce silence en relatant comment s'est écrite l'histoire de la Révolution haïtienne. Il interroge notamment la notion d'impensable en histoire :

If some events cannot be accepted even as they occur, how can they be assessed later? In other words, can historical narratives convey plots that are unthinkable in the world within which these narratives take place? How does one write a history of the impossible? ¹⁰¹

Ces riches réflexions influencent aujourd'hui encore les récentes productions en histoire des femmes racisées et des personnes queers noires. C'est le cas d'Alexandra Pierre qui, dans un désir de déjouer l'impensable, rend visible l'activisme de femmes autochtones, noires et racisées et crée par le fait même des archives de leurs luttes et parcours¹⁰². Le livre de C. Riley Snorton, *Black on Both Sides: A Racial History of Trans Identity*¹⁰³ rend pensable une nouvelle interprétation de l'intersection entre race et genre. Tout récemment, le livre de Saidiya Hartman, *Wayward Lives, Beautiful Experiments: Intimate Histories of Riotous Black Girls, Troublesome Women, and Queer Radicals*, paru en 2020, interroge les archives de jeunes femmes noires souvent anonymes et pense leurs histoires à l'extérieur de celles qui leur ont été imposées; elle décrit ainsi sa démarche :

Their notebooks, monographs, case files, and photographs created the trails I followed, but I read these documents against the grain, disturbing and breaking open the stories they told in order to narrate my own. It requires me to speculate, listen intently, read between the lines, attend to the disorder and mess of the archives, and to honor silence. The official documents made her into someone else entirely: delinquent, whore, average Negro in a mortuary table,

⁹⁹ Arlette Farge, *Le goût de l'archive*, Paris, Éditions du Seuil, 1989, p. 40-41.

¹⁰⁰ Michel-Rolph Trouillot, *Silencing the Past: Power and the Production of History*, Boston, Beacon Press, 1995.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 73.

¹⁰² Alexandra Pierre, *Empreintes de résistance: filiations et récits de femmes autochtones, noires et racisées*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 2021.

¹⁰³ C. Riley Snorton, *Black on Both Sides: A Racial History of Trans Identity*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2017.

incorrigible child, and disorderly woman. [...] It was easier for the professionals to imagine her dead or ruined than to entertain the idea that she might thrive, that chance or accident might permit her to flourish¹⁰⁴.

Les historien·es, archivistes et académiques qui travaillent avec les archives sont conscients de leur pouvoir, notamment dans la création et dans le maintien de récits historiques. Au tournant des années 1970, des militant·es engagés dans les mouvements sociaux féministes, décoloniaux, syndicaux, gais et lesbiens partagent cette sensibilité.

1.1.3.2 Archives communautaires

Dans *Lesbiennes et gays au charbon : solidarités avec les mineurs britanniques en grève, 1984-1985*¹⁰⁵, Marie Cabadi fait état de la conscience historique des membres du groupe Lesbians and Gays Support the Miners, qui dès leurs premières réunions d'organisation, ont pris soin d'archiver les documents relatant leur organisation interne et leur mobilisation. Bien que le groupe ait existé à peine un an, soit entre 1984 et 1985, il a composé un impressionnant fonds d'archives qu'il a légué au centre d'archives communautaire ouvrier Hall-Carpenter, fondé en 1982, et aux Archives lesbiennes de Londres, fondées en 1984¹⁰⁶.

Rebecka Sheffield affirme que les militant·es issus des mouvements sociaux des années 1960 à 1980 sont parmi les premières et premiers à mettre sur pied des initiatives d'archives communautaires et ont ainsi donné naissance à un mouvement international de « community archives »¹⁰⁷. Andrew Flinn, Mary Stevens et Elizabeth Shepherd mentionnent dans l'article « *Whose Memories, whose archives?* » que: « The work of community archiving is not just about collecting the records of a community but also a political project to both legitimize the experiences of this group and as a creative endeavor that reflects the values of this group. »¹⁰⁸. Elspeth H. Brown ajoute que ces initiatives « are often sites of radical history making, organized to preserve the histories of social movements and focused on documenting the activists, affects, and

¹⁰⁴ Saidiya V. Hartman, *Wayward Lives, Beautiful Experiments: Intimate Histories of Riotous Black Girls, Troublesome Women, and Queer Radicals*, New York, W.W. Norton & Company, 2020, p. 34.

¹⁰⁵ Marie Cabadi, *Lesbiennes et gays au charbon: solidarités avec les mineurs britanniques en grève, 1984-1985*, Paris, Éditions EHESS, 2023.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 18.

¹⁰⁷ Rebecka Taves Sheffield, « Community Archives », dans *Currents of Archival Thinking, 2nd Edition*, ABC-CLIO, 2017, p. 369.

¹⁰⁸ Andrew Flinn, Mary Stevens et Elizabeth Shepherd, « Whose memories, whose archives? Independent community archives, autonomy and the mainstream », *Archival Science: International Journal on Recorded Information*, vol. 9, n° 1-2, 2009, p. 73.

ephemera that more established archives reject »¹⁰⁹. À cet égard, ces militant·es ont innové par l'établissement de pratiques de « *radical archiving* »¹¹⁰ en accordant une valeur historique à des types de sources variés et ayant à l'époque, et aujourd'hui encore, des significations particulières.

Le sens des archives 2ELGBTQIA+ est notamment étudié par des universitaires, tels Ann Cvetkovich¹¹¹, Jean Bessette¹¹² et Jose Esteban Munoz¹¹³, sous l'angle du trauma, de l'affect et des savoirs subversifs qu'il est possible de créer à partir de ces sources. Si les fonctions symboliques de l'archive exercent une certaine fascination depuis les travaux de Derrida¹¹⁴ et Foucault¹¹⁵ en histoire queer, Sheffield dénonce le manque de considération des académiques pour l'aspect matériel de ces dernières. Dans son livre *Documenting Rebellion: A Study of Four Lesbian and Gay Archives in Queer Times*¹¹⁶, elle expose l'histoire de quatre centres d'archives gaies et lesbiennes en Amérique du Nord et fait état des enjeux pratiques qui ont permis ou non à ces initiatives de survivre. Les questions du financement, des lieux de conservation ainsi que le rôle des militant·es qui prennent soin de ces projets sont centraux dans son étude.

En plus d'orienter la survie de ces projets, ces questions sont influentes quant au choix du matériel qui y est conservé, indique Sheffield. Il est donc difficile, selon elle, de réfléchir l'histoire et le symbolisme de l'archive sans prendre en considération le travail des archivistes et l'histoire des centres d'archives. À ce sujet, Sheffield se surprend du peu de personnes lesbiennes impliquées dans les initiatives d'archives gaies et féministes et, par conséquent, du peu d'archives disponibles dans ces centres sur l'histoire lesbienne. Mel Hogan arrive également à cette conclusion dans son mémoire de maîtrise *Archiving Absence: A Queer*

¹⁰⁹ Elspeth H Brown, « Archival Activism, Symbolic Annihilation, and the LGBTQ2+ Community Archives », *Archivaria the Journal of the Association of Canadian Archivists*, vol. 89, printemps 2020, p. 12.

¹¹⁰ Mathilde Petit, « Produire des archives lesbiennes : transmissions communautaires et connexions temporelles », *GLAD!. Revue sur le langage, le genre, les sexualités*, n° 11, 6 décembre 2021.

¹¹¹ Ann Cvetkovich, *An Archive of Feelings: Trauma, Sexuality, and Lesbian Public Cultures*, Durham, Duke University Press, 2003.

¹¹² Jean Bessette, *Retroactivism in the Lesbian Archives: Composing Pasts and Futures*, Carbondale, Southern Illinois University Press, 2018.

¹¹³ José Esteban Muñoz, « Ephemera as Evidence: Introductory Notes to Queer Acts », *Women & Performance: a journal of feminist theory*, vol. 8, n° 2, 1 janvier 1996.

¹¹⁴ Jacques Derrida, *Mal d'archive : une impression freudienne*, Paris, Galilée, 1995.

¹¹⁵ Michel Foucault, *La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1997.

¹¹⁶ Rebecka Taves Sheffield, *Documenting Rebellions: A Study of Four Lesbian and Gay Archives in Queer Times*, Sacramento, Litwin Books, 2020.

*Feminist Framework*¹¹⁷ qui aborde l'histoire des Archives gaies du Québec fondées en 1983 et de The Canadian Lesbian and Gay Archives de Toronto (aujourd'hui ArQuives).

La seule initiative qui se démarque dans la recherche de Sheffield est le Lesbian Herstory Archives (LHA) de New York, un centre d'archives lesbiennes issu de la tendance séparatiste et fondé en 1973. Jusqu'aux récents travaux de Marine Gilis sur les Archives lesbiennes de Paris¹¹⁸, le LHA était l'un des seuls centres d'archives lesbiennes étudiés par les chercheur·es. Cela est notamment dû au fait que plusieurs collectifs d'archives fondés à la fin des années 1970 et au début des années 1980 ont successivement légué leurs documents à des centres universitaires et qu'il reste donc peu de centres toujours actifs¹¹⁹. Le manque de ressources humaines et financières est évoqué comme la principale cause de l'institutionnalisation des archives communautaires dans les travaux de El Chenier¹²⁰ et de Sheffield¹²¹.

À Montréal, les Archives gaies du Québec (AGQ) sont particulièrement connues des chercheur·es et plusieurs travaux traitent de leur existence. Leur histoire n'avait cependant pas été écrite avant l'article de Jacques Prince, membre actif des AGQ, « Du placard à l'institution : l'histoire des Archives gaies du Québec (AGQ) »¹²², paru en 2009. Si les contributions de Sheffield, Gilis et Prince à l'historiographie sont considérables, l'histoire des centres d'archives communautaires gaies et lesbiennes ne bénéficie pas de la part des chercheur·es d'autant d'intérêt que les archives qui s'y trouvent. En 2023, le Réseau des lesbiennes du Québec publie *Archives lesbiennes, d'hier à aujourd'hui, tomes 1 et 2*¹²³. Ces deux ouvrages comptabilisent plus de 1000 pages d'information sur l'histoire lesbienne au Québec, parmi lesquelles un paragraphe de 100 mots aborde l'histoire de Traces, archives lesbiennes de Montréal¹²⁴. La recherche de Gilis mentionne à quelques reprises les Archives Traces, notamment en raison de leurs correspondances avec l'association française Archives, Recherches et Cultures Lesbiennes. Mis à part la mention des Archives Traces dans ces deux publications, je n'ai trouvé aucune recherche qui se soit intéressée à l'histoire des Archives Traces, aujourd'hui renommée les Archives lesbiennes du Québec. Pourtant, cette initiative

¹¹⁷ Mél Hogan, *Archiving Absence: A Queer Feminist Framework*, Mémoire de maîtrise, Concordia University, 2007.

¹¹⁸ Marine Gilis, *Les Archiveuses*, Mémoire de maîtrise, École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2016.

¹¹⁹ Elise Chenier, « Reclaiming the Lesbian Archives », *The Oral History Review*, vol. 43, n° 1, 1 avril 2016.

¹²⁰ *Ibid.*

¹²¹ R.T. Sheffield, *op. cit.*

¹²² Jacques Prince, « Du Placard à l'institution : L'histoire Des Archives Gaies Du Québec (AGQ) », *Archivaria*, 2009.

¹²³ Julie Vaillancourt, *Archives lesbiennes : d'hier à aujourd'hui*, Montréal, 2023.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 340.

fait partie des rares à avoir gardé leur autonomie pendant les quarante dernières années et à avoir récolté et conservé des archives qui traitent de l'histoire lesbienne à Montréal, au Québec, mais aussi à l'international.

1.2 Problématique

Les études en histoire lesbienne constituent une production modeste. Plusieurs aspects de cette histoire restent à écrire, à nuancer et à contredire. Il est cependant étonnant que, parmi les travaux qui abordent l'activisme lesbien des années 1970 et 1980, très peu s'intéressent à l'histoire des centres d'archives communautaires lesbiens comme une forme d'activisme au sein du mouvement. D'autant plus que les travaux de recherche s'appuient en grande partie sur les archives récoltées par les militant·es de cette époque. En dialogue avec l'histoire des femmes au Québec et des communautés lesbiennes et en continuité avec les travaux de Sheffield, de Prince et de Gilis, cette recherche se veut une contribution à l'historiographie des archives communautaires gaies et lesbiennes.

Ce mémoire de maîtrise porte sur l'histoire de Traces, archives lesbiennes de Montréal entre 1983 et 1994, période où l'initiative a été la plus active¹²⁵. Compte tenu du peu d'information disponible dans les ouvrages sur l'histoire de ce centre, ce mémoire vise à poser les bases pour de futures recherches. Convaincu par la démarche de Sheffield, je me suis intéressé à la dimension davantage matérielle que symbolique des Archives Traces. Le sujet de mon étude est triple. Premièrement, je m'intéresse à l'histoire des Archives Traces, c'est-à-dire à décrire le processus d'organisation et les structures mises en place par les fondatrices, ainsi qu'au contexte sociopolitique dans lequel ce projet s'est développé. Deuxièmement, j'étudie le matériel qu'elles ont archivé, à la fois les documents traitant de leur processus interne et les archives qu'elles ont récoltées entre 1983 et 1994. Finalement, inspiré par la démarche d'Alexandra Pierre dans *Empreintes de résistance*, j'interroge l'expérience des membres fondatrices, en d'autres termes, leur histoire personnelle et collective en lien avec cette initiative. En effet, j'ai cherché à comprendre les motivations qui ont animé les fondatrices des Archives ainsi que leurs visions de ce que signifie un centre d'archives lesbiennes autonome dans le contexte montréalais des années 1980.

¹²⁵ Entre 1994 et 2001, les collections des Archives sont conservées dans un appartement privé, mais aucun collectif s'organise pour faire vivre ce projet. À partir de 2001, les fonds de Traces sont entreposés dans un local de la Bibliothèque LGBT situé au Centre communautaire LGBT. Laure Neuville, alors employé du Centre, tente de réunir un nouveau groupe de lesbiennes autour du projet des Archives, mais entre 2001 et 2015, elle est la principale personne à veiller sur les collections. Quelques documents sont récoltés durant cette période et Laure assure parfois une présence des Archives lors d'évènements tel les Journées de visibilité lesbiennes et les journées communautaires dans le cadre de Fierté Montréal. Cela étant dit, ce n'est qu'en 2015 qu'un groupe se reconstitue et entame sérieusement de remettre sur pied le projet des Archives Traces lesbiennes de Montréal.

1.3 Cadre conceptuel

*As we move toward creating a society within which we can each flourish, ageism is another distortion of relationship which interferes without vision. By ignoring the past, we are encouraged to repeat its mistakes. The “generation gap” is an important social tool for any repressive society. If the younger members of a community view the older members as contemptible or suspect or excess, they will never be able to join hands and examine the living memories of the community, nor ask the all-important question “Why?” This gives rise to a historical amnesia that keeps us working to invent the wheel every time we have to go to the store for bread.*¹²⁶

— Audre Lorde

*I watch how desperately we need political memory, so that we are not always imagining ourselves the ever-inventors of our revolution; so that we are humbled by valiant efforts of our foremothers; and so, with humility and firm foothold in history, we can enter upon an informed and re-envisioned strategy for social/political change in decades ahead*¹²⁷.

— Cherríe Moraga

Si ce mémoire aspire à contribuer à l’historiographie, il s’inscrit d’abord et avant tout dans une démarche personnelle. Il m’est donc important de me situer et d’accorder quelques lignes au chemin intellectuel et personnel qui m’a amené à consacrer les dernières années de ma vie à cette recherche.

Comme en fait mention Chamberland, les plus jeunes générations ont tendance à se dissocier de celle qui les précède afin de se définir¹²⁸. Cela a été mon cas. J’avais très peu d’intérêt pour tout ce qui faisait référence au lesbianisme. Pourtant, j’ai toujours été entouré de personnes queers parmi lesquelles plusieurs ont des pratiques lesbiennes. Mais on ne se disait pas « lesbiennes ». Pour ma part, j’avais une vision restreinte et

¹²⁶ Audre Lorde, *Sister Outsider: Essays and Speeches*, Berkeley, Crossing Press, p. 117.

¹²⁷ Cherríe Moraga, « Catching Fire; Preface to the Fourth Edition », dans *This Bridge Called my Back: Writings by Radical Women of Color*, op. cit., p. xix.

¹²⁸ Line Chamberland, « La conquête d’un espace public : les bars fréquentés par les lesbiennes », dans *Sortir de l’ombre : Histoires des communautés lesbienne et gaie de Montréal*, VLB éditeur, 1998, p. 148-152.

négative de cette identité, que j'associais au mouvement Trans-Exclusionary-Radical-Feminist (TERF), un courant féministe transphobe et conservateur.

À l'été 2018, j'ai participé à une discussion entre personnes « gouines » lors d'un rassemblement féministe dans Lanaudière. Le groupe était varié sur le plan de l'identité de genre, des personnes trans, non-binaires et cis le composaient. Après avoir échangé sur nos critiques des milieux queers et féministes au sein desquels l'expérience des « gouines » est peu prise en considération, nous avons abordé notre sentiment commun de méfiance envers les milieux lesbiens. Nous avons aussi partagé notre méconnaissance quant à l'histoire du lesbianisme. Durant cet échange, une des personnes présentes a mentionné l'existence « d'une vieille *gang* de lesbiennes à Montréal qui ont plein d'archives ». Avec quelques personnes présentes, nous avons rencontré cette « vieille *gang* ».

Lors de mes premières visites aux ALQ, à l'automne 2018, j'ai été troublé par la quantité de documents qui se trouve dans le petit local de la Bibliothèque LGBT. Il était impossible de tenir plus que deux personnes dans l'espace sans risquer de faire tomber quelque chose. Les boîtes occupaient chaque pied carré. Les bénévoles présentes ont été très généreuses avec moi. Elles m'ont partagé de nombreuses anecdotes, fait part de leur expérience dans certains groupes militants durant les années 1980 et ont surmonté tous les obstacles pour trouver « le » document que je cherchais. Elles m'ont aussi fait part de leur étonnement à voir « une jeune » s'intéresser à l'histoire lesbienne. Et moi je leur ai fait part de mon étonnement à découvrir l'existence d'« une histoire lesbienne » et aussi à rencontrer « des vieilles » lesbiennes.

J'ai visité les archives à plusieurs reprises, parfois avec des ami·es, parfois seule. J'ai appris à connaître les bénévoles et elles ont aussi appris à me connaître. Je quittais parfois l'espace en me sentant choyé d'avoir accès à tous ces documents et reconnaissant de pouvoir échanger avec les bénévoles. Le plus souvent cependant, c'est en bouillant de l'intérieur que je quittais les ALQ. Je suis rentré chez moi un nombre incalculable de fois blessé par certains propos, fâché par la transphobie de certaines personnes et épuisé par les défis qu'imposent les relations intergénérationnelles. Parmi ceux-ci se trouve notamment la question de l'identité lesbienne, qu'est-ce qui la définit, qui la compose et qui en est exclu. Je n'avais pas anticipé que ces émotions contradictoires allaient être les forces motrices de ce mémoire.

Inspiré par les propos de Michel-Rolph Trouillot qui invitent à questionner le rôle de l'archive dans la construction de nos identités et des récits nationaux et ceux de Lorde qui rappelle que : « by ignoring the past, we are encouraged to repeat its mistakes », j'ai eu envie de connaître l'histoire de Traces. Mon intention en documentant l'histoire des Archives Traces a été de comprendre comment les documents sur lesquels

reposent les mémoires lesbiennes au Québec ont été récoltés, conservés et diffusés. Qui sont les personnes derrière cette initiative? Quelles ont été leurs influences sur le projet? Que raconte cette histoire? J'ai eu envie de répondre à ces questions pour me permettre de comprendre cette histoire et d'accepter qu'elle fasse partie de mon héritage, en tant que personne blanche, avec toutes ses nuances, ses limites et ses contradictions. Comme le soutient Lorde, ce n'est qu'en acceptant ce passé dans sa complexité, que je pourrai être en mesure d'apprendre de celui-ci. Apprendre de ses victoires, de ses échecs et de tout ce qui il y entre les deux. Apprendre également à être lucide et à accorder une importance historique et contemporaine à ce processus sans pour autant sombrer dans le romantisme des archives comme prévient Kate Orazem¹²⁹.

Cette démarche n'aurait pas été possible sans la composante communautaire qui est au cœur des Archives Traces. Le climat particulier des centres d'archives communautaires, où les bénévoles présent·es ont souvent un lien fort avec les documents, car ils racontent une partie de leur histoire, facilite grandement la recherche et les liens interpersonnels. De la même façon, les gens qui fréquentent ces centres sont elleux aussi souvent membres de ces communautés et cherchent à en connaître l'histoire. Mes visites dans des centres d'archives institutionnels m'ont fait réaliser le caractère particulier des archives communautaires. Pour ces raisons, je m'appuie sur le concept de *community archive* que je traduis par « archive communautaire » pour décrire les Archives Traces et le mouvement auquel cette initiative appartient. Comme proposé par Flinn, Stevens et Shephard, « the defining characteristic of community archives is the active participation of a community in documenting and making accessible the history of their particular group and/or locality on their own terms »¹³⁰. Les documents produits par les Archives Traces ainsi que les personnes interviewées dans le cadre de ce mémoire font fréquemment référence à la « communauté lesbienne », autant pour signifier qu'elles en sont membres et que le projet des Archives s'adresse à cette communauté que pour faire référence au contenu de leur collection. Si certaines généralités sont proposées dans le mémoire pour dépeindre cette communauté, notamment le groupe majoritaire qui la compose, le sentiment d'appartenance à la communauté et le symbolisme qui s'y rattache sont aussi divers que les personnes qui la composent ou qui s'en distancient.

¹²⁹ Cité par Ann Cvetkovich, « Ordinary Lesbians and Special Collections: The June L. Mazer Lesbian Archives at UCLA », dans *Turning Archival: The Life of the Historical in Queer Studies*, Duke University Press, Durham, 2022, p. 119 ; Kate Orazem, « Violent Nostalgia » : White Women, Power, and Affect in the Archival Romance, Mémoire de maîtrise, Département d'arts et des sciences de l'information, Université du Texas à Austin, 2019, 175p.

¹³⁰ A. Flinn, M. Stevens et E. Shepherd, *op. cit.*, p. 73.

Le « positionnement situé » des membres fondatrices doit également être pris en considération, autant dans l’histoire des collectifs et des collections que dans le portrait que ce mémoire est en mesure de dresser. Tel que proposé par Sandra Harding, le positionnement situé renvoie au fait que la « situation sociale de quelqu’un·e est une condition de possibilités et une limite à ce que l’on peut connaître »¹³¹. À cet égard, les liens entre les membres fondatrices, leur participation à des événements de la communauté, leur position sociale et politique sont tout autant des facteurs qui influencent le type de matériel qui constitue leur collection. Pour rendre compte de cette réalité, je m’appuie sur le concept d’« *Archival Homophily* », terme utilisé par Rebecka Sheffield « to describe collecting practices that reflect the preferences and capacities of those who engage in this work »¹³².

En plus du « positionnement situé » des membres et de leurs champs d’intérêt, les lieux physiques et les espaces géographiques qu’elles fréquentent doivent être pris en considération dans l’histoire des Archives Traces. Ann Cvetkocich soutient que : « The history of any archive is a history of space, which becomes the material measure and foundation of the archive’s power and visibility as a form of public culture. »¹³³ De ce point de vue, Liz Millward revendique la pertinence de « *spatial turn* » en histoire lesbienne et suggère d’intégrer la géographie lesbienne aux recherches, car « space and subjectivity are co-created »¹³⁴. Inspiré par ces deux approches et par les recherches de Julie Podmore¹³⁵, Line Chamberland¹³⁶ et Tara Chanady¹³⁷, ce mémoire intègre le concept de géographie lesbienne. Finalement, l’histoire des Archives Traces s’inscrit dans celle d’un « mouvement lesbien », un concept également présent dans ce mémoire. Comme entendu par Julie Podmore et Manon Tremblay, celui-ci fait référence

[...] à l’ensemble des idées, des discours, des pratiques et des organisations de lesbiennes. Loin d’être homogène, le mouvement lesbien se compose d’une pluralité de courants idéologiques

¹³¹ Sandra Harding, « Repenser l’épistémologie du positionnement : qu’est-ce que “l’objectivité forte” ? », dans *Philosophie féministe : patriarcat, savoirs, justice*, Paris, Vrin, 2021, p. 145.

¹³² R.T. Sheffield, *op. cit.*, p. 10.

¹³³ *Ibid.*, p. 245.

¹³⁴ Liz Millward, « The Place of Geography in Lesbian History », *History Compass*, vol. 17, n° 7, 2019, p. 3.

¹³⁵ Julie Podmore, « Lesbians in the Crowd: Gender, Sexuality and Visibility Along Montréal’s Boul. St-Laurent », *Gender, Place & Culture*, vol. 8, n° 4, 1 décembre 2001; Julie Podmore, « Gone “underground”? Lesbian visibility and the consolidation of queer space in Montréal », *Social & Cultural Geography*, vol. 7, n° 4, août 2006; J. Podmore et L. Chamberland, *op. cit.*

¹³⁶ L. Chamberland, *op. cit.* L. Chamberland, *op. cit.*

¹³⁷ Tara Chanady, « Les identités lesbiennes et les positionnements queers comme stratégies politiques : perspectives et transformations dans l’espace montréalais », *Recherches féministes*, vol. 33, n° 2, 2020.

(dont les lesbiennes féministes, radicales ou séparatistes) et de discours, de pratiques (certaines à saveur culturelle, d'autres plus clairement politiques) et d'organisations¹³⁸.

Je parlerai aussi de « lesbianisme politique », non pour décrire une idéologie particulière, mais plutôt pour rendre compte de la connotation politique du terme *lesbien* à cette époque. Lorsque cela est pertinent, je fais référence aux tendances spécifiques, mais autrement, « lesbianisme politique » fait référence aux multiples courants de pensée lesbiens au sein du mouvement lesbien.

1.4 Sources

Le corpus de sources pour cette recherche est constitué de documents provenant des centres d'archives communautaires gaies et lesbiennes situés à Montréal : les Archives lesbiennes du Québec et les Archives gaies du Québec. Quelques documents appartiennent aux Archives canadiennes du mouvement des femmes conservées dans les collections spéciales de l'Université d'Ottawa. En dialogue avec les sources manuscrites, cette recherche s'appuie sur des entrevues d'histoire orale menées avec des membres fondatrices des Archives Traces.

1.4.1 Archives lesbiennes du Québec (ALQ), Archives gaies du Québec (AGQ) et Archives canadiennes du mouvement des femmes (ACMF)

Les documents les plus utilisés pour l'élaboration de ce mémoire viennent du fonds Traces conservé aux ALQ. Conscientes de l'importance historique de leur démarche, les militantes ont pris soin de garder des traces de leur processus d'organisation dès leur début. Ce fonds regroupe les archives internes des deux groupes qui se sont succédé entre 1983 et 1994. On y trouve notamment des cahiers, dans lesquels sont consignés les résumés des rencontres d'organisation et des permanences, des correspondances avec d'autres centres d'archives, du matériel de diffusion, la gestion des finances internes du groupe, des lettres personnelles adressées à Traces ainsi que divers documents non classés, mais conservés dans ce fonds. Ces documents permettent de suivre le processus d'organisation des collectifs, leurs débats internes, l'établissement d'objectifs, les stratégies de diffusion et de récolte de matériel. À leur lecture, on découvre les états d'âme des membres, leurs positions politiques, leurs visions de Traces, leur humour ainsi que les liens d'amitié et d'amour qui traversent l'histoire des collectifs. En plus des fonds personnels d'Anne Michaud et de Danielle Charest, deux des membres fondatrices de Traces, les dossiers thématiques conservés aux ALQ sur la 3^e Foire internationale du livre féministe de Montréal et sur l'École Gilford ainsi que ceux de la Lesbian Study Coalition of Concordia ont été exploités. Finalement, plusieurs articles des

¹³⁸ M. Tremblay et J. Podmore, *op. cit.*, p. 102.

revues *Amazones d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui*, *Ça s'attrape!!* et *Treize* complètent le corpus provenant des ALQ¹³⁹.

J'ai aussi consulté les dossiers thématiques suivants conservés aux ACMF : les Conférences lesbiennes canadiennes, le *Gay Women Center* de Montréal, le *Montreal Gay Women* et le groupe montréalais *The Labrys*. Les documents qui se trouvent dans ces fonds permettent notamment de rendre compte des liens entre des groupes montréalais et ontariens et de la présence de Montréalaises aux conférences lesbiennes tenues à Toronto et Ottawa. De plus, j'ai également consulté les fonds du *Gay Women of Montreal*, de l'Association homophile de Montréal ainsi que des coupures de journaux concernant les Conférences lesbiennes canadiennes conservés aux Archives gaies du Québec (AGQ). Dans un souci de comprendre les liens entre les ALQ et les AGQ, les fonds internes de ce dernier ont été consultés. Parmi ceux-ci, j'ai trouvé deux mentions des ALQ. La première est dans un procès-verbal où les membres des AGQ qualifient l'initiative des Archives Traces de « cas spécial » et la seconde est une lettre d'information envoyée à Traces concernant les activités des AGQ.

1.4.2 Sources orales

De plus, en dialogue avec les sources manuscrites, ce mémoire repose sur cinq entrevues d'histoire orale effectuées avec des membres fondatrices de Traces. Étant donné que l'histoire orale est à la fois une source et une méthode, j'aborderai plus en détail la prise de contact avec les membres et le déroulement des entrevues dans la prochaine section, sur la méthodologie.

1.5 Méthodologie

Si l'histoire des Archives Traces est le sujet de ce mémoire, l'histoire de celles qui ont rendu possible ce projet en est un élément central. En continuité avec les travaux en histoire des femmes et en histoire 2ELGBTQIA+, l'histoire orale est sollicitée dans ce mémoire afin de mettre de l'avant les savoirs expérientiels des membres fondatrices. Luisa Passerini soutient que :

[...] The flexible and expansive form of an interview allows a narrator, in their own words with their own frameworks, to contextualize their experiences within a broader socio-political and

¹³⁹ Le référencement des documents mobilisé est fidèle à celui qui était en vigueur en septembre 2024. Le travail d'indexation et de classification est constant aux Archives lesbiennes du Québec. Il est possible que l'emplacement et la cote de certains documents aient changé depuis septembre 2024.

historical milieu, and in the process more fully represent the many dimensions of their identity.¹⁴⁰

En plus de l'aspect humain et des nuances que leurs témoignages apportent à notre compréhension de l'histoire de Traces, il m'est apparu important de saisir l'occasion que m'offre le contexte de cette recherche afin de créer de nouvelles archives. Alors qu'El Chenier invite les chercheur·es à réfléchir à l'« *afterlife* » des entrevues récoltées dans le cadre de leurs travaux¹⁴¹, cela était pour moi le point de départ de ma démarche. En effet, le décès de la militante Johanne Coulombe en juillet 2021 a été l'occasion pour moi de prendre conscience de l'importance de récolter des traces des mémoires vivantes, mais si fragiles, qui nous entourent. L'intention était donc triple : récolter des témoignages pour enrichir le fonds existant sur les Archives Traces, donner la parole aux membres fondatrices afin qu'elles nous fassent partager leur vision et leur expérience au sein de la collective et les intégrer à ce mémoire.

1.5.1 Présentation de la méthode utilisée

Si la période à l'étude est contenue entre 1983 et 1994, deux groupes distincts ont pris soin des Archives Traces pendant ce laps de temps. Le premier entre 1983 et mai 1985¹⁴² et le second entre décembre 1985 et janvier 1994¹⁴³. Au total, 11 personnes ont été identifiées dans les cahiers des réunions comme ayant été impliquées dans l'un ou l'autre de ces groupes pendant au moins un an. Parmi celles-ci, Danielle Charest est décédée en 2011 et Andrée Boucher nous a quittés il y a quelques mois en 2024.

J'ai été en mesure de contacter sept des membres fondatrices à qui j'ai fait parvenir l'appel de participation à l'hiver 2023. Parmi elles, six ont accepté de participer au projet, dont Andrée Boucher qui s'est retirée quelques semaines après à cause de problèmes de santé. Je souhaitais mener des entrevues avec quatre participantes s'étant impliquées à différents moments dans le projet des Archives Traces. Ce nombre me semblait réaliste compte tenu du temps considérable qu'implique la pratique de l'histoire orale¹⁴⁴. Cela étant

¹⁴⁰ Luisa Passerini, « Work Ideology and Consensus under Italian Fascism », *History Workshop Journal*, vol. 8, n° 1, p. 82-108, cité par Sarah K. Loose et Amy Starecheski dans « Oral history for building social movement, then and now », dans *Beyond Women's Words: Feminisms and the Practices of Oral History in the Twenty-First Century*, London, New York, 2018. p.238.

¹⁴¹ El Chenier, « Oral history's afterlife », dans *Beyond Women's Words: Feminisms and the Practices of Oral History in the Twenty-First Century*, New York, p. 310.

¹⁴² La première collective est composée de Anne Michaud, Zaïda, Bernice-Mae Butler et feu Danielle Charest.

¹⁴³ Le second collectif est composé de feu Andrée Boucher, Pascale Noizet, Danielle Chagnon, Paula Sypnowich, Lorraine Hébert, Diane Turcotte et Anne-Marie.

¹⁴⁴ Sarah K. Loose et Amy Starecheski, « Oral history for building social movement, then and now », dans *Beyond Women's Words: Feminisms and the Practices of Oral History in the Twenty-First Century*, London, New York, 2018, p. 237.

dit, après avoir échangé avec les membres contactées sur leurs moments d'implications et parcours personnels, j'ai pris la décision d'augmenter à cinq le nombre de participantes, car l'expérience de chacune m'a permis de rendre compte de diverses dimensions de l'histoire des collectifs.

Après les premières entrevues, j'ai ressenti le besoin d'approcher des personnes présentes au sein du mouvement gai et lesbien, mais qui n'était pas impliquées dans le projet afin de documenter comment les Archives étaient perçues de l'extérieur. Line Chamberland et Ross Higgins ont accepté généreusement de répondre à mes questions. Ces échanges ont été extrêmement riches, et j'espérais les intégrer au sein de ce mémoire. Mais je n'ai pas été en mesure de trouver une formule permettant aux sept entrevues de cohabiter équitablement en tenant compte des contraintes d'un mémoire de maîtrise. Dans un souci de cohérence, j'ai pris la décision de structurer le mémoire autour de l'expérience des membres fondatrices. Cependant, les entrevues effectuées avec Ross et Line m'ont grandement aidé à comprendre certaines dynamiques à l'œuvre au sein de ce milieu et ont influencé les questions abordées dans cette recherche.

Malgré la possibilité de garder l'anonymat, toutes les personnes participantes ont choisi d'être identifiées par leur prénom et parfois par leur nom complet. Les entrevues ont eu lieu à l'été et à l'automne 2023. Avec le consentement des participant·es, les enregistrements audios et les transcriptions des entrevues seront légués aux Archives lesbiennes du Québec.

1.5.2 Contexte et considérations méthodologiques

Le début des entrevues a coïncidé avec les célébrations du 40^e anniversaire des Archives lesbiennes du Québec. C'est donc dans un contexte particulier de commémoration que les entrevues pour ce mémoire ont eu lieu. Pour l'occasion, plusieurs des personnes s'étant impliquées à un moment ou à un autre dans les Archives Traces lesbiennes de Montréal ont été contactées et ont aidé à l'organisation du 40^e anniversaire. C'est le cas notamment de Pascale Noizet avec qui j'ai fait une entrevue quelques jours avant les célébrations du 40^e.

Dans son texte « Oral history for building social movements, then and now », l'historienne et activiste Sarah K. Loose avance que : « As a form of communication and mode of discourse, oral history is fundamentally a narrative act. Oral histories are made up of stories – stories shared and interpreted by their narrators in a sometimes creative, other times didactic fashion »¹⁴⁵. En ce sens, le contexte particulier de célébration qui entourait le 40^e anniversaire des ALQ a certainement orienté le contenu de certaines entrevues. De plus,

¹⁴⁵ *Ibid.*, p.237

ayant accès aux questions d'entrevue à l'avance, des participantes sont parfois arrivées très préparées et lisaient certaines de leurs réponses ou encore insistaient sur certains sujets qu'elles souhaitaient mettre de l'avant dans l'histoire des Archives Traces.

Comme le soulève Korinek dans son texte « Locating lesbians, finding “gay women”, writing queer histories », étudier sa propre « communauté » apporte son lot de défis, notamment quant à nos différentes compréhensions des identités lesbiennes et queers¹⁴⁶. À cet égard, en vue du 40^e anniversaire, j'ai cessé mon implication aux ALQ et diminué ma présence lors d'évènements et de rencontres. Cette stratégie m'est apparue nécessaire, car je souhaitais limiter mes contacts avec de potentielles participantes de peur que nous échangeons sur nos positions politiques, par exemple. J'ai préféré rester, dans la mesure du possible, dans la position de chercheur·e. Cela étant dit, faire partie de la communauté à l'étude en facilite l'accès, rappelle Korinek. Mon implication passée aux ALQ et mon lien avec les bénévoles ont facilité la mise en place d'un climat de confiance avec certaines participantes. Lors du 40^e anniversaire, ces dernières m'ont présenté directement à certaines des membres fondatrices, ce qui a eu un impact positif sur leur participation au projet. De plus, toutes les participantes contactées m'ont demandé quel était mon lien avec les ALQ, certaines ont même voulu connaître mon orientation sexuelle.

En revanche, à deux reprises, j'ai pris contact avec des personnes extérieures au projet, mais dont les noms apparaissaient dans des articles ou publications en lien avec Traces, et je n'ai pas eu de réponse. Dans ces deux cas, je crois que ma proximité avec les ALQ, l'inexistence d'intermédiaire de confiance entre nous et le fait que je sois blanche alors que ces dernières sont d'origine haïtienne sont des facteurs ayant fort probablement contribué à ce silence.

1.5.3 Déroulement des entrevues

Les entrevues étaient semi-dirigées et divisées en trois parties. La première concerne le parcours personnel des participantes avant leur implication aux Archives, la seconde s'intéresse plus spécifiquement à leur expérience au sein du projet et la troisième interroge leur vie après leur implication dans Traces. Je voulais ainsi récolter de l'information qui me permettrait de comprendre leur trajectoire personnelle et pas uniquement les années où elles se sont investies dans le projet des Archives Traces. Le questionnaire ainsi que le formulaire de consentement étaient envoyés aux participantes trois jours avant l'entrevue.

¹⁴⁶ Valerie J. Korinek, « Locating lesbians, finding « gay women », writing queer histories », dans *Beyond Women's Words: Feminisms and the Practices of Oral History in the Twenty-First Century*, London, New York, Routledge, 2018, p. 129.

Toutes les entrevues à l'exception d'une ont eu lieu dans le local actuel des Archives lesbiennes du Québec. Pour certaines, il s'agissait de la première fois, depuis leur implication dans les années 1980, qu'elles revoyaient les boîtes d'archives qu'elles avaient elles-mêmes classées. Une entrevue a eu lieu au domicile de la participante, en Acadie.

Pour chacune des entrevues, j'ai eu recours à des archives que les membres avaient elles-mêmes produites ou sur lesquelles leurs noms apparaissent. Par exemple, des demandes de subventions qu'elles ont rédigées, des lettres qui leur sont adressées ou qu'elles ont écrites, des notes manuscrites des réunions ou encore des dessins qu'elles ont produits. Prenant compte des mises en garde des chercheur·es ayant travaillé avec des personnes d'un certain âge, cette stratégie avait pour intérêt de susciter la mémoire¹⁴⁷ des interviewées. Dans certains cas, j'ai aussi présenté aux participantes des articles de journaux sur un sujet particulier et je leur ai demandé leur avis. Dans toutes les entrevues, les archives ont été utilisées, mais dans la grande majorité des cas, elles ont servi à appuyer les propos des participantes sans apporter nécessairement quelque chose de nouveau. Ces dernières ont par ailleurs toutes apprécié revoir ces archives.

Dans un esprit de consentement éclairé et de confiance, une fois la transcription des entretiens terminée, celle-ci a été remise aux participantes. Elles ont ainsi pu prendre connaissance du contenu des entretiens, modifier certaines informations si nécessaire et indiquer, le cas échéant, les passages qu'elles préféraient effacer ou auxquels elles souhaitaient restreindre l'accès. À moins d'avis contraire, une fois les transcriptions révisées, les participantes ont consenti à ce que j'extraie des citations inaltérées des entretiens pour ce mémoire. Après le dépôt de ce mémoire, les participantes seront recontactées et pourront faire don des enregistrements audios et des transcriptions des entrevues aux Archives lesbiennes du Québec afin d'enrichir le Fonds Traces. Une copie du mémoire sera léguée aux ALQ et à chacune des participantes.

¹⁴⁷ Nan Alamilla Boyd et Horacio N. Roque Ramírez, *Bodies of Evidence: The Practice of Queer Oral History*, Oxford, Oxford University Press, 2012; Christine Labrie, « Récolter et préserver la mémoire des femmes : réflexions méthodologiques sur le recours à l'histoire orale auprès des femmes âgées », *Recherches féministes*, vol. 29, n° 1, 2016.

CHAPITRE 2

UNE PREMIÈRE COLLECTIVE : TRACES, ARCHIVES LESBIENNES DE MONTRÉAL, 1983-1985

« Parce que, partout où tu vas dans
la vie, tu laisses une trace de toi-
même »¹

– Bernice-Mae Butler

L'ouverture officielle de Traces, archives lesbiennes de Montréal, a lieu le 14 avril 1983 au restaurant La Kahéna, sur l'avenue Laurier à Montréal. Depuis janvier 1983, Bernice-Mae Butler, Zaïda, Danielle Charest et Anne Michaud se rencontrent régulièrement afin de définir collectivement leur vision commune de ce que pourrait être un projet d'archives lesbiennes à Montréal. Dans ce chapitre, il sera question de tracer l'histoire de cette collective² : comment les quatre membres³ se sont-elles rencontrées; quelles sont les motivations, personnelles et collectives, derrière la mise sur pied d'un centre d'archives lesbiennes à Montréal; comment les membres se sont-elles organisées; quelle portée cette initiative a-t-elle eue et ce qui explique la fin de cette collective au printemps 1985.

En m'appuyant sur plusieurs sources⁴ — une entrevue que m'a accordée Bernice-Mae Butler à l'été 2023, le journal de bord des réunions de la collective tenu entre 1983 et 1984, un carnet de voyage appartenant à Zaïda et Bernice-Mae, des journaux intimes de Danielle Charest, un fonds d'archives légué par Anne Michaud, des articles de journaux de la presse lesbienne de l'époque, les fonds d'archives sur les conférences lesbiennes au Canada et divers documents internes du groupe — je soutiens que l'histoire de cette première collective, Traces, archives lesbiennes, est celle d'une œuvre d'amour, d'amitié et de

¹ Entrevue avec Bernice-Mae Butler, 21 août 2023, Saint-Thomas-de-Kent, Nouveau-Brunswick, p.8.

² Les membres de Traces utilisent *La collective* et non *Le collectif* pour se décrire. La féminisation des mots est courante dans le milieu lesbien et féministe de l'époque et se veut une façon de lutter contre le patriarcat.

³ Membre est conjugué au féminin tout au long du mémoire, car il fait référence aux personnes qui se sont impliquées dans le projet des archives et elles utilisent toutes les pronoms féminins.

⁴ Le référencement des documents mobilisé est fidèle à celui qui était en vigueur en septembre 2024. Le travail d'indexation et de classification est constant aux Archives lesbiennes du Québec. Il est possible que l'emplacement et la cote de certains documents aient changé depuis septembre 2024.

militantisme. En d'autres mots, l'histoire de Traces est traversée à la fois par l'intime et le politique, le personnel et le collectif.

Ce chapitre est divisé en trois parties. La première vise à présenter les membres fondatrices et le contexte de leur rencontre. La deuxième a pour objet le restaurant La Kahéna et, finalement, la troisième partie est consacrée à la collective de Traces.

2.1 De Moncton à Montréal

2.1.1 « La maison où tout le monde venait »⁵

Lorsque je demande à Bernice-Mae Butler pourquoi elle est venue vivre à Montréal en 1980, elle répond : « Je voulais aller étudier le mouvement des femmes au Québec, voir ce qui se passait au niveau des lesbiennes, découvrir les clubs, suivre l'évolution, mais pas à l'école là, en le vivant moi-même »⁶.

Née en 1951 dans le petit village de Paquetville au Nouveau-Brunswick, Bernice-Mae a grandi dans un contexte très rural où être anonyme n'était pas possible : « Je vivais des relations dans mon petit village, mais je me faisais bien écœurer. Et quand je suis partie, j'étais bien contente de partir. C'était comme une libération d'arriver à l'université »⁷. Même si elle se souvient avoir été la première à se dire ouvertement lesbienne à l'Université de Moncton, sa migration vers la ville a joué un rôle positif dans l'établissement de son identité en tant que lesbienne. Après avoir obtenu son baccalauréat en arts, elle part à Paris pour poursuivre ses études et voyager. Elle revient en 1975 à Moncton, où elle enseigne le français.

Vivre et se dire lesbienne à cette époque implique une grande prise de risque⁸. En effet, en plus qu'elle soit criminalisée⁹, l'homosexualité est alors considérée comme un désordre mental et une déviance sexuelle et figure, depuis la première édition du *Diagnostic and Statistical Manual* (DSM) en 1952, dans la catégorie des « *Sociopathic Personality Disturbances* »¹⁰. Tom Warner soutient que durant la période d'après-guerre,

⁵ Entrevue avec Bernice-Mae Butler, 21 août 2023, Saint-Thomas-de-Kent, Nouveau-Brunswick, p.1.

⁶ Entrevue avec Bernice-Mae Butler, 21 août 2023, Saint-Thomas-de-Kent, Nouveau-Brunswick, p.9.

⁷ Entrevue avec Bernice-Mae Butler, 21 août 2023, Saint-Thomas-de-Kent, Nouveau-Brunswick, p.1.

⁸ Liz Millward, *Making a Scene: Lesbians and Community Across Canada, 1964-84*, Vancouver, UBC Press, 2015, p. 9.

⁹ Hugh Ryan, *The Women's House of Detention: A Queer History of a Forgotten Prison*, New York, Bold Type Books, 2023.

¹⁰ Tom Warner, *Never Going Back: A History of Queer Activism in Canada*, Toronto, University of Toronto Press, 2002, p. 24.

le DSM, qui est traduit dans plusieurs langues, « became a powerful social weapon that determines who is and who isn't mentally ill »¹¹. Il soulève aussi que durant la période de la Guerre Froide, les gais et lesbiennes sont considérés, au Canada et aux États-Unis, comme une menace à la sécurité nationale¹². Si à partir de 1973 l'homosexualité n'est plus classifiée comme un désordre mental au sein du DSM, l'acceptation sociale du lesbianisme est encore loin d'être atteinte, et comme le souligne Chamberland, la répression sociale du lesbianisme passe principalement par sa négation et son occultation¹³. À cet égard, bien que la ville offre plus de possibles lieux de rencontre, à l'époque où Bernice-Mae s'installe à Moncton, il n'y existe pas d'espaces publics où se rassemblent les lesbiennes. Mais il y a la maison de la rue West Lane :

Alors j'ai enseigné pendant cinq ans à l'Université de Moncton, puis pendant ces cinq ans-là, disons que je suis devenue la maison où tout le monde venait. Y'avait pas de club de lesbiennes, alors moi j'invitais les lesbiennes à venir chez nous parce que j'avais une petite maison comme en dehors de la ville, mais en ville. C'était facile d'accès. Faque finalement, ça a commencé à être tous les vendredis soir, y'avait 30 à 40 lesbiennes qui se rencontraient chez nous. C'était connu comme étant la rue West Lane¹⁴.

Musicienne et rassembleuse, Bernice-Mae fait de sa maison un lieu où il est possible pour les lesbiennes de se regrouper. Alors qu'être visiblement lesbienne est socialement réprimé, l'intimité que procure un espace comme la maison est essentielle dans le développement des communautés socialement marginalisées. Si une partie du discours des luttes féministes de l'époque et des combats lesbiens repose sur la revendication du droit à l'espace public et au refus du confinement à la sphère domestique, bell hooks rappelle que le « *homeplace* » est aussi un lieu de résistance¹⁵.

Pour plusieurs groupes de personnes pour qui le monde extérieur est hostile, l'espace privé est investi et devient un endroit de subversion, un lieu en marge, à l'abri des regards, où « être » n'est pas soumis au jugement et à la honte. Comme le soutient Millward, « lesbians were constantly mobile in search of self,

¹¹ *Ibid.*

¹² *Ibid.*, p. 27.

¹³ Line Chamberland, « La conquête d'un espace public : les bars fréquentés par les lesbiennes », dans *Sortir de l'ombre : Histoires des communautés lesbienne et gaie de Montréal*, VLB éditeur, 1998, p. 141.

¹⁴ Entrevue avec Bernice-Mae Butler, p.1.

¹⁵ bell hooks, « Homeplace: A Site of Resistance », dans *Yearning: Race, Gender, and Cultural Politics*, Toronto, Between the Lines, 1990, p. 41-50.

community, and sexual encounters »¹⁶. Un espace comme la maison de Bernice-Mae offre la possibilité à des femmes d'« être » lesbiennes, de s'affirmer de façon à la fois personnelle et collective :

C'était caché quand même, pour beaucoup de monde, ce n'était pas public là, c'est pour ça qu'elles se retrouvaient toutes chez nous [rire], parce que là y pouvaient vivre leur lesbianisme. Pis *cruiser*. On avait du *fun*, on faisait beaucoup de musique, pis les femmes venaient de Montréal, y venaient se promener chez nous, ou y s'en allaient à l'Île-du-Prince-Édouard, y repassaient. J'avais quand même un pied-à-terre à Montréal sans l'avoir, j'avais des amies, pis à chaque fois qu'y se passait quelque chose d'important, bien j'y allais. Jusqu'à tant que je reste comme quatre ans, cinq ans peut-être¹⁷.

La maison de la rue West Lane est devenue, au cours de ses cinq années d'existence, un arrêt populaire pour les Montréalaises, notamment francophones. La géographe Liz Millward soutient que l'amélioration des réseaux de transport au Canada à la fin des années 1960 rend le voyage au pays moins coûteux. Cela facilite notamment la circulation des lesbiennes d'une province à l'autre et favorise le développement d'une scène lesbienne à l'échelle transnationale¹⁸. C'est d'ailleurs à Moncton, lors de la fête acadienne du 15 août que Bernice-Mae et Zaïda se sont connues. Les déplacements de Bernice et des lesbiennes qu'elle rencontre font écho aux témoignages présentés par Korinek dans son livre *Prairie Fairies: A History of Queer Communities and People in Western Canada, 1930-1985*¹⁹, et rend compte des stratégies migratoires chez les jeunes populations queers au Canada afin de former communauté. Non seulement les lesbiennes se déplacent d'une province à l'autre pour se rencontrer, mais il existe aussi un phénomène de migration des populations queers vers les centres urbains. Si l'accueil de Bernice-Mae dans sa maison a contribué à créer une communauté lesbienne à Moncton, cette dernière s'étend au-delà des frontières de la province. Les liens d'amitié que Bernice-Mae a développés avec des lesbiennes montréalaises l'ont amenée à visiter la métropole et à découvrir les bars lesbiens, à participer aux mobilisations féministes ainsi qu'à visiter des terres de lesbiennes au Québec²⁰. En effet, quand Bernice-Mae quitte la maison de la rue West Lane pour aller vivre sur le Plateau Mont-Royal, cela marque la fin d'un lieu, mais le début de plusieurs autres.

¹⁶ L. Millward, *op. cit.* p.159

¹⁷ Entrevue avec Bernice-Mae Butler, 21 août 2023, Saint-Thomas-de-Kent, Nouveau-Brunswick, p.10.

¹⁸ L. Millward, *op. cit.*, p. 14.

¹⁹ Valerie J Korinek, *Prairie Fairies: A History of Queer Communities and People in Western Canada, 1930-1985*, Saskatchewan, University of Toronto Press, 2018.

²⁰ Entrevue avec Bernice-Mae Butler, 21 août 2023, Saint-Thomas-de-Kent, Nouveau-Brunswick, p.9.

2.1.2 Habiter sur le Plateau

« On pouvait se parler comme ça là, sur le balcon. »²¹ - Bernice-Mae Butler

Montréal est depuis la fin des années 1950 et plus particulièrement au courant des années 1970, un épice de foisonnement intellectuel et politique et ce autant pour les luttes nationales et de décolonisations comme en fait état l'ouvrage de Sean Mills²² que pour les luttes féministes et lesbiennes. Les lieux où se rencontrent les esprits contestataires y sont nombreux. Lors de ses premières visites à Montréal, Bernice-Mae a découvert non seulement « les clubs, Madame Arthur, les Ponts de Paris, Lilith »²³, mais aussi toute une communauté lesbienne à laquelle elle s'identifiera. La fréquentation des bars lesbiens situés dans le centre-ville de Montréal durant les années 1970 a, selon la recherche de Line Chamberland, permis aux clientes de développer un sentiment d'appartenance collective comme lesbiennes²⁴. Tout comme dans les autres grandes villes nord-américaines, les lesbiennes montréalaises se sont alliées avec leurs confrères gais pour dénoncer la répression des lieux gais et lesbiens et ont ainsi participé au développement d'un mouvement homophile²⁵. Podmore souligne par ailleurs que « Rather than unifying gay men and lesbians, however, these movements ultimately assisted lesbians and gay in the building of their own communities and political identities. »²⁶. À cet égard, lorsqu'elle s'établit à Montréal en 1980, Bernice-Mae se souvient que la ville est déjà bien marquée par la présence d'une communauté lesbienne en plein foisonnement.

²¹ Entrevue avec Bernice-Mae Butler, 21 août 2023, Saint-Thomas-de-Kent, Nouveau-Brunswick, p.11.

²² Sean Mills, *Contester l'empire: pensée postcoloniale et militantisme politique à Montréal (1963-1972)*, Montréal, Hurtubise, 2011.

²³ Entrevue avec Bernice-Mae Butler, 21 août 2023, Saint-Thomas-de-Kent, Nouveau-Brunswick, p.1.

²⁴ L. Chamberland, *op. cit.*, p. 145.

²⁵ L'adoption du *bill* Omnibus en 1969 par le gouvernement Trudeau décriminalise l'homosexualité masculine dans la sphère privée. Non seulement cette loi n'inclut pas l'homosexualité féminine, mais l'homosexualité masculine et féminine continue d'être criminalisée sous les accusations de grossières indécences, d'atteinte à la pudeur et détournement de mineur. De plus, les mères qui sont soupçonnées d'être lesbiennes peuvent perdre la garde de leur enfant. Ainsi, les lieux gais et lesbiens sont souvent la cible de décentes policières. En 1977, le Québec est la première province canadienne à inclure l'orientation sexuelle comme motif de discrimination dans sa charte des droits de la personne. La Charte canadienne des droits de la personne sera quant à elle modifiée en 1996 pour y inclure l'orientation sexuelle comme motif de discrimination. Ces changements législatifs sont le résultat de luttes sociales menées par les mouvements de libération homosexuels. Pour plus d'information, voir Line Chamberland, *Mémoires lesbiennes : le lesbianisme à Montréal entre 1950 et 1972*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 1996, p. 56; T. Warner, *op. cit.*, p. 43-95; Denyse Baillargeon, *Brève histoire des femmes au Québec*, Montréal, Boréal, 2012, p. 239.

²⁶ Julie Podmore, « Gone “underground”? Lesbian visibility and the consolidation of queer space in Montréal », *Social & Cultural Geography*, vol. 7, n° 4, août 2006, p. 608.

Les lesbiennes se réveillaient à l'époque, se disaient, s'affichaient. C'était tout un mouvement. Je dirais [qu'] à partir de 1975 jusqu'à temps que je parte en 1985, y'avait toutes sortes de projets, comme les femmes imprimeurs, qui faisaient des *posters*, y'avait les femmes en photographie, dont une qui est décédée dans le feu à Montréal, c'était une grande photographe. Y'avait des groupes de musique qui se fondaient, c'était comme une effervescence d'un coup. Comme si les lesbiennes voulaient participer à la société pis surtout à nous autres, à s'aider entre nous autres. C'était vraiment intéressant parce que chacun avait des projets. Y'avait des femmes lesbiennes qui faisaient de la danse moderne, de la musique, Nicole Brossard, les écrivaines, c'était un grand mouvement, moi, je trouvais. Pis c'était radical! Quand t'arrivais à des filles qui te disaient – j'avais un chapeau – ah, t'as une belle chapelle sur la tête... moi, ça me faisait rire... Elles faisaient ça avec tous les mots! Y'était une *gang*, c'était incroyable. Ou bien la musique cacophonique au boulot, aucune structure. Y déstructurait la musique! Je te jure que des fois-là, c'était de méchants vacarmes [rire], c'était pas nécessairement bon [rire]²⁷.

Cette effervescence est surtout concentrée sur le Plateau Mont-Royal qui est alors en pleine transition. Dans son étude « *Les représentations médiatiques d'un quartier en processus de gentrification : le cas du Plateau Mont-Royal à travers la presse francophone* »²⁸, Kenza Benali avance que ce quartier connaît, à partir des années 1960, une « hémorragie démographique dramatique due, entre autres, au vieillissement de la population, la baisse de la natalité et l'exode des jeunes familles vers la banlieue »²⁹. Parallèlement, une première vague de « jeunes professionnels défavorisés »³⁰ s'établit progressivement dans ce quartier. En effet, l'abordabilité des locaux commerciaux et des appartements de ce secteur attire, dès la fin des années 1960, de nouveaux habitants et habitantes dont des étudiant·es, artistes et intellectuel·les, qui participeront à donner une réputation bohème et à embourgeoiser cet ancien quartier ouvrier³¹. Parmi ces nouvelles résidentes, plusieurs sont lesbiennes. En effet, à partir du début des années 1970, Julie Podmore note que les lesbiennes « began to build community space on the Plateau »³². En plus des raisons économiques, la proximité géographique de ce quartier avec l'Université du Québec à Montréal et l'héritage francophone du Plateau Mont-Royal sont probablement des facteurs qui ont encouragé plusieurs lesbiennes à s'y établir³³.

²⁷ Entrevue avec Bernice-Mae Butler, 21 août 2023, Saint-Thomas-de-Kent, Nouveau-Brunswick, p.9.

²⁸ Kenza Benali, *Les représentations médiatiques d'un quartier en processus de gentrification : le cas du plateau Mont-Royal à travers la presse francophone*, Université du Québec à Montréal, 2007, p. 98.

²⁹ *Ibid.*, p.98.

³⁰ *Ibid.*, p. 117.

³¹ *Ibid.*, p. 210.

³² J. Podmore, *op. cit.*, p. 608.

³³ À la fin des années 1960, le projet du réseau des universités publiques du Québec se déploie et l'Université du Québec à Montréal (UQAM) est créée en 1969. La génération du « baby-boom », dont font partie les membres des Archives Traces, sera la première à bénéficier d'une éducation universitaire accessible en français. Dans ce contexte, la ville attire un important nombre d'étudiant·es. Grâce à sa proximité et ses loyers modiques, le Plateau Mont-Royal est un secteur où s'installent plusieurs d'entre eux et elles. De plus, les personnes interviewées dans le cadre du mémoire et l'historiographie qui traite de cette période soulignent le désir des lesbiennes francophones de s'organiser dans des environnements francophones.

En l'espace de quelques années, le Plateau Mont-Royal devient, pour les lesbiennes, ce que le village est alors pour les hommes gais. La proximité géographique des lesbiennes qui habitent sur le Plateau Mont-Royal facilite les rencontres et la mise sur pied de projets. Ce quartier est l'endroit où elles se croisent et se recroisent, dans la rue, dans l'appartement d'une amie, au Centre des femmes du quartier, dans un bar ou encore lors des multiples événements sociaux, culturels et politiques qui animent le mouvement lesbien de l'époque. C'est dans ce quartier que Bernice-Mae rencontre Anne Michaud, Danielle Charest³⁴ et qu'elle partage un balcon, puis un appartement, avec Zaïda. Anne et Bernice-Mae se sont connues dans un local du Centre des femmes sur la rue Saint-Urbain, qui est alors utilisé pour divers projets de création³⁵.

Anne Michaud a grandi dans la région des Cantons de l'Est et a fait ses études universitaires à Montréal. Dans un entretien publié en 2013, elle indique que :

[...] dans les années 1970, [elle a] été cofondatrice du Mouvement contre le viol et du Regroupement des Centres d'aide et de lutte contre les agressions à caractère sexuel (CALACS). [Et que toute] la question de la violence faite aux femmes a toujours été pour [elle] extrêmement importante³⁶.

En plus de son implication féministe, les documents qu'elle a légués aux Archives lesbiennes du Québec (ALQ) témoignent de sa participation aux conférences lesbiennes de Toronto en 1979 et de Vancouver en 1981, ainsi que de son rôle d'organisatrice dans la première journée d'interaction lesbienne à Montréal en 1982³⁷.

La contribution de femmes lesbiennes dans les initiatives féministes est à l'époque presque implicite. Si nul doute existe quant à leur présence, c'est généralement en tant que femmes qu'elles s'expriment et non en tant que lesbiennes. En effet, le mouvement féministe au Québec agit d'abord comme porte d'entrée au lesbianisme, mais n'est pas, dans la décennie 1970, l'espace où les lesbiennes s'affirment publiquement. Dans un texte intitulé « Itinéraire d'un courant politique : le lesbianisme radical au Québec » publié en 1998 dans l'ouvrage collectif *Sortir de l'ombre : histoire des communautés lesbienne et gaie de Montréal*, Louise Turcotte fait part de certaines dynamiques à l'œuvre au sein du mouvement de libération des femmes :

³⁴ Danielle Charest, *Journal intime*, août 1981, Fonds Danielle Charest, Boîte 1, Archives lesbiennes du Québec.

³⁵ Bernice-Mae Butler, « Rencontre avec Anne », échange courriel, 12 février 2024.

³⁶ « Entretien avec Anne Michaud réalisée par Denyse Côté », *Économie et Solidarités*, vol. 43, n° 1-2, 2013.

³⁷ Anne Michaud, 1982, Fonds Anne Michaud, Boîte 1, Dossiers; Conférences lesbiennes, Journée de visibilité lesbienne, Archives lesbiennes du Québec.

On sait que les lesbiennes se sont investies massivement dans la lutte féministe, et ce dans la plupart des pays où elle s'est déployée. Or la présence de lesbiennes dans les différents groupes féministes a provoqué des tensions [...] L'une des premières causes de tension avait trait à la visibilité des lesbiennes : leur présence devait être la plus discrète possible afin de ne pas discréditer le mouvement des femmes, lequel refusait d'être assimilé dans son ensemble au lesbianisme. C'est vers la fin des années 1970 que les lesbiennes se rendirent de plus en plus visibles en questionnant ouvertement l'hétérosexualité en tant que système politique à l'intérieur du mouvement féministe. Cette prise de parole marqua un tournant majeur qui a non seulement infléchi l'histoire du mouvement féministe, mais aussi contribué à la naissance du lesbianisme radical.³⁸

Bien que les lesbiennes y soient nombreuses, la lesbophobie présente au sein des groupes féministes ne les encourage pas à s'y exprimer en tant que telles. Cette attitude de discrimination se manifeste par l'usage du terme *lesbien* autant par des détracteurs pour discréditer le mouvement des femmes que par les féministes elles-mêmes qui, pour diverses raisons, invisibilisent et/ou dénoncent la présence des lesbiennes dans leur rang.

Le texte « Lesbiennes chez les féministes » publié dans *La Presse* en mars 1983 par des militantes féministes témoigne de cette tendance. En effet, à la suite de leur participation à une soirée organisée par le magazine féministe *La vie en rose*, le 8 mars 1983, elles dénoncent publiquement « le fait qu'elles [les lesbiennes] se servent du mouvement féministe pour “couvrir” ce dernier »³⁹, comme en témoigne cet extrait : « Nous nous attendions d'y rencontrer des féministes, mais contrairement à nos espérances, la majorité des femmes qui se trouvaient dans cette salle semblaient être venues, non pas au nom du féminisme, mais bien au nom du lesbianisme. [...] Dans quelle voie s'engage le militantisme féministe? Nous nous posons la question! »⁴⁰

Si cette dynamique est présente au début des années 1980, elle l'est également dans la décennie précédente et c'est plutôt en parallèle de leurs implications féministes que certaines femmes se rencontrent pour penser leur lesbianisme. Les séries de conférences lesbiennes qui ont eu lieu entre 1973 et 1981 ont été des moments de rencontre importants en ce sens. Deux d'entre elles se sont tenues à Montréal en 1974 et 1975.

³⁸ Louise Turcotte, « Itinéraire d'un courant politique : le lesbianisme radical au Québec », dans *Sortir de l'ombre : Histoires des communautés lesbienne et gaie de Montréal*, Montréal, VLB éditeur, 1998, p. 365.

³⁹ *Ibid.*

⁴⁰ Danielle Delorme, Linda Delorme, Louise Dubreuil, Dominique Lambert et Monique Ménard, « En vrac : Lesbiennes chez les féministes », *La Presse*, 5 avril 1983, Fonds Traces, Boîte 3, Chemise rouge, Archives lesbiennes du Québec, p.A7.

Organisées par le groupe Montreal Gay Women⁴¹ (MGW), elles ont rassemblé respectivement 200 et plus de 300 lesbiennes⁴² de différentes villes canadiennes et américaines⁴³. Une liste des ateliers parue dans la revue lesbienne montréalaise *Long Time Coming*⁴⁴ en février 1974 rend compte des thèmes abordés lors de la première conférence : « Alternatives to gay bars, Lesbianism and feminism, lesbian mothers, Lesbians and work, Lesbians and gay liberation, Lesbian and society, Lesbians and women's centers, Roles and relationships »⁴⁵. À ses sujets s'ajoutent, entre autres lors de la deuxième conférence, des discussions autour de la bisexualité, la sexualité, le polyamour, la spiritualité, la campagne, l'organisation politique des lesbiennes ainsi que des ateliers d'autodéfense et un concert du groupe « New New Haven Women's Liberation Rock Band »⁴⁶.

Ces conférences montréalaises s'inspirent du Gay Women's Festival⁴⁷ de Toronto tenu en 1973 auquel ont participé des membres de GWM⁴⁸. À cet égard, les recherches de Liz Millward montrent que la mobilité géographique est une composante centrale de la vie des lesbiennes à cette époque⁴⁹. Ainsi, malgré la distance, ces événements sont d'importants moments de rencontre entre personnes de différentes villes nord-américaines qui partagent des préoccupations similaires. Grâce à ces conférences, des lesbiennes sont à même de se rencontrer et de réfléchir collectivement à ces questions. En créant un espace dédié à la réflexion sur le lesbianisme, ces conférences ont joué un rôle déterminant dans l'acceptation de soi, le

⁴¹ MGW est fondé en 1973 à la suite d'une scission du groupe Gay McGill. MGW est connu comme le premier groupe lesbien à Montréal. Pour plus d'information, voir le mémoire de maîtrise de Andrea Hildebran, *Lesbian Activism in Montreal : 1973-1979*, Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, Montréal, 1997.

⁴² Andrea Hildebran, *Lesbian Activism in Montreal : 1973-1979*, Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, 1997, p. 43; Joan Shields, « Lesbian Conference Meets this Weekend », *McGill Daily*, vol. 64 no 60, 23 janvier 1975, Fonds les archives canadiennes du mouvement des femmes, 10-001-S6-SS8-F9, 137.28, 1975, Bibliothèque de l'Université d'Ottawa, Archives et collection spéciales, p. 1.

⁴³ Long Time Coming Collective, « Conference », *Long Time Coming*, vol. 1, n° 6, février 1974, Collection Périodiques, Boîte LTC, Archives lesbiennes du Québec, p.2.

⁴⁴ Première revue lesbienne canadienne connue à ce jour, publié à Montréal entre 1973 et 1976 par des membres de MGW.

⁴⁵ Long Time Coming Collective, « Comments on Workshops », *Long Time Coming*, vol. 1, n° 6, février 1974, Collection Périodiques, Boîte LTC, Archives lesbiennes du Québec, p.4-8.

⁴⁶ Montreal Gay Women, La deuxième conférence nationale annuelle de lesbiennes à Montréal, 24-25 et 26 janvier 1975 : Activités de samedi et de dimanche, Collection Les archives canadiennes du mouvement des femmes, 10-001-S6-SS8-F9, 137.2800186.2, 1975, Bibliothèque de l'Université d'Ottawa, Archives et collection spéciales.

⁴⁷ Selon Liz Millward, le titre de l'évènement devait être *Lesbian Conference*, mais certaines ont préféré Gay Women's, car le terme « lesbian » est trop péjoratif; Liz Millward, *Making a Scene, Lesbian and Community Across Canada 1964-1984*, Vancouver, UBC Press, p.170.

⁴⁸ Jackie, « Lesbian Together », *Long Time Coming*, vol. 1, n° 2, août 1973, Collection Périodiques, Boîte LTC, Archives lesbiennes du Québec, p.5.

⁴⁹ L. Millward, *op. cit.*, p. 157.

renforcement du sentiment d'appartenance à une communauté transfrontalière et l'affirmation de la pertinence d'espace entre lesbiennes⁵⁰.

Par ailleurs, malgré les efforts de traduction, ces conférences, tout comme le milieu lesbien de Montréal au début des années 1970, sont des espaces où l'anglais est la langue d'usage⁵¹. Si la participation des francophones à différentes conférences a permis de faire connaître les réalités francophones à l'extérieur du contexte québécois, certaines lesbiennes ont néanmoins senti la nécessité de s'organiser en français.

Lors de la conférence lesbienne d'Ottawa en octobre 1976, des francophones montréalaises se rassemblent et partagent leur désir de créer un espace de rencontre à l'extérieur des lieux féministes, des bars et des organisations anglophones⁵². Dès février 1977, des lesbiennes ouvrent officiellement l'espace Coop-Femmes sur la rue Saint-Laurent, et ajoutent cet espace à la cartographie des lieux lesbiens et féministes du Plateau Mont-Royal⁵³.

⁵⁰ « Lesbian Canada Lesbienne : bulletin de nouvelle du mouvement Lesbienne nationale », 1976, Collection Les archives canadiennes du mouvement des femmes, 10-001-S6-SS9_F3_138.4_1976, Bibliothèque de l'Université d'Ottawa, Archives et collection spéciales.

⁵¹ A. Hildebran, *op. cit.*, p. 45.

⁵² Dominique Bourque et Johanne Coulombe, *Danielle Charest (1951-2011) : militante lesbienne radicale*, Montréal, AHILA, 2014, p. 250.

⁵³ Le groupe est composé d'anglophones et de francophones, mais la langue d'usage lors des réunions est le français.

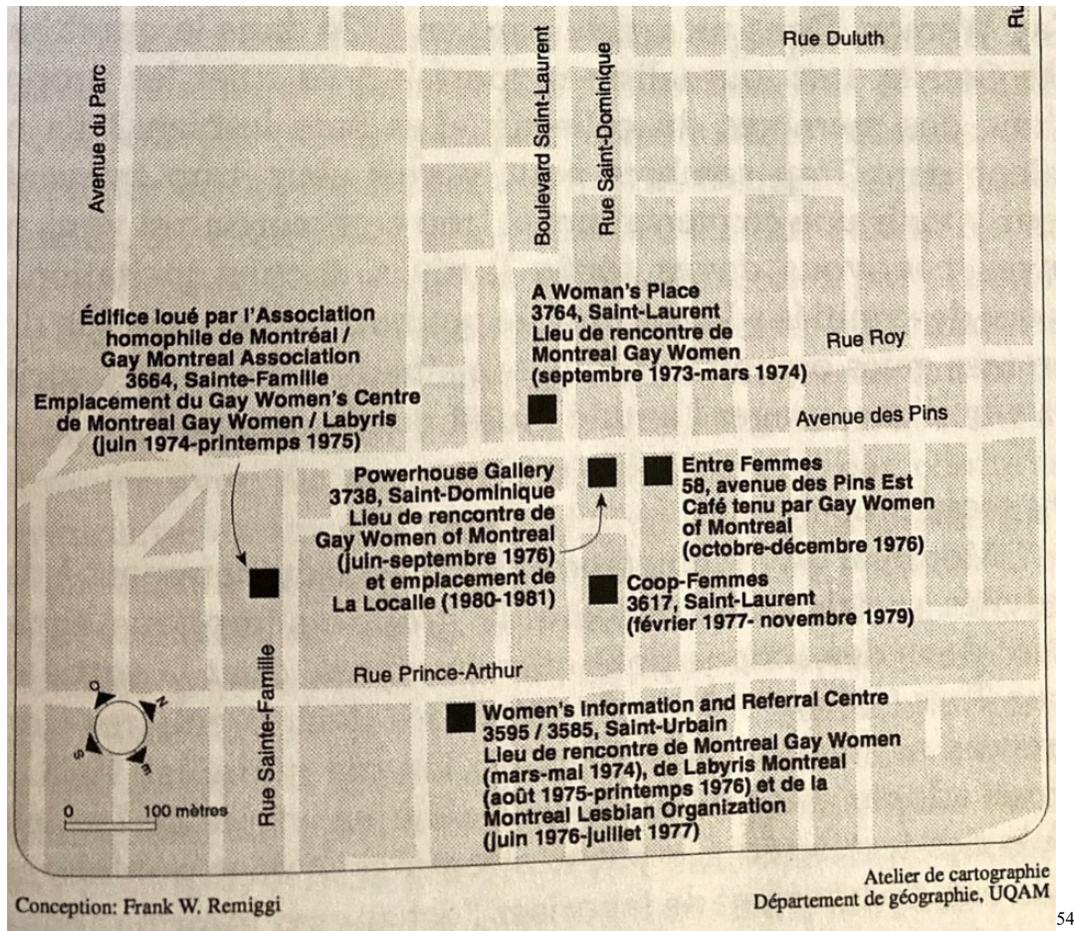


Figure 2.1 Lieux de rencontre des organisations lesbiennes de Montréal, 1973-1979, Andrea Hildebran, Frank William Remiggi, Carte 4, Andrea Hildebran, « Genèse d'une communauté lesbienne : un récit des années 1970, dans *Sortir de l'ombre : histoires des communautés lesbiennes et gaie de Montréal, Montréal*, VLB, 1998, p.213.

Durant ses deux années d'existence, Coop-Femmes sera un espace de rencontre, d'expérimentation, de fêtes et d'organisation politique⁵⁵. Malgré le désir d'offrir un lieu de rencontre entre lesbiennes, c'est sous la bannière « femmes » que ses membres décident de s'unir. Danielle Charest raconte, dans un article publié en 2009, son entrée sur la scène lesbienne montréalaise :

Puis le jour où j'ai entendu parler de féministes à la radio, j'ai su que ce mot correspondait à ce que je cherchais. Par contre, je n'imaginai pas que ces femmes magnifiques de rage m'accepteraient dans leurs rangs. Ce n'est que dans la vingtaine, à travers la réalisation de mon lesbianisme grâce à la fréquentation des bars découverts par l'entremise d'une amie, que

⁵⁴ Andrea Hildebran, Frank William Remiggi, Carte 4, Andrea Hildebran, « Genèse d'une communauté lesbienne : un récit des années 1970, dans *Sortir de l'ombre : histoires des communautés lesbienne et gaie de Montréal, Montréal*, VLB, 1998, p. 213.

⁵⁵ Irène Demczuk et Frank William Remiggi (éd.), *Sortir de l'ombre : histoires des communautés lesbienne et gaie de Montréal, Montréal*, VLB, 1998.

j'ai enfin rencontré des militantes. Dont les lesbiennes qui avaient fondé la Coop-Femmes de Montréal, parce qu'elles n'osaient pas encore s'identifier en tant que lesbiennes⁵⁶.

Danielle est née à Sherbrooke en 1951 et a passé une partie de sa vie à Montréal. Elle habite sur la rue Saint-Denis, à quelques rues de Coop-Femmes lorsqu'elle décide de s'impliquer dans l'organisation du lieu⁵⁷. En peu de temps, c'est toute une communauté qu'elle découvre et qu'elle ne quittera jamais vraiment. Le militantisme lesbien devient central dans sa vie, et elle occupe une place importante dans le développement de la pensée du lesbianisme radical à Montréal⁵⁸.

Lorsque Coop-Femmes ferme ses portes en 1979, un nouveau projet démarre pour Danielle, celui de la vidéo *Amazones d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui*. Avec Gin Bergeron, Louise Turcotte et Ariane Brunet, Danielle part, caméra à la main, interviewer des lesbiennes de son entourage, sur leur lesbianisme, sur ce que signifie être lesbienne. Une vidéo qu'elles présentent à des « lesbiennes seulement »⁵⁹. Si le « pour femmes » était courant, la non-mixité lesbienne était quant à elle un phénomène récent au Québec à la fin des années 1970, surtout dans le milieu francophone⁶⁰.

La fermeture de Coop-Femmes marque la perte d'un lieu où se rassemblaient les femmes et lesbiennes autant pour jouer de la musique, faire du théâtre que pour les danses du vendredi. Si Baby Face et Jilly's étaient des bars fréquentés par les lesbiennes⁶¹, l'accès à un endroit plus intime pour danser sur le Plateau Mont-Royal se fait alors attendre. L'un des premiers projets dans lequel Bernice-Mae s'investit à son arrivée à Montréal est celui d'un bar clandestin :

Juste avant de rencontrer Zaïda, on avait ouvert un club avec quatre autres filles, ça s'appelait la Barre noire. Quand je suis arrivée à Montréal, y'avait pu vraiment de bars, Madame Arthur avait fermé. Faque en 1980, on a décidé d'ouvrir un petit bar. Le soir, c'était un local que des femmes utilisaient pour d'autres activités, mais nous autres, les vendredis ou samedis, on faisait des danses de femmes en haut là. Mais c'était un troisième étage, on charriait la bière en haut là, c'était pas drôle. C'est devenu populaire rapidement parce que y'avait aucun club à Montréal. C'était bien connu. Si tu parles avec d'autres femmes, y vont se souvenir de cet endroit-là parce qu'ils l'utilisaient pour d'autres activités, comme des récits de voyages, des

⁵⁶ D. Bourque et J. Coulombe, *op. cit.*, p. 213.

⁵⁷ Danielle Charest, *Journal intime 1977*, Fonds Danielle Charest, Boîte 1, Archives lesbiennes du Québec, p.11.

⁵⁸ D. Bourque et J. Coulombe, *op. cit.*

⁵⁹ AHLA, Affiche vidéo « pour lesbiennes seulement », Collection Affiches, Archives lesbiennes du Québec.

⁶⁰ A. Hildebran, *op. cit.*, p. 48.

⁶¹ Louise, « Alternatives To Gay Bars », *Long Time Coming*, vol. 1, n° 6, février 1974, Collection Périodiques, Boîte LTC, Archives lesbiennes du Québec, p.5.

petits spectacles. Tu pouvais aller voir quelqu'un qui avait été en Inde, y montrait des photos, ou bien des films de lesbiennes. Faque, c'était un local à multiservice si tu veux⁶².

Les lieux ont plusieurs vocations à l'image des besoins de cette communauté qui grandit. Alors que depuis la fermeture de Madame Arthur, le bar Baby Face Disco, situé sur la rue Dorchester⁶³, continue d'être un endroit où des lesbiennes se retrouvent pour boire un verre, les locaux communautaires et les appartements restent des espaces de rencontre importants pour les lesbiennes⁶⁴.

Si Bernice-Mae était déjà connectée à un certain réseau, c'est grâce à sa voisine Zaïda « qui connaissait beaucoup de monde »⁶⁵ qu'elle s'est intégrée à un groupe d'amies. Zaïda est née en Algérie et a fait des études de sociologie à Montréal. Elle et sa fille partagent un balcon avec Bernice-Mae dans le quartier du Plateau Mont-Royal au début des années 1980. Également musicienne, Zaïda invite Bernice-Mae à venir jouer de la musique au 821, rue Marie-Anne Est, un appartement où se rassemblent quotidiennement des femmes musiciennes⁶⁶. C'est par l'entremise de la musique que Bernice-Mae rencontre Danielle Charest, qui est alors une bonne amie de Zaïda. Ces dernières se sont notamment impliquées à partir de 1978 dans la campagne de soutien à Dalila Maschino.

⁶² Entrevue avec Bernice-Mae Butler, 21 août 2023, Saint-Thomas-de-Kent, Nouveau-Brunswick, p. 2.

⁶³ Ce bar a fermé et réouvert à quatre reprises entre 1972 et 1983 et a été localisé à des endroits différents durant cette période. Il a occupé des locaux sur la rue Guy, la rue Mackay et la rue Drummond près de la rue St-Catherine avant de déménager, à la fin des années 1970, sur la rue Saint-Denis à l'angle de la rue Ontario. Voir; L. Chamberland, *op. cit.*, p. 168, Dominique Bourque, « Voix et images de lesbiennes: la formation d'un réseau de médias », dans *Sortir de l'ombre : histoire des communautés lesbienne et gaie de Montréal*, VLB éditeur, 1998, p. 303.

⁶⁴ A. Hildebran, *op. cit.*, p.49.

⁶⁵ Bernice-Mae Butler, « Vie sociale à Montréal », échange courriel avec Bernice-Mae Butler, 14 février 2024.

⁶⁶ Danielle Charest, *Journal intime*, 23-31 août 1981, Fonds Danielle Charest, boîte 1, Archives lesbiennes du Québec, p.18.



Des luttes et des rires de femmes, octobre-novembre 1978.

67

Figure 2.2 Affiche en soutien à Dalila Maschino, Contre la violence faite aux femmes : en solidarité avec Dalila Maschino, *Des luttes et des rires de femmes*, oct-nov 1978.

D'origine algérienne, Dalila Maschino immigre à Montréal en 1975 avec son époux d'origine française. La famille de cette dernière ne consent pas à cette relation et en 1978, Dalila est enlevée par son frère et emmenée de force en Algérie⁶⁸. Dans *La pensée féministe au Québec : anthologie (1900-1985)* Micheline Dumont et Louise Toupin consacrent quelques pages à l' « affaire Dalila Maschino » qui a fait la une des médias au Québec et mobilisé de nombreuses féministes. En effet, elles rapportent que sensibilisés par des amies de Dalila, les groupes féministes s'organisent et mettent sur pied un Comité pour la libération de Dalila Maschino. Ce comité organise des manifestations et lance des pétitions pour exiger le retour de

⁶⁷ Jacquie Manthorne, « Les victimes des crimes d'honneur : Mortes ou condamnées », *Communiqu'elles*, novembre 1983, p. 11-13, dans « Les québécoises marginalisées », dans *La pensée féministe au Québec: anthologie, 1900-1985*, Montréal, Éditions du remue-ménage, p. 654.

⁶⁸ Comité pour la libération de Dalila, « Dalila Maschino », *Les Cahiers du GRIF*, n° 23-24, 1978, p. 157.

cette dernière au Canada. Selon Louise Toupin et Micheline Dumont, « l’oppression des femmes immigrantes au Québec apparaîtra dans toute son ampleur au mouvement féministe à l’occasion de l’« affaire Dalila Maschino »⁶⁹. Les femmes immigrantes impliquées au sein du mouvement féministe prennent la parole et font entendre les réalités qui leur sont propres. L’Association du personnel domestique signe un texte dans la revue *Pluri-elles*⁷⁰ en novembre 1978 sur les réalités des travailleuses domestiques et dénonce le caractère raciste et sexiste des lois migratoires canadiennes⁷¹. Le contexte de mobilisation pour le retour de Dalila Maschino est à la fois l’occasion pour de nombreuses femmes de se rencontrer sur la base d’oppressions qui les touchent spécifiquement et pour le mouvement féministe de prendre davantage en considération les différentes formes d’oppressions que subissent les femmes. En 1983 par exemple, le Collectif des femmes immigrantes de Montréal est créé⁷².

Dans un article paru sur le site d’information communautaire algérien en 2008, Marion Camarasa revient sur cet évènement et écrit « Le monde du féminisme a trouvé là un symbole de l’oppression des femmes qui a connu son épilogue avec le retour de Dalila Maschino à Montréal trois ans après le soutien populaire qui avait été bâti autour d’elle »⁷³.

Les mobilisations pour le retour de Dalila à Montréal portent fruit. Au printemps 1981, lorsque cette jeune femme rentre à Montréal⁷⁴, elle est soutenue entre autres par sa bonne amie Zaïda ainsi que par Bernice-Mae. C’est notamment dans ce contexte de mobilisations politiques que ces dernières développent une relation d’amitié qui se transformera rapidement en relation amoureuse, partage Bernice : « On s’était impliquées beaucoup politiquement, Zaïda et moi, pour Dalila. Je lui ai prêté mon appartement. Pis, c’est là qu’on a comme commencé à avoir une relation. J’habitais un appartement, pis elle habitait l’autre côté, on pouvait se parler comme ça là, sur le balcon. *Anyway*, on s’est charmées... »⁷⁵ Si le retour de Dalila à

⁶⁹ Micheline Dumont et Louise Toupin, « Le travail invisible », dans *La pensée féministe au Québec : anthologie, 1900-1985*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 2003, p. 608.

⁷⁰ Qui deviendra *Des luttes et des rires de femmes*.

⁷¹ M. Dumont et L. Toupin, *op. cit.*, p. 610.

⁷² *Op. cit.*, p. 648.

⁷³ Marion Camarasa, « Dalila Maschino ou la première mobilisation pour une Algérienne au Canada », octobre 2008, <https://www.ksari.com/index.php/contributions/396-marion-camarasa/728-dalila-maschino-ou-la-premiere-mobilisation-pour-une-algerienne-au-canada> (26 février 2024).

⁷⁴ Lysiane Gagnon, « Le retour de Dalila », *La Presse*, 3 mars 1981, Cahier A, p.8, BANQ Numérique, <https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/2294010> (23 février 2024).

⁷⁵ Entrevue avec Bernice-Mae Butler, 21 août 2023, Saint-Thomas-de-Kent, Nouveau-Brunswick, p.11.

Montréal a été hautement médiatisé par la presse québécoise et célébré par les groupes féministes, en filigrane de cet événement se trouve le début d'une histoire d'amour entre deux femmes.

Liées par la musique, le quartier, des valeurs politiques ainsi qu'un sentiment amoureux profond, en peu de temps, Bernice-Mae et Zaïda partagent le même appartement sur l'avenue Laurier. Ce lieu accueille régulièrement des soupers entre amies, et Bernice-Mae se lie d'amitié notamment avec Danielle Charest et Anne Michaud. Les soirées de musique improvisées entre Zaïda, Bernice-Mae et Danielle conduisent à la formation du groupe Zaberda⁷⁶, dont la musique animera, quelques mois plus tard, les soirées couscous du restaurant La Kahéna⁷⁷.



ZABERDA

78

Figure 2.3 Photo du groupe Zaberda, Amazones d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui : *Revue d'échange, d'information et de réflexion politique avec une emphase sur le lesbianisme radical*, vol. 2, no 1, juillet 1983, p.53.

⁷⁶Danielle Charest, Agenda 1982-1983, Fonds Danielle Charest, boîte 1, Archives lesbiennes du Québec; Dominique Bourque et Johanne Coulombe, *Danielle Charest (1951-2011) : militante lesbienne radicale*, Montréal, AHLA, 2014, p. 261.

⁷⁷ Entrevue avec Bernice-Mae Butler, 21 août 2023, Saint-Thomas-de-Kent, Nouveau-Brunswick, p. 1.

⁷⁸ « Zaberda », Dossier Bouche-bée catalysante, *Amazones d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui : Revue d'échange, d'information et de réflexion politique avec une emphase sur le lesbianisme radical*, vol. 2, n° 1, juillet 1983, p.53.

2.2 La Kahéna

2.2.1 « Dans notre appartement »⁷⁹

Nommé en l'honneur de la reine berbère Kahéna, grande figure de la résistance berbère au VII^e siècle⁸⁰, ce café-restaurant de cuisine algérienne est mis sur pied à l'hiver 1983 sur le Plateau Mont-Royal. Bernice nous informe que les clientes de La Kahéna se retrouvaient dans l'intimité de l'appartement qu'elle partageait avec Zaïda :

On a commencé un restaurant lesbien dans notre appartement parce qu'on avait un grand logement, comme trois grandes salles. Y'avait la salle où on pouvait s'asseoir pis manger, de ce côté-ci, on avait le piano, pis on avait un petit groupe, avec Danielle Charest, moi pis Zaïda, on jouait de la musique au *break*.⁸¹

La Kahéna s'est fait connaître par le bouche-à-oreille et se voulait un lieu de rencontre et d'échange entre lesbiennes. Une affiche écrite à l'hiver 1983 mentionne : « La Kahéna, c'est une maison, un logis ouvert aux lesbiennes quatre soirs par semaine afin d'accroître notre visibilité les unes face aux autres. [...] La musique sera à chaque fois parmi nous toutes... présente, elle se faufile au creux de l'oreille entre deux bouchées... »⁸² En plus du volet restaurant, La Kahéna invitait les lesbiennes à ces « soirées du mercredi » qui étaient consacrées à des moments de discussion, d'échange et de lecture de textes. « La Kahéna suit nos TRACES »⁸³, peut-on lire sur cette même affiche.

En avril 1983, le restaurant a notamment accueilli des activités dans le cadre du Festival de création lesbienne « Bouche-bée catalysante »⁸⁴. Cette photo publiée dans la revue *Amazonnes d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui (AHLA)* a été prise à La Kahéna lors d'une exposition photo organisée dans le cadre de ce festival.

⁷⁹ Entrevue avec Bernice-Mae Butler, 21 août 2023, Saint-Thomas-de-Kent, Nouveau-Brunswick, p.1.

⁸⁰ Sabri Noureddine, *La kahena : un mythe à l'image du Maghreb*, Paris, L'Harmattan, 2012.p. 9.

⁸¹ Entrevue avec Bernice-Mae Butler, 21 août 2023, Saint-Thomas-de-Kent, Nouveau-Brunswick, p.1.

⁸² Bernice-Mae Butler et Zaïda, « La Kahéna », Date inconnue [entre janvier 1983 et mai 1983], Collection Affiches, Portefolio P7-20, Archives lesbiennes du Québec.

⁸³ Bernice-Mae Butler et Zaïda, « La Kahéna », Date inconnue [entre janvier 1983 et mai 1983], Collection Affiches, Portefolio P7-20, Archives lesbiennes du Québec.

⁸⁴ Festival de création lesbienne tenu entre le 20 et 27 avril 1983 à Montréal.



Figure 2.4 Photo de deux personnes de dos lors de l'exposition photo à La Kahéna dans le cadre du festival Bouche-bée catalysante, *Amazones d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui : Revue d'échange, d'information et de réflexion politique avec une emphase sur le lesbianisme radical*, vol. 2, n° 1, juillet 1983, p.40.

Le restaurant étant situé dans l'appartement que Bernice-Mae et Zaïda partageaient alors avec la fille de cette dernière et une colocataire, il était important pour elles de garder un certain contrôle sur qui fréquentait l'endroit. Bernice évoque qu'à un certain moment :

[...] c'est devenu que y'a beaucoup de monde qui venait au restaurant qu'on ne connaissait pas. Parce que c'était tout en dessous de la table, c'était illégal en fait [rire]. Finalement, on a décidé de bouger le restaurant juste en arrière, y'avait un local qu'on a loué, pis on a bâti le restaurant là-dedans⁸⁶.

2.2.2 « Maintenant ouverte au public »⁸⁷

À partir d'août 1983, La Kahéna s'installe au 5091, rue De Lanaudière, au coin de l'avenue Laurier, sur le Plateau Mont-Royal. Bernice-Mae estime qu'environ « 35 personnes à peu près pouvaient s'asseoir. Mais

⁸⁵ « Exposition à la Kahéna », Dossier Bouche-bée catalysante, *Amazones d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui : Revue d'échange, d'information et de réflexion politique avec une emphase sur le lesbianisme radical*, vol. 2, n° 1, juillet 1983, p.40.

⁸⁶ Entrevue avec Bernice-Mae Butler, 21 août 2023, Saint-Thomas-de-Kent, Nouveau-Brunswick, p.1.

⁸⁷ « Restaurant La Kahéna », Informations locales, *Amazones d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui : Revue d'échange, d'information et de réflexion politique avec une emphase sur le lesbianisme radical*, vol. 2, n° 2, octobre 1983, p.90

[qu'il y en] a eu jusqu'à 75. C'était vraiment un lieu de rencontre et d'échange entre lesbiennes »⁸⁸. Cette annonce, publiée dans la revue *AHLA* en août 1983, donne un aperçu du lieu et de l'ambiance qui y règne.

* RESTAURANT « LA KAHÉNA »

Déjà mentionnée dans le numéro précédent, La Kahéna est maintenant ouverte au public; mais Bernice et Zaïda ont décidé que le dimanche serait réservé aux lesbiennes, en commençant par le Brunch de Midi à 17 hrs puis suivi du souper de 18 hrs à 23 hrs. Sur réservation s.v.p., sinon vous risquez de vous passer de votre plat préféré. L'atmosphère et la décoration y est agréable, une pièce plus discrète au fond est aménagée pour les petits groupes. Des soirées sont prévues pour que les chanteuses, musiciennes puissent s'y produire et s'accompagner avec le piano qui pare le resto. Les plats qui composent le menu sont d'origine algérienne (couscous), mise à part une touche acadienne avec son fameux « Frico »; vous apportez votre vin et le midi il y a le spécial du jour à \$ 3,25.

La Kahéna (qui est le nom d'une Berbère célèbre de la Kabylie) ouvre sa porte au public du mardi au samedi de 11 hrs à 23 hrs, lundi c'est fermé, et le dimanche c'est pour nous...

Situé au 5091, De Lanaudière coin Laurier. Téléphonez pour réservation au 527-0397⁸⁹.

Bien que le restaurant soit désormais ouvert au public, Bernice-Mae et Zaïda en font la promotion dans les revues lesbiennes de l'époque, dont *Amazones d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui (AHLA)*, puis dans la revue *Treize* dès son premier numéro en octobre 1984. La Kahéna est d'ailleurs le point de vente de la revue *AHLA* et figure, jusqu'en mars 1985, dans la liste des « Services offerts à la collectivité lesbienne » de ces deux revues, section où sont répertoriés les groupes, lieux et organismes pour lesbiennes à Montréal. Au cœur du Plateau Mont-Royal, ce petit café-restaurant algérien est jusqu'à sa fermeture à l'hiver 1985 un lieu important du quartier, notamment pour les musiciennes. En effet, la musique est au cœur de l'identité du lieu.

J'avais un beau petit piano à queue dans le restaurant. C'était l'*fun*, j'allais jouer, juste m'amuser, parce que je ne suis pas une pianiste, je joue à l'oreille, pis t'sais je créais. Zaïda jouait avec moi, les tam-tams elle, moi je jouais le piano, l'autre jouait la basse. On eut du plaisir à faire de la musique dans ce petit resto-là. D'amener les lesbiennes à un point commun où y se rencontraient t'sais, je crois que ça été une bonne affaire pour tout le monde⁹⁰.

⁸⁸ Entrevue avec Bernice-Mae Butler, 21 août 2023, Saint-Thomas-de-Kent, Nouveau-Brunswick, p. 4.

⁸⁹ « Restaurant La Kahéna », Informations locales, *Amazones d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui : Revue d'échange, d'information et de réflexion politique avec une emphase sur le lesbianisme radical*, vol. 2, n° 2, octobre 1983, p.90.

⁹⁰ Entrevue avec Bernice-Mae Butler, 21 août 2023, Saint-Thomas-de-Kent, Nouveau-Brunswick, p. 6.

La Kahéna accueille régulièrement des artistes se produisant notamment dans le cadre des soirées « couscous-show ». Bernice-Mae se souvient qu'il y « avait eu beaucoup de chanteurs dans ce petit restaurant-là, de chanteuses plutôt! »⁹¹ Parmi celles-ci, Marie-Claire Séguin, Lucy Tremblay, lauréate du grand prix auteur-compositeur-interprète au festival de la chanson de Granby en 1984⁹², et la célèbre Pauline Julien⁹³. En plus des chanteuses conviées lors des « couscous-show », la Kahéna invite par exemple « les accordéonistes et leurs amies » lors des brunchs du dimanche.



Figure 2.5 Affiche du restaurant La Kahéna, brunch des lesbiennes tous les dimanches, les dimanches d’avril, invitation à toutes les accordéonistes et leurs amies », Collection Affiches, Portfolio P4, Archives lesbiennes du Québec.

⁹¹ Entrevue avec Bernice-Mae Butler, 21 août 2023, Saint-Thomas-de-Kent, Nouveau-Brunswick, p. 1.

⁹² « La Kahéna », Communiqué, *Treize*, vol. 1, n° 2, novembre 1984, Collection Périodiques, Boîte Treize, Archives lesbiennes du Québec, p. 14.

⁹³ « La Kahéna », Communiqué, *Treize*, vol. 3, n° 3, octobre 1984, Collection Périodiques, Boîte Treize, Archives lesbiennes du Québec, p. 16.

⁹⁴ Bernice-Mae et Zaïda, « Les dimanches d’avril, invitation à toutes les accordéonistes et leurs amies », Collection Affiches, Portfolio P4, Archives lesbiennes du Québec.

La Kahéna est aussi un lieu où les artistes lesbiennes exposent des œuvres⁹⁵ et où des livres et des revues sont lancés. De plus, lors des brunchs pour lesbiennes, Marie-Michèle offre « des lectures de TAROT, tous les dimanches à partir de midi au restaurant »⁹⁶.

Le restaurant étant spécialisé dans la cuisine algérienne, Bernice-Mae et Zaïda souhaitent, par la nourriture, faire voyager et faciliter les rencontres entre lesbiennes de différentes cultures. Cette annonce, publiée dans la revue *AHLA* en décembre 1983 est particulièrement évocatrice de cette démarche.

La Kahéna. Restaurant tenu par des lesbiennes organise des voyages gastronomiques à chaque mois. Pendant trois jours, elle sert de la bouffe d'un pays différent. Ainsi au mois de novembre il y a eu trois jours de bouffe acadienne et les 2, 3, 4 décembre c'était au tour d'Haïti d'habiter les tables du restaurant. Pour venir à ces soupers spéciaux, il faut réserver à l'avance. De plus, à ces occasions, il y a sur place des livres, documents et des personnes du pays concerné qui répondront à vos questions. Pour toute information à propos des prochains pays visités par La Kahéna vous pouvez vous informer au numéro suivant (514) 527 0397.

De plus La Kahéna organise des « souper-concert » chaque samedi soir. Et enfin les dimanches après-midi sont réservés aux lesbiennes entre 12 hres et 17 hres. On vous sert un brunch et il y a poésie, créations, expositions, etc. au menu culturel. Bernice et Zaïda vous invitent à venir faire votre tour (5091 de Lanaudière - Montréal)⁹⁷

Zaïda et Bernice-Mae, musiciennes, et respectivement Algérienne et Acadienne, ont offert aux lesbiennes montréalaises des repas, une ambiance et des moments de rencontre teintés par leurs origines culturelles et leur désir de partage. La Kahéna est donc un important lieu de rencontre pour lesbiennes à Montréal entre février 1983 et janvier 1985. Au cœur du Plateau Mont-Royal, ce petit café-restaurant algérien a pendant deux ans été tenu et fréquenté par des lesbiennes.

Le désir de rencontre et de partage qui anime Bernice-Mae et Zaïda est aussi capital dans la vision qu'elles ont des archives. Tout comme les archives Traces, La Kahéna voit d'abord le jour chez Bernice-Mae et Zaïda. Durant l'hiver 1983, Danielle fréquente souvent l'appartement de l'avenue Laurier. En plus des répétitions de musique de Zaberda⁹⁸ et des accompagnements durant les *breaks*, Danielle aide à l'occasion

⁹⁵ « La Kahéna », Communiqué, *Treize*, vol. 3, n° 3, octobre 1984, Collection Périodiques, Boîte Treize, Archives lesbiennes du Québec, p. 16.

⁹⁶ « La Kahéna », Communiqué, *Treize*, vol. 3, n° 3, octobre 1984, Collection Périodiques, Boîte Treize, Archives lesbiennes du Québec, p. 14.

⁹⁷ « La Kahéna », Informations locales, *Amazones d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui : Revue d'échange, d'information et de réflexion politique avec une emphase sur le lesbianisme radical*, vol. 2, n° 3, décembre 1983, p.89.

⁹⁸Danielle Charest, Agenda, 12 avril 1983, Fonds Danielle Charest, Boîte 1, Archives lesbiennes du Québec.

au fonctionnement de La Kahéna en lavant la vaisselle et en coupant les légumes⁹⁹. De plus, les jeudis, elle retrouve Anne, Bernice-Mae et Zaïda pour parler du projet d'archives et procéder à de la classification¹⁰⁰.

Les archives Traces et le restaurant La Kahéna sont, dès leurs débuts, intimement liés. Le 22 janvier 1983, à la suite de la deuxième rencontre de la collective des archives, Danielle note dans son journal : « Zaid et Bern partent bel et bien leur restaurant : “La Kahéna” chez elles pour commencer, c’est mieux. Et le centre de doc va être dans la pièce à côté »¹⁰¹.

Lors de cette rencontre, Anne et Danielle affirment qu’elles ne désirent pas être liées au futur restaurant et que leur intérêt est dirigé vers la mise sur pied d’un centre d’archives lesbiennes à Montréal¹⁰², tandis que pour Bernice-Mae et Zaïda cette division est moins évidente. En effet, la cohabitation de ces deux activités dans leur espace de vie et leur implication active dans celles-ci rendent difficile la séparation, autant matérielle qu’idéologique, entre ces deux projets.

2.3 Traces, archives lesbiennes

2.3.1 « Parce qu’on se rendait compte que notre histoire allait partir au vent »¹⁰³

À partir de janvier 1983, Anne, Bernice-Mae, Danielle et Zaïda se rencontrent régulièrement. Bernice-Mae décrit ainsi leur objectif : « Pour mettre, si tu veux, les balises de qu’est-ce qu’on voulait faire. Parce qu’on se rendait compte que notre histoire allait partir au vent pis y’a personne qui s’en occupait »¹⁰⁴. L’idée que l’histoire des personnes lesbiennes ait peu d’intérêt, voir qu’elle est volontairement rejetée par la société est également soutenue par les membres du Lesbian Herstory Archives et du Mazer Lesbian Archives interviewées dans l’étude de Sheffield. En effet, si déjà à la fin des années 1970, des centres d’archives communautaires¹⁰⁵ issus des mouvements sociaux féministes, gais et lesbiens existent, au début des années 1980, un nombre grandissant de militant·e·s ressentent, tout comme les membres de Traces, la nécessité de prendre en charge la conservation des traces de leurs existences et de créer leurs propres lieux

⁹⁹ Danielle Charest, Journal intime, mars 1983, Fonds Danielle Charest, Boîte 1, Archives lesbiennes du Québec, p. 9.

¹⁰⁰ Danielle Charest, Agenda, 17 février 1983, Fonds Danielle Charest, Boîte 1, Archives lesbiennes du Québec.

¹⁰¹ Danielle Charest, Journal intime, janvier-février 1983, Fonds Danielle Charest, Boîte 1, Archives lesbiennes du Québec, p. 21.

¹⁰² Traces, Journal de bord, 18 janvier 1983, Fonds Traces, Boîte 3, Archives lesbiennes du Québec, p.3.

¹⁰³ Entrevue avec Bernice-Mae Butler, 21 août 2023, Saint-Thomas-de-Kent, Nouveau-Brunswick, p. 2.

¹⁰⁴ Entrevue avec Bernice-Mae Butler, 21 août 2023, Saint-Thomas-de-Kent, Nouveau-Brunswick, p. 2.

¹⁰⁵ Traduction libre de *grassroots*.

de mémoire¹⁰⁶, « independent of the heterosexual patriarchal world »¹⁰⁷. Les mots de Bernice sont évocateurs à ce sujet :

On se rendait compte qu'on était en train de disparaître pis que personne ne gardait nos archives. Nos parents ne les veulent certainement pas, des histoires de femmes ou de lesbiennes. Y'a pas grand monde en dehors des lesbiennes qui s'intéressaient à ça. Comme les féministes, quand je suis arrivée à Montréal, y'avait beaucoup de féministes qui luttait à ce moment-là pis on descendait dans la rue pour les garderies, pis les ci, pis les ça, mais ça ne nous concernait pas directement. Les hétéros femmes ne nous aidaient pas réellement à l'époque. Nous autres, on les aidait pour les garderies, mais eux, y semblaient pas avoir cette réciprocité, alors on s'est dit : « On va commencer à ramasser tout ce qu'on peut sur les lesbiennes. »

Les membres de la collective ont le désir de récolter des traces de leurs vies mais aussi celles de lesbiennes d'autres générations pour qui les réalités en tant que personnes lesbiennes étaient tout autre. Comme ajoute Bernice, elles s'intéressent aux :

histoires de ceux qui ont existé avant, parce que moi, je me souviens d'Alice à Montréal. C'était une des vieilles lesbiennes. Je sais même pu si elle existe, c'était intéressant de rencontrer ces femmes-là parce qu'eux autres, c'est une autre époque complètement [différente] de la mienne. Aux Ponts de Paris, y se *strappaient* les seins, les filles ça avait l'air des gars là, tu ne voulais pas te faire casser la yeule là. Tu allais là, pis tu regardais en avant, tu ne regardais pas la femme aux côtés parce que tu risquais de te faire ramasser¹⁰⁸.

Comme l'historienne Michelle Caswell le note, « Community Archives are a crucial tool for fighting the symbolic annihilation of historically marginalized groups »¹⁰⁹. Entre le 18 janvier 1983 et le 16 février 1984, Danielle, Anne, Bernice-Mae et Zaïda consignent dans leur journal de bord les notes de leurs réunions et, par le fait même, de leur processus d'organisation, du moins, dans les premiers mois du projet.

En effet, sur les 19 comptes rendus de réunion qui y sont consignés, 14 ont eu lieu entre le 18 janvier 1983 et l'ouverture officielle le 14 avril 1983. Durant ces trois mois, elles se sont réunies une fois par semaine et un week-end complet afin de faire de la classification. À cela s'ajoute l'accomplissement de diverses tâches

¹⁰⁶ bell hooks, *Belonging: A Culture of Place*, New York, Routledge, 2019, p. 5.

¹⁰⁷ Rebecka Taves Sheffield, *Documenting Rebellions: A Study of Four Lesbian and Gay Archives in Queer Times*, Sacramento, Litwin Books, 2020, p. 84.

¹⁰⁸ Entrevue avec Bernice-Mae Butler, 21 août 2023, Saint-Thomas-de-Kent, Nouveau-Brunswick, p. 2- 3.

¹⁰⁹ Michelle Caswell, « Seeing Yourself in History: Community Archives and the Fight Against Symbolic Annihilation », *The Public Historian*, vol. 36, n° 4, 2014, p. 26.

entre les réunions. Le temps qu'elles investissent dans ce nouveau projet est donc considérable et, dès la première rencontre, la question du salariat est soulevée.

2.3.2 Fonctionnement interne

2.3.2.1 Financement

Lors du tour de table qui est fait à ce sujet à leur première rencontre, l'une des membres dit qu'elle souhaite faire de Traces son projet de vie et son principal travail et qu'elle souhaite être rémunérée afin de ne pas devoir travailler en dehors de cette activité¹¹⁰. Une autre, qui a l'expérience du salariat dans un emploi militant, évoque que « ça [l]'obligeait à des compromis politiques. [Qu'elle] préfère aller travailler à l'extérieur quitte à payer pour que cela existe. [Que le] bénévolat permet la "pureté" »¹¹¹. S'il n'y a pas eu consensus sur cette question, les archives internes du groupe témoignent davantage des dépenses avancées par les membres que d'une quelconque rémunération. En effet, en mars 1983, Danielle note par exemple dans son journal : « Stylo acheté aujourd'hui chez Pilon, avec plein d'affaires pour les archives payées de ma poche, grosse semaine de dépense »¹¹².

Alors que l'autonomie du centre d'archives implique pour les membres de la collective que celui-ci soit autofinancé par la communauté, ce sont d'abord les frais courants, comme ceux associés au bureau de poste, à la papeterie et au loyer, qui figurent dans leur premier budget. Pour ne pas assumer seule les dépenses associées à Traces, la collective se tourne vers deux initiatives lesbiennes susceptibles de lui apporter un soutien financier. Dès la fin janvier 1983, une première demande de subvention de 300 dollars est présentée à la revue *Des luttes et des rires de femmes* ainsi qu'à Coop lesbiennes. La première demande reste sans réponse, mais celle adressée à Coop lesbiennes est positive et, dès le 1^{er} février, les archives disposent d'un budget de 300 dollars. Coop lesbiennes est un groupe dont font partie Danielle Charest¹¹³ et quelques autres lesbiennes et qui vise à financer des projets lesbiens à Montréal.

Toutes celles qui l'ont connue se souviennent de la « coop-femmes », du local de la rue Saint-Laurent, des danses du vendredi soir, des réunions et des nombreuses activités qui s'y sont déroulées. La « Coop » est née suite à la conférence des lesbiennes à Ottawa en septembre 76 alors que le besoin d'avoir un lieu de rencontre devenait pressant. Peu nombreuses cependant sont celles qui connaissent la continuité du collectif (5 lesbiennes et l'existence d'un fond de

¹¹⁰ Traces, Journal de bord, 18 janvier 1983, Fonds Traces, Boîte 3, Archives lesbiennes du Québec, p.4.

¹¹¹ Traces, Journal de bord, 18 janvier 1983, Fonds Traces, Boîte 3, Archives lesbiennes du Québec, p.4.

¹¹² Danielle Charest, Journal intime, mars 1983, Fonds Danielle Charest, Boîte 1, Archives lesbiennes du Québec, p.7.

¹¹³ Danielle Charest, Journal intime, avril 1983, Fonds Danielle Charest, Boîte 1, Archives lesbiennes du Québec, p.56.

2 000 \$ laissé disponible après la fermeture du local en 1979). Depuis deux ans cet argent est à la disposition de groupes dont les projets servent la cause des lesbiennes. C'est sous forme de prêts et quelquefois de dons que nous facilitons la mise en œuvre des divers événements, projets notamment : le financement partiel d'un disque, d'une vidéo, de rencontres comme celle du 2 octobre, du comité de visibilité du 8 mars, etc. Dernièrement, la collective a répondu à plusieurs demandes de prêts/dons puisqu'il semble y avoir un stimulant regain d'énergie dans la communauté lesbienne. Nous ne voulons pas être en reste et sentons de plus en plus l'importance du rôle économique que nous assumions jusqu'ici à petite échelle, mais que nous assumerons dorénavant les voiles bien tendues! Le message est donc lancé; nous voulons davantage aider les lesbiennes à concrétiser leurs projets, leurs rêves et leurs belles folies et vous invitons à faire appel à nous. Vous pouvez aussi nous aider à répondre aux demandes qui nous sont adressées : notre fonds actuel (qui n'est plus que de 2 000 \$) est nettement insuffisant et nous nous proposons de l'augmenter par divers moyens (danses, activités et campagne de souscription). Si vous ne savez à qui léguer votre fortune ou votre pot de cennes noires, écrivez-nous à : C.S.F.C.V.M.* C.P. 298–Succ. Beaubien Montréal–H2G 3C9 Québec¹¹⁴.

Le don de 300 dollars accordé à Traces par Coop lesbiennes est cependant ponctuel, et les membres de la collective décident lors de leur seconde rencontre d'organiser une danse-bénéfice pour financer le projet. Afin notamment de préparer les affiches pour la danse, les membres de la collective s'entendent sur leur nom et sur le logo proposé par Bernice-Mae :

La hachette des Amazones – j'avais lu beaucoup sur Sapho pis Bilitis –, c'était le symbole que je trouvais qui était le plus significatif. Pis ça s'appelait Traces parce qu'il y avait une trace d'encre, qui était nos traces à nous autres, on laisse toujours une trace derrière. C'était l'idée que j'avais. Parce que, partout où ce que tu vas dans la vie, tu laisses une trace de toi-même. Puis la Traces, c'était d'essayer de trouver où on était toutes, essayer de tracer notre chemin à travers de toute ça, pis de se retrouver. C'est comme ça qu'on a décidé que c'était Traces¹¹⁵.

¹¹⁴ « Restaurant La Kahéna », Informations locales, *Amazones d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui : Revue d'échange, d'information et de réflexion politique avec une emphase sur le lesbianisme radical*, Dossier : Amour, vol. 1, n° 4- ½, mars 1983, p.82, l'abréviation C.S.F.C.V.M fait référence au nom administratif de Coop lesbiennes : Centre social des femmes du Centre-Ville de Montréal.

¹¹⁵ Entrevue avec Bernice-Mae Butler, 21 août 2023, Saint-Thomas-de-Kent, Nouveau-Brunswick, p.2.

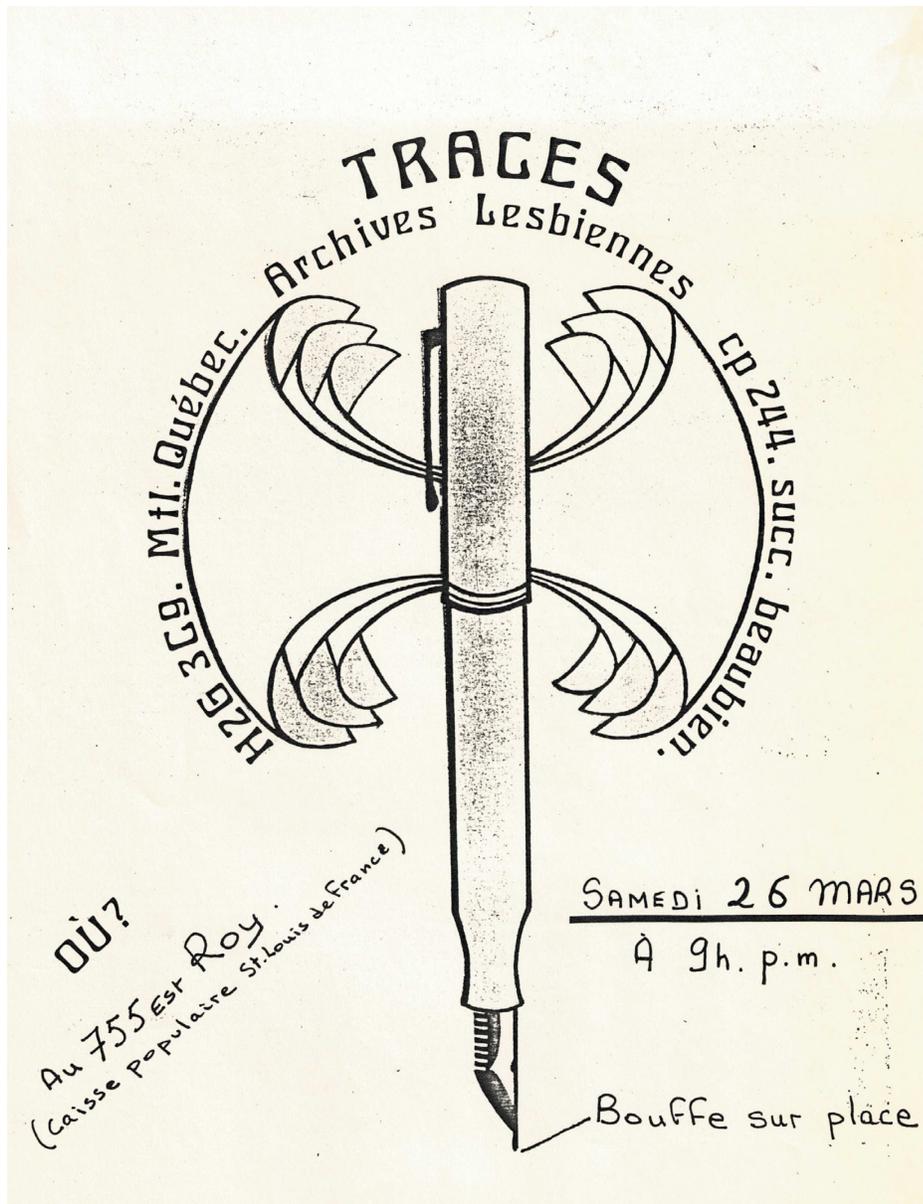


Figure 2.6 Affiche des Archives Traces lesbiennes pour la danse bénéfice du 26 mars 1983, Fonds Traces, Boîte 1, Dossier matériel de diffusion, Archives lesbiennes du Québec.

En plus d'être des moments de rencontres, les danses pour lesbiennes servent, depuis le début des années 1970, à financer des projets lesbiens. Un prix d'entrée de deux dollars est généralement suggéré, même si personne n'est refusé pour manque d'argent, et un profit est fait sur la vente d'alcool. Les membres de la collective organisent en moins de deux mois une danse pour lesbiennes. Plus de 50 affiches sont

¹¹⁶ Bernice-Mae Butler, « Traces, Archives lesbiennes », Fonds Traces, Boîte 1, Dossier matériel de diffusion, Archives lesbiennes du Québec.

déposées dans 19 lieux fréquentés par les lesbiennes montréalaises¹¹⁷, et l'évènement est annoncé dans les deux principales revues lesbiennes montréalaises du moment¹¹⁸. Tenue le 26 mars 1983 dans une salle de la caisse populaire Saint-Louis-de-France située au 755, rue Roy, elle permet d'amasser 579 dollars¹¹⁹.

2.3.2.2 Structure

Les membres de la collective tiennent à ce que le projet soit autofinancé par la communauté et hébergé dans l'appartement de Bernice-Mae et Zaïda. Elles souhaitent aussi faire de Traces un projet autonome, qui soit une entité légale et financière propre. Dès février 1983, les membres de la collective décident d'ouvrir un compte en banque et une case postale et d'entamer les procédures de constitution en personne morale au nom de Traces, archives lesbiennes.

Alors que l'usage d'un compte en banque au nom de Traces évite que l'argent transite par le compte personnel d'une des membres et facilite la gestion financière du projet, la case postale permet aussi une séparation entre le courrier personnel et le courrier pour Traces. La décision d'administrer les finances et le courrier de Traces indépendamment est peut-être seulement un moyen de faciliter la gestion du projet, cependant les demandes de constitution en personne morale en tant qu'organisme de bienfaisance auprès du registre des entreprises du Québec révèlent le désir de formaliser le projet et qu'il soit reconnu par l'État comme étant sérieux et légitime.

Avec l'aide d'une amie avocate, la collective rédige sa demande d'enregistrement et fait un premier dépôt officiel en avril 1983, puis un second en juin 1983 avec les intentions suivantes :

Rassembler de l'information, la documentation existante et à exister concernant les lesbiennes au Québec et au niveau international. Susciter des discussions et des recherches axées sur l'histoire du lesbianisme. Créer un lieu de consultation, de référence, d'information. Diffuser

¹¹⁷ Entre autres aux endroits suivants : Les Entretiens, La boulage, Haut-pluriel, Petite épicerie, Dulu, Ruminant vert, l'Exit, Liliith, Labrys, Conventum, La Paryse, Zut Alors, Baby Face, Centre de santé des femmes, Centre contre le viol, La Kahéna, l'Androgyne et les Mutantes; Traces, Journal de bord, 1^{er} mars 1983, Fonds Traces, Boîte 3, Archives lesbiennes du Québec, p.18.

¹¹⁸ *Amazones d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui, Ça s'attrape!!*

¹¹⁹ Traces, Journal de bord, avril 1983, Fonds Traces, Boîte 3, Archives lesbiennes du Québec, p.23.

les résultats de recherches. Recueillir des fonds (subventions, activités de financement, dons) afin d'assurer le fonctionnement du centre de documentation¹²⁰.

Aucune réponse positive à cette dernière demande n'a été conservée aux ALQ, il n'est donc pas possible d'affirmer que Traces a figuré au registre des entreprises du Québec dans ses débuts. Néanmoins, les démarches d'enregistrement reflètent la volonté de structurer le projet pour qu'il dépasse le cadre de l'informalité.

2.3.2.3 Positions politiques

Le milieu social et politique dans lequel gravitent Anne, Zaïda, Bernice et Danielle est traversé par plusieurs débats idéologiques concernant divers courants théoriques liés au féminisme et au lesbianisme. En raison de la particularité linguistique et géographique de Montréal, les revues lesbiennes qui y circulent sont nombreuses et proviennent à l'époque autant de Montréal que d'Europe ou des États-Unis. Les publications comme la revue suisse *CLIT 007*, la revue française *Archives, recherches et cultures lesbiennes de Paris* ainsi que le bulletin d'information américain des Lesbian Herstory Archives permettent aux lesbiennes montréalaises d'accéder à de l'information sur les initiatives lesbiennes en Europe et aux États-Unis ainsi que sur les différents courants de pensée sur le lesbianisme politique qui se développent et s'affirment. De plus, la revue d'échange, d'information et de réflexion politique *AHLA*¹²¹, publiée à Montréal et mettant l'accent sur le lesbianisme radical, s'efforce de rassembler dans chacun de ses numéros de l'information locale et internationale autant sur le développement des pensées lesbiennes que sur les projets et espaces lesbiens.

La vitalité des débats politiques et des courants de pensée sur le lesbianisme à Montréal est portée par les militantes de la collective dès leur seconde rencontre, le 22 janvier 1983. En effet, le premier point à l'ordre du jour est « Débat politique » et les positions de chacune des quatre membres sont notées.

Discussion sur les différents points de vue et leurs implications dans la mise sur pied des archives, nous avons d'abord cherché à voir où se situent nos visions communes, notre « base d'unité », pour avoir justement cette base à partir de laquelle aborder nos divergences. Danielle se définit comme lesbienne radicale et considère que le lesbianisme féministe n'est pas encore constitué en problématique. Anne comme lesbienne féministe, elle croit que la priorité est le

¹²⁰ Traces, Incorporation 1983, Fonds Traces, Classeur, Tiroir 1, Dossier Incorporation Traces, Archives lesbiennes du Québec.

¹²¹ *Amazones d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui : Revue d'échange, d'information et de réflexion politique avec une emphase sur le lesbianisme radical*, Dossier : Pourquoi je participe à cette revue, vol. 1, n°0, mars 1982.

lesbianisme et que malgré les limites du féminisme elle construit sa pensée lesbienne selon un cadre d'analyse féministe. Zaïda et Bernice se définissent comme lesbiennes¹²².

Si les quatre membres sont d'avis que Traces est un projet par et pour lesbiennes, l'explication proposée par l'une d'elles sur le projet des archives, dans un texte destiné à être publié dans la revue *AHLA*, ne fait pas l'unanimité. Les réflexions de Anne sur le sujet sont notées dans le cahier :

Pour moi, qualifier les femmes hétérosexuelles de « collaboratrices » [du patriarcat] revient à les placer dans le camp de « l'ennemi »; même si je reconnais qu'elles contribuent à notre oppression comme lesbiennes à cause de leurs peurs, de leurs préjugés et de leurs privilèges, je les considère toutefois comme des alliées potentielles (et lesbiennes potentielles...)¹²³.

Le désaccord qu'Anne exprime soulève assez de débats au sein de la collective pour que le texte soit finalement abandonné, et il est noté dans le journal de bord : « Peut-on dès lors fonctionner alors que nos positions politiques sont très divergentes et surtout non approfondies? »¹²⁴.

Cette lettre envoyée au centre d'archives lesbien bruxellois les Lesbiannaires, en février 1983 montre en revanche que ces différends politiques sont au cœur des motivations pour mettre sur pied un centre d'archives lesbiennes à Montréal et sous-entend que ces questionnements sont pertinents pour d'autres lesbiennes.

Jeudi 17 février 1983. Lesbiannaires

Nous sommes quatre lesbiennes francophones de Montréal qui, de par le passé, avons eu des expériences dans différentes tendances : soit en passant par le féminisme, le lesbianisme féministe ou le lesbianisme radical. Nous arrivons toutes les quatre à la même question : comment construire un lieu d'échange et de communication lesbien tout en respectant nos divergences politiques? À partir de ces réflexions, nous sommes arrivées au désir de mettre sur pied Traces, les « Archives lesbiennes ». Nous avons comme objectif de créer un lieu par et pour lesbiennes afin de développer une pensée analytique à partir du vécu, des pratiques et des éléments théoriques déjà existants; ce qui pourra dans un second temps, servir à des recherches qui nous permettent de reconstituer notre histoire et mettre une base de départ pour différents projets. Nous voulons toucher l'information québécoise, nationale et internationale, quant à cette dernière, nous comptons sur votre aide. Votre participation nous est extrêmement utile, nous avons besoin de connaître votre histoire : comment avez-vous procédé pour la récolte de documents? Votre type de compilation de l'information reçue, votre type de financement, etc. Est-ce que les lesbiennes répondent à cette initiative? De plus, nous aimerions recevoir

¹²² Traces, Journal de bord, 22 janvier 1983, Fonds Traces, Boîte 3, Archives lesbiennes du Québec, p.5.

¹²³ Traces, Journal de bord, 17 février 1983, Fonds Traces, Boîte 3, Archives lesbiennes du Québec, p.15.

¹²⁴ Traces, Journal de bord, 22 février 1983, Fonds Traces, Boîte 3, Archives lesbiennes du Québec, p.16.

régulièrement votre revue. Nous espérons recevoir de vos nouvelles sous peu. Solidairement,
La collective de Traces¹²⁵

En plus d'être des espaces de débat et d'échange d'information, les revues lesbiennes recensent fréquemment des listes d'initiatives lesbiennes dans différents pays et répertorient notamment les centres d'archives. Grâce à ces ressources, les membres de Traces sont en mesure de prendre contact avec plusieurs centres d'archives lesbiens en Europe et en Amérique du Nord.

2.3.3 Mise en réseaux et récolte de documents

Alors que les Archives gaies du Québec sont également fondées en 1983 à Montréal, Bernice-Mae n'a pas le souvenir d'être entrée en contact avec leurs membres :

Je ne me souviens pas qu'on ait même discuté de ça [Les Archives gaies] [...] L'idée, c'était de rapatrier nos affaires à nous, les lesbiennes, parce que c'est notre histoire. C'est pas la même que les gais gars. C'est pas le même cheminement pantoute, c'est pas la même sexualité, c'est pas les mêmes besoins¹²⁶.

La collective de Traces a effectivement privilégié le contact avec des groupes de femmes et de lesbiennes plutôt qu'avec les AGQ de Montréal ou le Gay Movement Archives de Toronto. Leurs documents internes démontrent qu'elles ont correspondu avec plus de 14 centres d'archives lesbiennes et féministes situés dans 13 villes différentes et établis dans 8 pays, sur une période d'un an. Que ce soit pour se renseigner sur les procédés des autres centres et/ou pour s'abonner à leur infolettre, la collective de Traces s'est fait connaître dès février 1983 en intégrant les réseaux de groupes mettant en œuvre des initiatives d'archives communautaires et avec lesquels elles partageaient une démarche.

Parmi ces initiatives : les Lesbian Herstory Archives de New York fondées en 1973, les Lesbiennes de Bruxelles fondées en 1983, les Archives, recherches et cultures lesbiennes (ARCL) fondées en 1983¹²⁷, les Archives lesbiennes de Leeuwarden fondées en 1982¹²⁸, les Orinda Lesbian Archives de Londres fondées

¹²⁵ Traces, Lesbiennes, Fonds Traces, Boîte 2, Dossier Correspondances, Archives lesbiennes du Québec.

¹²⁶ Entrevue avec Bernice-Mae Butler, 21 août 2023, Saint-Thomas-de-Kent, Nouveau-Brunswick, p.8.

¹²⁷ « Informations internationales », *Amazones d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui : Revue d'échange, d'information et de réflexion politique avec une emphase sur le lesbianisme radical*, Dossier : 1^{er} octobre, vol. 2, n° 3, décembre 1983, p.95-97.

¹²⁸ *Archives, recherches et cultures lesbiennes*, n° 1, juin 1984, Collection Périodiques, Boîte ARCL, Archives lesbiennes du Québec, p.2-12.

1984, The Lesbian Archives of Manitoba and North-Western Ontario¹²⁹, le Women's Movement Archives de Toronto fondées en 1977, la Mazer Lesbian Archives / West Coast Lesbian Collection (WCLC) d'Oakland, le Centre de documentation sur l'éducation des adultes et la condition féminine de Montréal fondé en 1983¹³⁰, la Lesbian Inciter de Minneapolis fondée en 1984, la Rundbrief Lesboanarchie de Berlin, The New Alexandria Lesbian Library (N.A.L.L) de Northampton fondée en 1974, les Archives lesbiennes italiennes (A.L.I) fondées en 1983¹³¹ et les Women's Music Archives au Connecticut¹³² fondées en 1964.

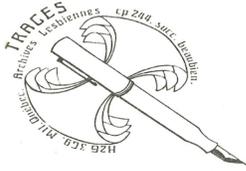
En parallèle avec leurs correspondances internationales avec des centres d'archives, les membres de la collective cherchent aussi des contacts avec des groupes lesbiens anglophones à Montréal et au Canada. Les lettres d'information distribuées à Montréal sont traduites en anglais, et la collective cible des groupes lesbiens anglophones avec qui elle désire échanger. Cette lettre, envoyée au groupe torontois Lesbians Against The Right (L.A.R) en est un exemple.

¹²⁹ « The lesbian archives of Manitoba and North-Western Ontario », *Voices for Lesbian Survival*, n° 14, printemps 1984, Collection Périodiques, Boîte Voice for Lesbian Survival, Archives lesbiennes du Québec, p.8-9.

¹³⁰ Traces, Centre de documentation sur l'éducation des adultes et la condition féminine de Montréal, Fonds Traces, Boîte 2, Dossier Correspondances, Archives lesbiennes du Québec.

¹³¹ « Informations internationales », *Amazones d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui : Revue d'échange, d'information et de réflexion politique avec une emphase sur le lesbianisme radical*, Dossier : 1^{er} octobre, vol. 2, n° 3, décembre 1983, p.95-97.

¹³² Women's Music Archives, « Dear Bernice » [lettre manuscrite], 9 mai 1983, Fonds Traces, Boîte 2, Dossier Correspondances, Archives lesbiennes du Québec.



Montréal, le 9 avril 83
Dear ppl of L.A.R.,
We would love to hear from
you; what's going on in Toronto?
en attendant de vos nouvelles,
solidairement,
la collective -

Bonjour,

We are a collective of 4 francophone lesbians from Montréal (Québec) who have decided to bring into being a lesbian archives.

It is from a common will to participate in the development of our lesbian community that we have chosen to create a place that could keep the record of our herstory, of our collective memory.

We also want it to become a place of exchange and discussion which would help us develop an analysis reflecting our lives and visions as lesbians.

Our goals are:

- .To gather, classify all information about the existence, political thinking and creativity of the lesbians at the Québec and international levels.
- .Make this documentation available to all lesbians and encourage the creation of new projects.
- .Constitute a resource list of all the services offered by lesbians and lesbian groups.
- .Organize workshops/discussions on different themes regarding our common concerns.

As francophone lesbians living in a anglophone wide continent, most of us don't have access to all that is written, produced and organised in Canada and in the States; this increases our isolation from those close sources of inspiration.

If our main goal is to provide a tool for the development of our own lesbian culture in Québec, we also want to be part of a larger lesbian community growing beyond and with the differences of language and culture. Therefore, it is important for us to get information from the anglophone lesbian and find ways to benefit from it.

- .We would like to receive all lesbians publications, books, magazines, newsletters, newspapers.
- .We would also appreciate information from groups who are working and organising on different issues.
- .And finally, all other kind of documentation like posters, journals, letters, poems, pictures etc. is welcome.

Looking forward to hear from you,

Solidairement,

La collective de TRACES

C.P. 244 succ. Beaubien
Montréal H2G 3C9
Québec.
(514) 526-4071

133

Figure 2.7 Lettre des Archives Traces envoyé au groupe torontois Lesbians Against the Right, 9 avril 1983, Fonds Traces, Boîte 2, Dossier Correspondances, Archives lesbiennes du Québec.

¹³³ Traces, « Lesbians Against The Right (L.A.R) », Fonds Traces, Boîte 2, Dossier Correspondances, Archives lesbiennes du Québec.

2.3.3.1 La collecte de matériel

La case postale de Traces, archives lesbiennes est visitée par l'une des membres de la collective chaque semaine afin de récolter le matériel qu'elles reçoivent. La collective diffuse ses idées auprès des groupes avec lesquels Traces a communiqué, tout en rassemblant ses intentions dans « une circulaire » qui est photocopiée en anglais et en français et déposée dans les lieux lesbiens de Montréal. Elle est également insérée dans la revue *Ça s'attrape!!* et figure dans le numéro d'*AHLA* de mars 1983. Le recto est consacré aux objectifs de Traces tandis que le verso contient des appels à la communauté.

ON A BESOIN DE VOUS :

« NE BRULEZ PLUS VOS LETTRES D'AMOURRES ! »

.Pour constituer les archives,nous avons besoin de tout ce qui est témoin de nos vies:livres,manuscrits,revues, articles,correspondance,cartes postales,dessins,poèmes, chansons,affiches,pancartes de manif,photos,cassettes, vidéos,films etc.

.Faites votre grand ménage;envoyez nous les "traces" significatives de votre histoire,qu'elle soit individuelle ou collective.

.Nous avons aussi besoin de matériel:papeterie,filières, timbres,etc.

.Et bien sûr,puisque nous visons l'auto-financement,nous faisons appel à votre contribution financière.

Vous pouvez nous envoyer vos documents,dons,suggestions à:

★ Archives lesbiennes ★
a/s de Mae
CP 244. succ.Beaubien
Montréal.H2G 3C9.QUEBEC.

A Partir du ~~18 Mars~~ 14 AVRIL 83.
Nous serons ouvertes tous les jeudi de 10 h.à 22h.
Pour toute information appelez: 514-526-4071.



134

Figure 2.8 Annonce des Archives Traces, mars 1983, « On a besoin de vous : « ne brûlez plus vos lettres d'amourres », Fonds Traces, Boîte 2, Dossier Matériel de diffusion, Archives lesbiennes du Québec.

¹³⁴ « On a besoin de vous : « Ne brûlez plus vos lettres d'amourres », Fonds Traces, Boîte 2, Dossier Matériel de diffusion, Archives lesbiennes du Québec.

Dès mars 1983, *Traces*, archives lesbiennes apparaît dans les listes de ressources de différentes revues, dont *AHLA*, *Ça s'attrape!!*, puis *Treize* à partir d'octobre 1984. Les documents que les membres ont elles-mêmes légués aux archives, ceux qu'elles sont allées chercher au domicile de certaines lesbiennes, les dons et les correspondances reçus par la poste ainsi qu'un fonds donné par la maison d'édition du Remue-Ménage et l'Association pour les droits des gais et lesbiennes du Québec (ADGLQ)¹³⁵ forment un ensemble de plus de 150 pièces que *Traces* a classées avant l'ouverture officielle le 14 avril 1983 à La Kahéna. Katherine, une participante à l'évènement, écrit un résumé de la soirée d'ouverture qu'on retrouve dans la revue *Ça s'attrape!!*, en mai 1983 et qui se lit comme suit :

L'ouverture de *Traces*, centre d'archives lesbiennes à Montréal, a été célébrée le 14 avril lors d'un 5 à 7. Une quarantaine de lesbiennes se sont présentées pour rencontrer la collective de *Traces*, pour s'informer sur les objectifs et sur ce qui a été fait jusqu'à présent. Ça a été une rencontre très agréable et, en plus, nous avons eu le plaisir de voir deux films (8 mm) sur l'ouverture du local de la Coop-femmes en 1976-1977, et sur différentes manifestations. La « cinéaste » a ensuite gracieusement remis ces films à la collective pour les archives. Jusqu'à présent, il y a quelque 150 documents reçus et classés dans ces archives. Ça ne semble peut-être pas beaucoup, mais le travail de classification et d'organisation est énorme. Cependant, il y a maintenant une place pour tous les témoignages de nos vies. Alors on vous encourage à envoyer tout ce qui nous concerne : lettres, articles, poèmes, photos, posters, biographies, autobiographies, journaux, etc. Ces documents seront à la disposition des lesbiennes seulement pour consultation. C'est pourquoi l'adresse et le numéro de téléphone ne sont pas publiés... que ça reste entre nous. En plus d'être un centre de documentation, *Traces* se veut un lieu d'échanges et de rencontres, pour aider à développer une véritable communauté lesbienne. La participation de toutes les lesbiennes (les radicales, les féministes, les granolas, etc.) est souhaitée. Si vous organisez une danse, des ateliers de discussion, ou un bazar, par exemple, appelez le centre d'archives. Ceci permettrait d'établir un réseau d'information et pourrait ainsi éviter qu'il y ait deux activités prévues pour la même date. Et si vous avez un service à offrir ou à demander, informez *Traces*; il y aura éventuellement un fichier de toutes les ressources lesbiennes (les musiciennes, les artisanes, les professionnelles, etc.). *Traces* est ouvert de 10 h à 22 h tous les jeudis (sauf au mois d'août, c'est les vacances!) Pour plus d'information, surveillez le prochain numéro d'*Amazones d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui*.— Katherine¹³⁶

Cet article donne un aperçu de la soirée d'ouverture, du type de matériel que *Traces* souhaite récolter ainsi que des intentions soutenant le projet. Le travail effectué par Danielle, Anne, Bernice-Mae et Zaïda entre le 18 janvier 1983 et le 14 avril 1983 est significatif. Non seulement elles ont constitué un fonds d'archives sur le lesbianisme et mis en place l'infrastructure qui permet au projet de fonctionner, mais elles se sont fait connaître, tant localement qu'internationalement.

¹³⁵ *Traces*, Journal de bord, 2 mai 1983, Fonds *Traces*, Boîte 3, Archives lesbiennes du Québec, p.31-32.

¹³⁶ Katherine, « Archives lesbiennes », *Ça s'attrape!!* vol. 2, n° 4, mai 1983, Collection périodiques, Boîte *Ça s'attrape!!*, Archives lesbiennes du Québec, p.1.

La réunion suivant l'ouverture officielle de Traces est cependant tendue, malgré l'importance du travail accompli et la réussite de la soirée d'ouverture. Des divergences d'opinions quant à la suite du projet font surface. Bernice-Mae et Zaïda, dont le lieu de vie accueille Traces et La Kahéna, souhaitent que ces deux projets n'en soient finalement qu'un seul, c'est-à-dire créer un espace de rencontre chaleureux pour lesbiennes autour de la nourriture et organiser tous les mercredis des soirées discussions. Dans une lettre envoyée le 1^{er} mai aux membres de la collective, Zaïda écrit :

Je ne sais pas par où commencer, mais... il faut le faire. [...] Je refuse donc la division entre Kahéna et Archives et je demande l'acceptation du projet dans sa totalité. Le RESTE sera à définir. L'expérience m'a montré à quel point la Kahéna est nécessaire pour les Archives et cela à bien des niveaux à la fois. Elle m'a montré aussi que les Archives étaient un projet de vie non pas une chose parmi bien d'autres. Les Archives ont une vie en soi et devraient être partie prenante de notre vie de lesbienne, voilà pourquoi elles doivent être avec nous et non dans un local froid ouvert 1 jour par semaine. Les Archives doivent être accessibles à nous toutes pour demeurer vivantes. La bouffe permet aux lesbiennes d'accéder plus facilement aux archives.

Il est donc urgent que le projet se vive dans sa globalité. Cela ne signifie pas que la collective devra dans son ensemble effectuer toutes les tâches, mais il s'agit de les définir et de joindre des collaboratrices à l'ensemble du projet. Le flou existe parmi nous toutes parce qu'il existe au sein même de la collective. Il faut partir de l'expérience non pas pour cautionner une rupture des dimensions du projet, mais au contraire pour réellement mettre sur pied le projet tel qu'il a été conçu. Cet arrêt est nécessaire, d'autres expériences m'ont montré qu'il y a un temps réservé pour la formation de la collective, pour la collecte de matériel, pour habituer les lesbiennes à accéder à l'information. L'exemple des Archives de Hollande m'a beaucoup appris cette semaine.

Aujourd'hui j'aimerais donc savoir lesquelles parmi vous sont intéressées à un tel projet et non un autre. Après quoi nous pourrions débattre de son fonctionnement interne, question de fond qui n'a jamais été discutée étant donné que l'accent a été mis sur les retards... une autre erreur encore. Pour moi, il n'est pas question que je laisse tomber ce projet et je veux le poursuivre avec vous et avec d'autres, peu importe. Le projet doit se poursuivre. [...] La dimension bouffe n'est là que pour permettre la création d'un espace lesbien confortable, accessible et simple. C'est un espace¹³⁷.

Le jour suivant l'envoi de cette lettre, il est inscrit dans le journal de bord que la « proposition n'a pas été formulée dans sa totalité lorsque Danielle a quitté la réunion et la collective »¹³⁸. Peu après, Danielle part en tournée aux États-Unis pour présenter la vidéo AHLA¹³⁹ et continue à son retour de s'investir dans la

¹³⁷ Zaïda, « Mtl, 1^{er} mai 1983 », [lettre manuscrite], Fonds Traces, Boîte 1, Dossier Organisation interne, Archives lesbiennes du Québec.

¹³⁸ Traces, Journal de bord, 2 mai 1983, Fonds Traces, Boîte 3, Archives lesbiennes du Québec, p.31- 32.

¹³⁹ Danielle Charest, « Quelques souvenirs », *Amazones d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui : Revue d'échange, d'information et de réflexion politique avec une emphase sur le lesbianisme radical*, vol. 2, n° 1, juillet 1983, p.24.

communauté. Les sources ne permettent pas d'affirmer que Danielle a quitté le projet Traces en raison de la proposition de Zaïda et si cela a affecté ses relations avec les membres de la collective. Cela dit, il est noté dans le journal de bord, lors de la rencontre suivant l'envoi de la lettre de Zaïda : « On a nommé de plus l'erreur de vouloir mettre sur pied un projet avec d'autres lesbiennes sur une base affective. »¹⁴⁰.

2.3.3.2 « Les Archives font vraiment partie de nous deux »¹⁴¹

Malgré le départ de Danielle, le travail pour Traces se poursuit et les liens affectifs continuent d'imprégner le projet. Au printemps 1983, Zaïda et Bernice-Mae prennent la route vers les États-Unis, « On est décollé, on avait décidé qu'on voyageait pis qu'on récoltait le plus possible d'archives et de livres », ¹⁴² partage Bernice. Durant ce voyage, elles écrivent régulièrement dans un journal où s'entremêlent récit de voyage, liste de tâches à faire pour les archives et coordonnées de groupes à contacter. Cette note, écrite par Zaïda quelques jours après leurs départs de Montréal, rend compte de cet esprit :

Dimanche 8 mai 1983, Province Town

Montréal c'est déjà loin dans ma tête. Depuis vendredi 14 h nous l'avons quitté. À peine préparé pour un tel voyage nous avons décollé avec notre fatigue, nos tensions, nos angoisses, nos espoirs et nos rêves pour bagages. Espérance, joie et rêves en poche, nous voilà sur la *highway*, les douanes pas trop compliquées pour une fois, avec ma tête d'ailleurs, la méfiance dans l'œil, la douanière scrute rapidement ma face encore tiraillée par ces mois de travail invisible. *Ok, good luck*, et nous voilà reparti...

Where are we going now? I don't know. Perhaps to Northampton?

Pourquoi pas, il paraît qu'il y a une grosse communauté de lesbiennes dans cette ville...

Dans nos bagages quelques bribes d'information, rien de bien précis. Dans ma tête tout est flou, la fatigue prédomine, ma volonté de me retrouver seule, en silence, en amour avec Bernice m'empêche de me programmer... de travailler pour Traces...¹⁴³

¹⁴⁰ Traces, Journal de bord, 2 mai 1983, Fonds Traces, Boîte 3, Archives lesbiennes du Québec, p.31- 32.

¹⁴¹ Bernice-Mae Butler et Zaïda, Carnet de voyage, 8 mai 1983, Fonds Traces, Boîte 3, Archives lesbiennes du Québec.

¹⁴² Bernice-Mae Butler et Zaïda, Carnet de Voyage, 8 mai 1983, Fonds Traces, Boîte 3, Archives lesbiennes du Québec.

¹⁴³ Bernice-Mae Butler et Zaïda, Carnet de Voyage, 8 mai 1983, Fonds Traces, Boîte 3, Archives lesbiennes du Québec.

Pendant une dizaine de jours, Bernice-Mae et Zaïda voyagent dans le Nord-Est étasunien à la recherche de temps pour elles et de documents à récolter. Elles se dirigent d'abord vers Northampton dans l'État du Massachusetts pour rencontrer Bet qui, comme elles, a fait de sa maison un centre d'archives, The New Alexandria Lesbian Library :

On a retrouvé Bet dans un parc et nous voilà parties pour les Archives lesbiennes à Florence N.A.L.L. Fascination, c'est l'appart de Bet. Tout est rempli de documents, [il y a] des livres, disques, cassettes, revues, *posters*, vidéos partout dans ce minuscule appart. C'est propre, mignon et plein à craquer. [...] Jasette avec Bet, stimulées encore, on ressort du

N.A.L.L, les bras pleins de documents. On saute dans la voiture pour notre rendez-vous avec Linda au Woman Fire¹⁴⁴.

La veille de leur rencontre avec Bet, Zaïda et Bernice-Mae assistent à une lecture de poésie d'Adrienne Rich dans une église de Deerfield où elles commencent leur travail « d'archivistes novices » :

On se retrouve à Deerfield, des fleurs partout, des arbres pleins de couleurs, des immenses maisons, tout semble riche. Adrienne lit des poèmes lesbiens dans une église! Peu importe, pas d'analyse, sortons de la voiture. Pleins de femmes et de lesbiennes. On rentre, ça placote partout. Bernice un peu perdue fait semblant de lire, de regarder des livres posés sur une table pour vendre. J'y vais. Adrienne est là avec son sourire et son air d'enfant à répondre à des questions anodines, Michelle à ses côtés... Un peu perdue, l'anglais me refroidit et réduit mon élan, je la pousse à l'eau et la voilà qui décide de s'introduire... We are just opening a lesbian archives in Montreal... Adrienne entend Mae et répond en français... J'aimerais aller à Montréal! Hier j'ai vu un film en français... Ces quelques mots me détendent et je me mets aussi à papoter. Anodin, superficiel soit... le 1^{er} contact est fait. Important pour des archivistes novices. Le cœur débat encore. On ramasse quelques papiers, je prends l'annonce de cet événement collé au mur de l'Église. Sur le tas, on apprend toutes les deux un métier fascinant. On sort, éclats de rire, on s'embrasse, notre premier geste. J'ai tout de suite senti que toutes les deux on pouvait apprendre et faire des choses extraordinaires... la découverte, l'expérience, la curiosité... la créativité, tout cela pêle-mêle existe déjà en nous¹⁴⁵.

Au fil de leurs rencontres, de nouvelles adresses de revues, centres d'archives, bars et divers espaces lesbiens s'ajoutent aux pages de leur carnet de voyage. Le 11 mai, Zaïda note : « Nous venons d'écrire une dizaine de lettres à des groupes de lesbiennes aux États. J'espère que l'on recevra quelques réponses avant notre grand voyage »¹⁴⁶.

¹⁴⁴ Bernice-Mae Butler et Zaïda, Carnet de Voyage, 8 mai 1983, Fonds Traces, Boîte 3, Archives lesbiennes du Québec.

¹⁴⁵ Bernice-Mae Butler et Zaïda, Carnet de voyage, 11 mai 1983, Fonds Traces, Boîte 3, Archives lesbiennes du Québec.

¹⁴⁶ Bernice-Mae Butler et Zaïda, Carnet de voyage, 10 mai 1983, Fonds Traces, Boîte 3, Archives lesbiennes du Québec.

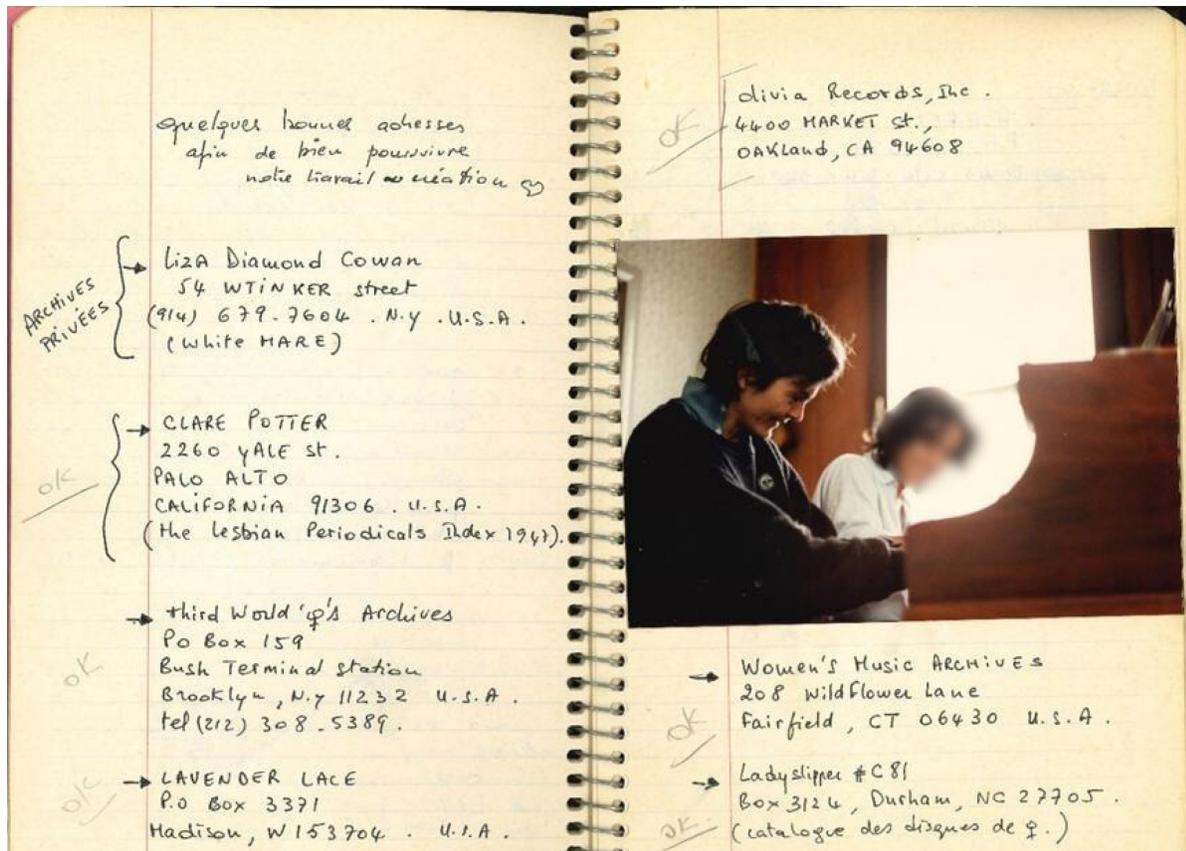


Figure 2.9 Liste de groupes à contacter et photo de Bernice-Mae Butler et Zaïda, Carnet de voyage, 10 mai 1983, Fonds Traces, Boîte 3, Archives lesbiennes du Québec.

En plus du matériel et des adresses qu'elles récupèrent durant leur voyage, elles agrandissent leur sélection de livres pour la bibliothèque de Traces : « C'est incroyable comme B et moi on se sent bien au bord de l'eau. Rien n'est compliqué. Elle a passé une heure seule dans une librairie pour Traces »¹⁴⁷. Le carnet de Bernice-Mae et de Zaïda fait état de l'importance de Traces dans leur couple et de celle de leur couple pour Traces. Cette note laissée par Zaïda à leur retour est particulièrement éloquente à ce sujet :

Et voilà près de 21 mois depuis que nous avons commencé notre vie commune. Un projet nous lie en plus de tout notre amour. Je travaille beaucoup pour les Archives et j'aime ça. Bernice m'a écrit un joli mot accompagnant son cadeau. Anne ne sera pas disponible avant vendredi 13 h pour une réunion j'ai hâte de retravailler avec elle et Bernice. Il y a beaucoup de choses à réorganiser dont la planification et le fonctionnement interne¹⁴⁸.

¹⁴⁷ Bernice-Mae Butler et Zaïda, Carnet de voyage, 10 mai 1983, Fonds Traces, Boîte 3, Archives lesbiennes du Québec.

¹⁴⁸ Bernice-Mae Butler et Zaïda, Carnet de voyage, 18 mai 1983, Fonds Traces, Boîte 3, Archives lesbiennes du Québec.

Le 30 mai 1983, Anne, Bernice-Mae et Zaïda se retrouvent pour planifier la suite du projet. Le départ de Danielle de la collective les motive à prendre contact avec des lesbiennes désireuses de devenir collaboratrices du projet. C'est-à-dire d'aider lors des permanences des jeudis pour la classification, le dépouillement, la recherche de documentation ainsi que pour la recherche de fournitures. Si durant cette rencontre, les membres de la collective établissent l'horaire de travail et des permanences des mois de juin, juillet et septembre, la réunion suivante inscrite dans le journal de bord est celle du 7 février 1984.

Que s'est-il passé entre juin 1983 et février 1984 pour la collective de Traces? Cette période correspond notamment au déménagement de La Kahéna sur la rue De Lanaudière, et Bernice-Mae et Zaïda y consacrent beaucoup de leur temps : « On était tellement occupé avec le restaurant là [...] Tu décolles le matin au marché Jean-Talon, à 6 h du matin, pis tu sors du restaurant à 2 h du matin, pis on avait une fille. »¹⁴⁹. Faute de place dans le restaurant, les archives sont conservées chez Bernice-Mae et Zaïda, où elles continuent le travail de classement, parfois avec Anne¹⁵⁰. De plus, à la fin de l'année 1983, Bernice-Mae et Zaïda partent en Algérie pour quelques mois¹⁵¹.

Malgré ces neuf mois d'interruption, notés dans le journal de bord, la case postale de Traces continue de recevoir de la correspondance de centres d'archives et de groupes lesbiens, mais aussi des lettres d'individus. En effet, plusieurs lesbiennes s'adressent à la collective pour des motifs variés. En mai 1983, par exemple, Pierrette de Hull écrit une lettre à Traces afin d'avoir des adresses de lieux lesbiens à Paris, où elle ira prochainement. Le 2 juin, Hélène de Longueuil informe la collective de l'existence de son mémoire de maîtrise en psychologie qui porte sur « l'impact de la peur et du rejet dans les relations interpersonnelles de la femme homosexuelle » et laisse sa carte professionnelle. Une autrice de la Rive-Sud de Montréal invite la collective au lancement de son livre.

Christine Lemoine écrit quant à elle à Traces depuis l'Équateur :

Christine Lemoine
Casilla 596-A, Suc.3
Quito, Ecuador

Lundi 12 sept. 83.

Bonjour,

À la 2^e Rencontre féministe latino-américaine qui a eu lieu à Lima en juillet dernier, il y avait quelques femmes latinas des États-Unis, dont 3 (je crois) qui font partie d'un centre de

¹⁴⁹ Entrevue avec Bernice-Mae Butler, 21 août 2023, Saint-Thomas-de-Kent, Nouveau-Brunswick, p.5.

¹⁵⁰ Traces, Journal de bord, 30 mai 1983, Fonds Traces, Boîte 3, Archives lesbiennes du Québec, p.35-36.

¹⁵¹ Entrevue avec Bernice-Mae Butler, 21 août 2023, Saint-Thomas-de-Kent, Nouveau-Brunswick, p.6.

documentation de femmes « du Tiers-Monde » (i-e les Latinas, les Noires, les Asiatiques...) à New York. Toutes les 3 sont lesbiennes et ça serait peut-être intéressant qu'elles connaissent l'adresse de Traces et ce que vous faites. (À Lima, je n'avais pas votre adresse et, ayant quitté le Québec avant la naissance du Centre, je ne pouvais pas en parler beaucoup.) Juanita et Mirtha, 2 des 3 lesbiennes du Centre de doc ont travaillé sur un bouquin de lesbiennes latinas et vont travailler sur un 2^e tome. Je leur ai suggéré d'aller faire un tour du côté du Québec! Pour rencontrer d'autres lesbiennes latino-américaines dans un autre contexte. Je vous envoie l'annonce du 1^{er} bouquin qui vous intéresse peut-être (sûrement, j'espère!). Il est publié en espagnol et en anglais (c.-à-d. bilingue dans le même volume). Je vous envoie aussi l'adresse d'un centre de doc brésilien (féministe) où il y a plusieurs lesbiennes qui y participent et où il est possible (très) qu'elles aient du matériel sur les lesbiennes.

À mon retour au Québec (où en vacances... ?) j'aimerais vous contacter et vous connaître d'un peu plus près. À un de ces jours donc! ...

Christine.¹⁵²

Que ce soit pour de l'information sur Traces, sur les lieux lesbiens, pour partager des ressources ou encore pour mettre des lesbiennes en contact, Traces continue de susciter l'intérêt des lesbiennes, et les gens se réjouissent de l'existence d'un tel projet.

2.4 Conclusion

La relation entre Zaïda et Bernice-Mae se termine en février 1984. Cette dernière démissionne du projet et retourne dans son Acadie natale :

9 février 1984

3807 B St-André, Montréal

Je Bernice Mae Butler faisant partie de la collective de « Traces » Archives Lesbiennes donne sa démission officielle du groupe. Ceci dit pour des raisons personnelles je quitte la collective avec regret, mais tout en souhaitant longue vie à celle-ci. Ayant été active en ce projet, j'aimerais au désir des dirigeantes, plus tard venir faire de la classification sans y être toutefois membre du groupe.

J'ai signé en ce 9 février 1984

En espérant réussir à grandir et un jour continuer mes projets sans que mes problèmes personnels s'y opposent.

Bernice-Mae Butler¹⁵³

¹⁵²Christine Lemoine, [lettre manuscrite], 12 septembre 1983, Fonds Traces, Boîte 1, Dossier Lettres personnelles, Archives lesbiennes du Québec.

¹⁵³Bernice-Mae Butler, « Démission », [lettre manuscrite], Fonds Traces, Classeur, Tiroir 1, Dossier Incorporation Traces, Archives lesbiennes du Québec.

Si le départ de Bernice-Mae ne marque pas la fin de Traces, archives lesbiennes, sa rupture avec Zaïda met fin au projet tel qu'elles l'avaient imaginé, c'est-à-dire lié à La Kahéna. Anne et Zaïda continuent de prendre soin des archives et, en mars 1985, font une annonce dans la revue *AHLA* afin de communiquer la fermeture du restaurant et de trouver de nouvelles personnes pour reprendre les archives :

FERMETURES :

Le restaurant la Kahéna a fermé ses portes au cours du mois de janvier et le local du 56 est Mont-Royal, « L'ÉTANTE », a dû faire de même à cause du feu. Souhaitons qu'elles pourront rouvrir sous peu.

ARCHIVES LESBIENNES À MONTRÉAL ? ? ? ?

TRACES archives lesbiennes, dont on avait trop peu entendu parler depuis son ouverture le 14 avril 1983, devient disponible à une reprise en charge par une nouvelle *gang* de lesbiennes. Avis aux intéressées : livres, documents, articles, essais attendent d'être consultés, mais ont besoin, pour ce, d'un collectif pour les prendre en charge¹⁵⁴.

Un nouveau collectif se forme en novembre 1985 pour reprendre le projet de Traces, archives lesbiennes. Malgré les liens affectifs particuliers qui sont intimement liés au projet, sa portée dépasse le couple et l'appartement de Bernice-Mae et Zaïda ainsi que l'amitié qu'elles partagent avec Anne et Danielle. En effet, bien que ces femmes soient indissociables du centre d'archives lesbiennes autonome à Montréal, son intérêt et sa pertinence débordent les frontières nationales comme celles de l'intime et du politique.

Pendant les mois ou les années de leur implication dans ce projet, Bernice-Mae Butler, Zaïda, Anne Michaud et Danielle Charest ont mis sur pied un centre d'archives lesbiennes à Montréal dont l'histoire est loin d'être terminée. Le travail abattu entre janvier 1983 et mars 1985 par les membres de la collective de Traces est colossal et servira de base pour l'activité du prochain collectif.

¹⁵⁴ *Amazones d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui : Revue d'échange, d'information et de réflexion politique avec une emphase sur le lesbianisme radical*, Dossier bilan : Interférence Lesbiennes, 23 novembre, 7 décembre, LG5, vol. 3, n° 4, Mars 1985, p.98.

CHAPITRE 3

UN NOUVEAU COLLECTIF : TRACES, ARCHIVES LESBIENNES DE MONTRÉAL, 1985-1994

Le 14 novembre 1986 a lieu la seconde ouverture officielle de Traces, archives lesbiennes de Montréal à l'École Gilford, située à l'angle des voies Gilford et De Lorimier sur le Plateau Mont-Royal. Depuis novembre 1985, Laurraine Hébert, Paula Sypnowich, Danielle Chagnon et Pascale Noizet se rencontrent régulièrement afin de poursuivre le travail entamé par la première collective des Archives Traces et de définir collectivement leur vision de ce que pourrait être la suite de ce projet.

Ce chapitre aborde l'histoire des Archives, traces lesbiennes de Montréal entre 1985 et 1994. Comment quelques personnes se sont engagées à récolter les traces de l'histoire lesbienne à Montréal et ailleurs, de quelles façons ont-elles assuré le bon fonctionnement et la survie d'un centre d'archives communautaires sur le Plateau Mont-Royal pendant près de dix ans et qu'est-ce qui explique la mise en dormance du projet à l'hiver 1994 ?

En m'appuyant sur plusieurs sources¹ — les entrevues que m'ont accordées quatre membres² des Archives s'étant impliquées entre novembre 1985 et novembre 1994 (Paula Sypnowich, Danielle Chagnon, Pascale Noizet et Anne-Marie St-Germain), le journal de bord des réunions du collectif tenues entre novembre 1985 et 1991, les cahiers des permanences ainsi que diverses archives internes du groupe — je soutiens que l'histoire de ce second collectif est liée à celle d'une scène lesbienne politisée qui est ancrée dans le quartier du Plateau Mont-Royal.

Ce chapitre est divisé en trois parties. La première vise à présenter les membres fondatrices et le contexte de leur rencontre. La deuxième se concentre sur le fonctionnement interne des Archives Traces et, finalement, la troisième partie aborde la fin de l'École Gilford.

¹ Le référencement des documents mobilisé est fidèle à celui qui était en vigueur en septembre 2024. Le travail d'indexation et de classification est constant aux Archives lesbiennes du Québec. Il est possible que l'emplacement et la cote de certains documents aient changé depuis septembre 2024.

² Membres est conjugué au féminin tout au long du chapitre, car toutes les personnes impliquées dans le projet des Archives utilisent les pronoms féminins.

3.1 Du comité femmes de l'UQAM au Plateau Mont-Royal aux Archives lesbiennes

Depuis le départ de Bernice-Mae Butler de Traces en février 1984, la passation des archives à de nouvelles personnes et la recherche active de collaboratrices sont une priorité pour Anne Michaud et Zaïda. En effet, avant la publication dans *AHLA*, en mars 1985, d'un appel pour qu'une nouvelle *gang* de lesbiennes reprenne la charge des Archives lesbiennes de Montréal, Anne et Zaïda sont déjà en contact avec des personnes souhaitant poursuivre le projet³. Parmi celles-ci figure Danielle Chagnon, qui était alors étudiante à la maîtrise en bibliothéconomie. « J'avais entendu dire que y'avaient commencé quelque chose et ça m'intéressait, la première rencontre que j'ai eue pour les archives, c'était chez Bernice et Zaïda »⁴, se souvient-elle.

Danielle est née en 1958 à Chambly sur la Rive-Sud de Montréal. Dès son adolescence, elle est consciente de son lesbianisme :

Ah bien, moi ça fait longtemps que j'avais décidé que j'étais lesbienne. C'est venu même au secondaire. Je l'avais écrit. À l'époque, j'écrivais parce que j'étais toujours... j'étais un peu délinquante quand j'étais jeune, faut dire. J'ai eu une enfance perturbante et perturbée, donc on m'envoyait souvent à la bibliothèque quand j'étais trop tannante au secondaire. J'allais passer mes périodes à la bibliothèque. J'adorais ça d'ailleurs. Et j'écrivais. J'écrivais plein de cahiers, toute sorte d'affaires. Et c'est là que j'avais écrit à un moment donné que j'aimais les femmes. Pis je passais ma vie à tomber en amour avec d'autres filles autour, à avoir des *kicks* sur les filles, au point où je suis allée voir le psychologue de l'école⁵.

Au moment où Danielle est adolescente, le lesbianisme est considéré comme une « maladie mentale » et, jusqu'à son retrait du *Diagnostic and Statistical Manual* en 1973, ce sont notamment les traitements par électrochocs qui sont prescrits par les psychiatres d'Amérique du Nord pour soigner l'homosexualité⁶. Si la conscience de son lesbianisme a sensibilisé Danielle aux discriminations, son environnement familial syndicaliste, où les femmes prennent part activement à la vie politique et sociale, ainsi que ses expériences professionnelles et académiques ont aussi joué un rôle important dans sa politisation :

Mon père et ma tante étaient président et présidente de leurs syndicats, mon oncle était syndicaliste de profession. Donc je viens d'un milieu où y'avait pas mal de syndicalistes autour.

³ Traces, Journal de bord, 16 février 1984, Fonds Traces, Boîte 3, Archives lesbiennes du Québec, p.38.

⁴ Entrevue avec Danielle Chagnon, 26 juillet 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.5.

⁵ Entrevue avec Danielle Chagnon, 26 juillet 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.4.

⁶ Centrale des syndicats du Québec, Comité pour la diversité sexuelle, « Rappel historique de l'évolution de la condition homosexuelle : de l'Antiquité au Moyen Âge jusqu'à aujourd'hui, principalement au Canada et au Québec, 3 mai 2011, p.7.https://tablehomophobietransphobie.org/wp-content/uploads/2012/12/34-rappel_historique_evolution_condition_homosexuelle.pdf (3 mai 2024).

C'est sûr que les questions de justice sociale étaient présentes. [...] Je voulais faire des choses contre les injustices, particulièrement celles qui étaient faites aux femmes et que j'avais vécues de plus près aux écluses, puis au conservatoire de musique⁷.

Adepte de la trompette depuis son enfance, Danielle fait des études collégiales au conservatoire de musique de Montréal à la fin des années 1970 et travaille l'été aux écluses de Chambly. Malgré son talent, son enseignant persiste à lui dire que la trompette n'est pas faite pour les filles :

Donc ça m'a un peu choquée. De là est venue ma conscience féministe au départ. Parce que j'avais trouvé ça chiant et, travaillant sur des écluses, bien, j'étais la seule fille, faque là aussi, t'entends toute sorte de choses... les filles ne peuvent pas ouvrir parce que c'est des écluses manuelles, bref... C'est avec des trucs comme ça dans la vie que tu te dis, ouin, tu as comme moins de chance en partant. Ce qui fait qu'à l'UQAM, quand je suis arrivée, c'est là que je suis allée, au Comité femmes, et j'ai rencontré Pascale Noizet et toutes les autres⁸.

En 1980, Danielle déménage dans le quartier du Plateau Mont-Royal et commence des études universitaires en histoire et littérature à l'Université du Québec à Montréal (UQAM). Dès ses premiers mois d'études, elle s'implique au Comité femmes de l'UQAM et découvre un nouvel environnement politique. Le local du Comité femmes était à côté du comité étudiant marxiste-léniniste. Danielle précise : « [...] en fait, toute la mouvance marxiste-léniniste était là. On était chacun de notre bord, mais on s'entendait quand même bien »⁹. Alors qu'elle se savait déjà lesbienne, Danielle fait la rencontre, dans ce contexte de bouillonnement politique, d'autres féministes qui, comme elle, commencent à vivre leur lesbianisme au début des années 1980 à Montréal.

C'est notamment le cas de Pascale Noizet, née en France en 1952. À l'été 1978, elle et son mari quittent la France et s'installent sur le Plateau Mont-Royal. Si ce quartier est choisi par plusieurs lesbiennes afin d'y établir domicile, notamment en raison des espaces lesbiens qui s'y trouve, le Plateau Mont-Royal est reconnu pour sa forte concentration d'habitantes francophones, ce qui en fait un lieu de choix pour les touristes et immigrant.es de la francophonie¹⁰. Après avoir cherché en vain du travail comme secrétaire, Pascale décide de reprendre ses études en littérature à l'UQAM. Elle fait ainsi son entrée dans le lesbianisme : « Ça faisait longtemps que j'avais un penchant pour les femmes, ça, je le savais et je suis rentrée et j'ai commencé à militer au Comité femmes de l'UQAM. Et puis bien évidemment [...] est arrivé ce qui devait

⁷ Entrevue avec Danielle Chagnon, 26 juillet 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.3.

⁸ Entrevue avec Danielle Chagnon, 26 juillet 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.2.

⁹ Entrevue avec Danielle Chagnon, 26 juillet 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.5.

¹⁰ Paul André Linteau, *Une histoire de Montréal*, Montréal, Québec, Boréal, 2017, p. 310.

arriver. J'ai rencontré ma première amante là »¹¹. En plus de leur engagement au Comité femmes de l'UQAM, Pascale partage qu'elle et son amante se sont investies dans une émission de radio féministe à Radio Centre-Ville :

C'était Johanne Coulombe¹² qui nous avait recrutées, elle faisait la technique et moi je faisais les éditoriaux et puis, [à] un moment donné, vers la fin de notre militantisme à cette radio, mon amante et moi-même avons décidé d'interviewer deux lesbiennes radicales, qui étaient Ariane Brunet et Danielle Charest¹³. Donc tu vois un petit peu la pente vers laquelle on allait. Et, à partir de ce moment-là, nous sommes rentrées dans des groupes de lesbiennes radicales et c'est là que j'ai connu... hum... ma deuxième amante¹⁴.

Parallèlement aux nouvelles rencontres amoureuses, le Comité femmes de l'UQAM permet à Danielle et Pascale de se lier d'amitié avec d'autres militantes, dont Laurraine Hébert avec qui elles remettront sur pied les Archives Traces quelques années plus tard. Leurs implications dans ce milieu féministe uqamien sont également une porte d'entrée vers une scène lesbienne politisée dans laquelle elles évolueront pendant plusieurs années. Danielle évoque notamment sa rencontre avec « la gang » de Danielle Charest : « On se rassemblait chez elle et pis on allait au bar et puis là y'avait toute une communauté qui se mettait en place au début des années 1980, où ça brassait pas mal beaucoup. [...] On allait dans les manifs, y'avait des trucs à l'UQAM aussi »¹⁵.

Le Comité femmes de l'UQAM est un espace que Paula Sypnowich, future membre du collectif des Archives Traces, fréquente également alors que Danielle, Pascale et Laurraine n'y sont plus. Paula Sypnowich est née en Angleterre en 1961 et s'installe avec sa famille à Toronto au début des années 1970. En 1980, elle déménage dans un appartement du Plateau Mont-Royal « juste après le premier référendum, alors que tous les anglophones portaient »¹⁶. Elle fait des études à l'Université McGill, où elle « met sur pied le *Montreal Mirror*, [...] un journal culturel hebdomadaire »¹⁷ dans lequel elle publie plusieurs articles au cours des années 1980. Consciente du contexte national particulier du Québec, et sensible à cette spécificité, Paula a toujours eu à cœur de parler français et elle décide de se diriger vers l'UQAM

¹¹ Encore amoureuse de son mari, Pascale mentionne que son « entrée dans le lesbianisme » fut à la fois une expérience magique et douloureuse, autant pour son mari que pour elle et pour son amante; Entrevue Pascale, p.2.

¹² Membre du Comité femmes de l'UQAM à l'époque. Militante lesbienne radicale décédée à Montréal à l'été 2020.

¹³ Membres fondatrices de la revue *Amazones d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui : Revue d'échange, d'information et de réflexion politique avec une emphase sur le lesbianisme radical*.

¹⁴ Entrevue avec Pascale Noizet, 26 mai 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.2.

¹⁵ Entrevue avec Danielle Chagnon, 26 juillet 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.4.

¹⁶ Entrevue avec Paula Sypnowich, 25 mars 2024, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.1.

¹⁷ Entrevue avec Paula Sypnowich, 25 mars 2024, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.2.

pour « étudier en philo ». Elle précise : « Ce n'était pas pour un *job*, c'était pour penser en français, pour vraiment vivre en français et *between* ça et mes relations amoureuses, ça a fait l'affaire »¹⁸. Paula est bisexuelle, une orientation qui n'est pas toujours bien vue, dit-elle : « J'en parlais à ceux qui comptaient, soit mes blondes, soit mes amies proches, ma famille, mais, à l'époque, [être] bisexuelle n'était pas populaire... personne n'aimait ça. Ma mère pensait que je baisais avec n'importe qui. Puis, dans le milieu gai, hommes et lesbiennes, j'étais traître »¹⁹.

Au moment où elle étudie à l'UQAM, elle est en couple avec une femme qui s'engage sur la scène lesbienne et féministe francophone du Plateau Mont-Royal et elle découvre ainsi ce milieu. Le Comité femmes de l'UQAM a donc été pour Danielle, Pascale, Laurraine et Paula une passerelle vers une sphère lesbienne politisée ancrée dans le quartier du Plateau Mont-Royal, où elles résident.

3.1.1 « C'était un plateau de lesbienne »²⁰

Tout comme les membres de la première collective, Laurraine, Paula, Pascale et Danielle s'installent à leur tour dans le Plateau Mont-Royal au cours des années 1980. Si le prix des appartements est attrayant, Paula explique que son désir de vivre dans ce quartier est également dû au fait que le village gai « était juste pour les hommes. La plupart des bars ne laissaient entrer ni les femmes, ni les transsexuels, ni les travestis. C'était très conservateur dans les années 1980... »²¹. Il est difficile d'affirmer que les bars du Plateau étaient particulièrement inclusifs envers les personnes transsexuelles et travesties, par ailleurs, nul doute n'existe quant à l'existence de nombreux lieux destinés à une clientèle lesbienne. En effet, Podmore soulève que « [...] in the 1980's the Plateau had the highest concentration of lesbian businesses of any district in the city's history », où 93% des établissements lesbiens de la ville sont situés dans ce quartier²². À cet égard, Danielle se souvient de la forte présence des lesbiennes dans les bars du Plateau :

On habitait toutes sur le Plateau quasiment à l'époque. Tu te promènes dans la rue, tu vas chez l'une, tu vas chez l'autre, là tu cogites une affaire, là y se passe de quoi, tu vas là. Vas-tu à telle place? Oui, on y va. On part en *gang* et on s'en va à telle place. Et puis, c'est sans compter la

¹⁸ Entrevue avec Paula Sypnowich, 25 mars 2024, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.2.

¹⁹ Entrevue avec Paula Sypnowich, 25 mars 2024, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.3.

²⁰ Entrevue avec Paula Sypnowich, 25 mars 2024, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.8.

²¹ Entrevue avec Paula Sypnowich, 25 mars 2024, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.9.

²² Julie Podmore, « Gone “underground”? Lesbian visibility and the consolidation of queer space in Montréal », *Social & Cultural Geography*, vol. 7, n° 4, août 2006, p. 609.

présence dans les bars, qui a été très fréquente et nombreuse [rire]. On trouvait le temps d'aller là aussi²³.

Pascale quant à elle raconte que le « Plateau Mont-Royal, c'était le lieu, c'était un plateau de lesbiennes ». Elle ajoute : « On se promenait, avec une amie, on disait qu'on allait faire du *Dyke Watching*, on disait bonjour à tout le monde et c'était très effervescent parce que c'était là qu'il y'avait les bars, sur la rue Saint-Denis »²⁴.

L'effervescence de la vie lesbienne du Plateau Mont-Royal est autant sociale, culturelle que politique. La fréquentation des bars du quartier et la proximité physique induite par le fait de vivre à quelques rues les unes des autres créent une cohésion sociale, mais celle-ci existe surtout en français. Paula, qui croit que « le grand conflit entre anglos et francos était un peu exagéré, dans la vraie vie »²⁵, se souvient néanmoins d'avoir vécu de la discrimination au bar lesbien Labrys : « À un moment donné, y'avait une fille à l'extérieur du bar, au Labrys, qui m'a dit : retourne sur ton bateau. J'étais comme... quel bateau? Mais, honnêtement, je trouve qu'avec les francos, en général... je me sentais bien. Mais aussi, moi, je me suis impliquée, je suis allée à l'UQAM, etc. »²⁶

Malgré ses efforts d'intégration dans la culture francophone et son implication dans le milieu lesbien du Plateau, Paula n'est pas à l'abri des traitements xénophobes que peut subir une personne dont le français n'est pas la langue première dans un bar lesbien du Plateau. La place des lesbiennes anglophones au sein de la « communauté » lesbienne est notamment abordée lors de la 4^e Journée d'inter-actions lesbiennes tenue le 5 octobre 1985 à l'École Gilford. Depuis sa première édition en 1982, organisée notamment par Anne Michaud²⁷, cet événement est fort populaire au sein de la scène lesbienne du Plateau Mont-Royal et attire plus d'une centaine de personnes annuellement. Il s'agit d'un moment important de rassemblement où discussions, ateliers et soirées festives sont au menu. Les futures membres du collectif de Traces sont d'ailleurs toutes présentes le 5 octobre 1985 à l'École Gilford. Alors que Laurraine participe à l'organisation de la Journée, Paula et Pascale animent des ateliers et Danielle y prend part comme participante. Aux côtés de Catherine Kellog, Paula organise un atelier intitulé *The lesbian community*, dont la description se lit comme suit :

²³ Entrevue avec Danielle Chagnon, 26 juillet 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.10.

²⁴ Entrevue avec Pascale Noizet, 26 mai 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.8.

²⁵ Entrevue avec Paula Sypnowich, 25 mars 2024, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.13.

²⁶ Entrevue avec Paula Sypnowich, 25 mars 2024, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.13.

²⁷ Anne Michaud est membre fondatrice de Traces et s'est impliquée dans la première collective entre 1983 et 1985.

We often refer to ourselves as a lesbian community, but what does that mean? Most of us recognize our need for a social, cultural, and/or political network, yet this need remains unsatisfied. [What are] our demands and expectations of such a community within our specific context as anglophone lesbians in Montreal. This workshop will be a forum to examine and discuss our possibilities and limitations beyond the individual. Francophones welcome²⁸.

Alors que la discussion organisée par Paula interroge l'idée de communauté et les enjeux linguistiques présents, l'atelier guidé par Pascale Noizet et Sylvie Desbiens, toutes deux lesbiennes radicales, s'intéresse au lesbianisme comme identité politique. Parmi les autres sujets abordés lors de cette journée figurent, entre autres, la fréquentation des bars et l'inceste. De plus, Gloria Escomel anime un atelier au sujet « de la montée du conservatisme et de l'extrême droite et des impacts sur les homosexuels et lesbiennes »²⁹. La programmation de cette Journée d'inter-actions lesbiennes donne un aperçu des préoccupations et des sujets d'intérêts qui existent dans ce réseau lesbien en 1985. Alors que le contexte social canadien des années 1980 est teinté par le conservatisme³⁰ et le nationalisme québécois³¹, le quartier du Plateau Mont-Royal est en processus d'embourgeoisement et, parmi ces nouvelles habitantes, des lesbiennes se regroupent et tentent de définir ce qui les unit. Et par le fait même, ce qui les différencie. Cela donne lieu à des centaines de projets artistiques, culturels et politiques, « Y'avait beaucoup de choses qui se passaient et beaucoup de traces à garder »³², souligne Danielle. Bien que Pascale, Danielle et Laurraine avaient déjà parlé de leurs intérêts à reprendre le projet des Archives Traces, c'est lors de la Journée d'inter-actions lesbienne du 5 octobre 1985 qu'elles réaffirment leur souhait de redonner vie à cette initiative et invitent Paula à se joindre à elles. Cette invitation a été pour Paula une forme de réussite d'intégration :

J'ai été flattée d'abord, surtout comme anglophone, j'étais tout excitée. C'était la première fois qu'un groupe francophone, lesbien ou autre, m'invitait à le rejoindre. En soi, c'était très excitant. Je connaissais les mecs qui commençaient les Archives gaies, dont Ross... et j'étais sensible à l'importance d'avoir des archives, c'est notre histoire et elle est très importante. Aussi, c'était un compliment de me faire inviter. Je me sentais comme si j'étais arrivée, *I've arrived*. J'étais jeune...³³

²⁸ « Créer la perspective, Journée d'inter-actions lesbiennes », [pamphlet d'information], samedi 5 octobre 1985, Fonds Journée de visibilité lesbienne, Dossier 1985, Archives lesbiennes du Québec, p.3.

²⁹ *Ibid.*, p.3.

³⁰ Tom Warner, *Never Going Back: A History of Queer Activism in Canada*, Toronto, University of Toronto Press, 2002, p. 133.

³¹ P.A. Linteau, *op. cit.*, p. 305.

³² Entrevue avec Danielle Chagnon, 26 juillet 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.11.

³³ Entrevue avec Paula Sypnowich, 25 mars 2024, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.3.

C'est d'ailleurs chez Paula qu'a lieu, le 29 novembre 1985, la première rencontre officielle entre elle-même, Danielle, Laurraine et Pascale afin de poursuivre le travail entamé par la première collective de Traces, archives lesbiennes de Montréal.

3.1.2 Un même projet, une nouvelle *gang*

À l'image de Danielle Charest, Zaïda, Anne Michaud et Bernice-Mae Butler, les membres du second collectif prennent part activement à la vie sociale, politique et culturelle lesbienne qui anime le quartier où elles résident. Et souhaitent, elles aussi, « garder des traces des vies lesbiennes, mettre Montréal en connexion avec l'international et être un point de ralliement, une ressource pour les lesbiennes »³⁴. Si l'intérêt matériel des Archives Traces lesbiennes de Montréal est une évidence pour les membres, leurs raisons personnelles pour rejoindre le projet sont multiples. Alors que Paula confie que sa participation symbolise un moment important dans son intégration sociale, Pascale évoque qu'elle voit en Traces une façon d'échapper à certaines dynamiques politiques ayant cours dans son milieu:

Je voulais militer dans les archives lesbiennes, d'abord parce que j'étais dans la littérature, j'aimais les livres, j'aimais les revues, j'aimais l'écriture, j'aimais les mots, donc je me suis tournée vers les archives. Je l'ai fait aussi parce que, quelques fois, on avait des discussions très serrées et très ardues... et je m'étais dit à ce moment-là : fiou... je pense que je vais un peu me reposer aux archives, je pense que je veux faire quelque chose qui échappe à de la politique brute. [...] je voulais échapper à cette politique brute, aux discussions, aux affrontements. Il n'y en avait pas tant que ça des affrontements, mais ce sont les deux raisons principales pour lesquelles je voulais m'occuper des archives. C'est ça que je voulais faire³⁵.

Danielle, qui étudie alors en bibliothéconomie, souhaite quant à elle mettre en application ses compétences et participer à préserver les mémoires lesbiennes :

Ce n'est pas pour rien que je suis devenue bibliothécaire, j'adorais organiser les choses, mais aussi essayer de les rendre disponibles. Parce que je trouve que, si t'as pas ça, t'es une société qui disparaît. Tu as une culture qui peut disparaître parce que la première chose que font souvent les régimes autoritaires ou dictatoriaux, c'est brûler les livres, y effacent la mémoire, y changent les livres, y changent l'histoire, réinventent les choses. Ce qui fait que, si tu ne te gardes pas des traces de quelque chose, bien, tu perds la mémoire, mais tu perds aussi la vie, la culture de groupes, surtout de groupes marginalisés³⁶.

³⁴ Traces, [Procès-verbal], 29 novembre 1985, Fonds Traces, Boîte 3, Portefolio rouge, Archives lesbiennes du Québec, p.2.

³⁵ Entrevue avec Pascale Noizet, 26 mai 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.4.

³⁶ Entrevue avec Danielle Chagnon, 26 juillet 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.11.

Les membres profitent de leur première rencontre pour échanger sur leur vision du projet et prendre connaissance de l'histoire de la première collective. Alors que Laurraine accepte de conserver temporairement chez elle le matériel accumulé par la première collective, la recherche d'un lieu permanent est une priorité pour le nouveau collectif. Plusieurs options sont soulevées, mais celle de collaborer avec les Archives gaies du Québec (AGQ), dont les collections sont également dans un appartement privé, n'est pas proposée. Paula partage qu'elle n'a pas osé suggérer cette option :

Non, non, moi je n'aurais pas soulevé la question. Il n'y avait que moi, je pense, parmi nous quatre, qui avais affaire avec les gais, les autres, elles ne voulaient rien savoir des hommes, je suis pas mal sûre de ça. Je ne peux pas parler pour elles, mais c'était une question politique³⁷.

L'existence des Archives gaies était connue, « [...] , mais pour nous qui nous sommes rencontrées sur la base du lesbianisme, il était hors de question que tous ces fonds documentaires aillent aux Archives gaies par exemple [...] C'était important que les archives lesbiennes restent dans un lieu de lesbienne »³⁸, rappelle Pascale. Danielle ne se souvient même pas d'avoir discuté d'une certaine collaboration, ni avec les AGQ ni avec le Centre de documentation sur l'éducation des adultes et la condition féminine (CDÉACF), d'ailleurs fondés la même année que Traces, « On voulait que ça soit un groupe de lesbiennes autonomes qui étaient avec d'autres lesbiennes ou avec des femmes, ou avec des groupes de femmes »³⁹, soutient-elle. En peu de temps, leur souhait se réalise et, le 27 juin 1986, les archives lesbiennes Traces déménagent à l'École Gilford.

3.1.3 L'expérience Gilford

Situé au 2025, rue Gilford, à l'angle de l'avenue De Lorimier, l'édifice est une école primaire désaffectée appartenant à la Commission des écoles catholiques de Montréal (CÉCM). Depuis l'été 1984, des lesbiennes du quartier s'associent et louent les locaux situés au rez-de-chaussée de ce qui deviendra l'École Gilford⁴⁰. Suzanne Boisvert et Danielle Boutet décrivent dans leur texte « Le projet Gilford : mémoires vives d'une pratique artistique et politique »⁴¹ la géographie de l'espace :

³⁷ Entrevue avec Paula Sypnowich, 25 mars 2024, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.4.

³⁸ Entrevue avec Pascale Noizet, 26 mai 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.5.

³⁹ Entrevue avec Danielle Chagnon, 26 juillet 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.15.

⁴⁰ Suzanne Boisvert et Danielle Boutet, « Le projet Gilford: mémoires vives d'une pratique artistique et politique », dans *Sortir de l'ombre : Histoires des communautés lesbienne et gaie de Montréal*, Montréal, VLB éditeur, 1998, p. 314.

⁴¹ S. Boisvert et D. Boutet, *op. cit.*

La bâtisse comprenait un espace multifonctionnel adaptable aux petits comme aux grands rassemblements. Elle abritait une vaste salle (l'ancien gymnase) et plusieurs locaux (jadis des salles de classe), ce qui favorisait les discussions, la collaboration et les projets collectifs tout en permettant d'accueillir différents besoins individuels⁴².

Les lesbiennes du quartier ont rapidement investi le lieu. Que ce soit pour y louer mensuellement un local, y participer aux activités, y tenir un évènement ou y travailler. Entre 1984 et 1993, l'École Gilford est un carrefour de la vie communautaire, culturelle, artistique et politique lesbienne sur le Plateau Mont-Royal. Lorsque les membres de Traces sont informées qu'un local se libère, elles prennent sans hésiter la décision de faire partie de ce lieu « fantastique », comme le soulève Pascale :

Il y avait un petit local à louer, donc on a déménagé les archives de chez Laurraine Hébert pour aller dans ce petit local à l'école Gilford. L'école Gilford a été un lieu fantastique, ça a été d'abord un lieu de cohabitation très collégiale [...]. Même si on était de différentes allégeances, comme Marie-Andrée faisait de l'ébénisterie, il y avait les lesbiennes politiques ou encore les lesbiennes artistes⁴³.

Lorsque Traces se joint au projet, des artistes et musiciennes ont transformé les anciennes salles des classes en studios, Marie-Andrée Courval travaille au sous-sol de l'école où elle a aménagé son atelier d'ébénisterie et l'École d'arts martiaux des femmes de Montréal offre ses cours dans le gymnase. La troupe de théâtre Salon des Tribades, fondée par Suzanne Boisvert, Martine Chagnon et Myriam Saad, ainsi que la Chorale lesbienne s'exercent dans les anciennes salles de classe et se produisent à l'École Gilford. Des groupes font également usage du lieu ponctuellement pour y tenir des rencontres, comme le groupe des Alcooliques anonymes pour femmes ou encore le groupe de lesbiennes contre la montée de la droite. De plus, l'École accueille des évènements ponctuels, comme les Journées d'inter-actions lesbiennes ainsi que des spectacles, expositions, fêtes et discussion politiques.

L'École Gilford est administrée de façon collective et démocratique. Un collectif pour faciliter la gestion du lieu est formé par des membres locataires de l'École sous le nom de « Arts et Gestes des femmes de Montréal »⁴⁴ et assure notamment l'organisation de l'espace, l'horaire, le budget et la location des

⁴² *Ibid.*, p. 315.

⁴³ Entrevue avec Pascale Noizet, 26 mai 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.4.

⁴⁴ Dans une ligne du temps écrite rétrospectivement en 2019 par Danielle Tessier, membre de l'École Gilford, il est noté : « C'était impossible juridiquement que le mot "lesbienne" soit enregistré, car selon la charte des droits et libertés de la personne du Québec, cela aurait été discriminatoire à l'époque (1985). C'est ainsi que les membres de l'École Gilford ont créé un nom fictif afin de s'enregistrer auprès de la Ville : « Arts et Gestes des femmes de Montréal ». Cela avait pour but de faciliter la gestion du lieu; Danielle Tessier, Ligne du temps, 2019, Fonds École Gilford, Classeur, Tiroir 1, Dossier thématique, École Gilford, Archives lesbiennes du Québec, p.9.

installations. Enregistré auprès de la Ville comme organisme de bienfaisance, Arts et Gestes des femmes de Montréal agit en tant que locataire de l'École auprès de la Ville et garantit ainsi une certaine protection légale et un anonymat aux groupes qui louent les locaux.

3.1.4 L'ouverture officielle



45

⁴⁵Traces, « Traveling happening, sur l'histoire des lesbiennes : Ouverture des Archives lesbiennes de Mont. », 14 novembre 1984, Fonds Affiches, Portfolio P1, A0021, Archives lesbiennes du Québec.

Figure 3.1 Affiche annonçant l'ouverture des Archives lesbiennes de Montréal, 14 novembre 1986 au 2025 rue Gilford, Collection Affiches, Portefolio P1, A0021, Archives lesbiennes du Québec.

C'est donc à l'École Gilford qu'a lieu, le 14 novembre 1986, la seconde ouverture officielle de Traces, archives lesbiennes de Montréal. Pour l'occasion, le collectif organise une soirée *quiz* à laquelle environ une cinquantaine de personnes prennent part⁴⁶. Pascale se souvient que l'évènement a eu lieu dans « le grand espace près du local [...] », qu'elles avaient « laissé la porte des archives ouvertes » et qu'« énormément de filles étaient intéressées à visiter le local »⁴⁷. Cet extrait d'article, publié dans la revue *Treize* en janvier 1987 par Louiselle, l'une des participantes, décrit la soirée :

Le vendredi 14 novembre avait lieu l'ouverture officielle des Archives lesbiennes de Montréal, Traces. Hum, soirée sérieuse en perspective, pensions-nous : discours de circonstance, formule d'usage, le genre de réunion qu'on peut avoir hâte de quitter pour aller au bar ou n'importe où ailleurs, en plein vendredi soir...

Mais il n'en fut rien. Les organisatrices (désirant prouver qu'elles en savaient plus sur l'histoire des lesbiennes, je suppose!) avaient organisé un « Quizzz ». Comme à la télévision. Sauf que les questions adressées aux participantes, c'est-à-dire toutes nous autres divisées en deux équipes, n'avaient rien de comparable aux questions posées aux jeunes « bolles » de Génies en herbe.

En voici quelques exemples :

- 1) À quel siècle est apparu le mot « tribade », et que signifie-t-il?
 - 2) Quelle écrivaine québécoise s'est affichée pour la première fois en tant que lesbienne?
 - 3) Qui a réalisé la vidéo « Espaces lesbiennes » présentée au Cinéma Parallèle en avril 1982?
 - 4) Dans quelle ville canadienne se tient annuellement la Lesbian Sexuality Conference?
- [...] ⁴⁸

Pascale explique que la salle était divisée en deux groupes et que « celles qui avaient la réponse cliquaient sur leur briquet », elle ajoute : « Pour te dire qu'en 1986, ça fumait pas à peu près! On ne s'est même pas posé la question [de savoir] qui aurait un briquet! »⁴⁹, « C'était très rigolo, c'était très marrant, chacune disait "Non, non, tu te trompes", "Non, non, moi je vous dis que c'est ça", "Non, non, c'est les archives qui se trompent! " J'ai dit "Non! On ne se trompe pas, on a les documents, c'était drôle!" »⁵⁰. Les gagnantes ont reçu un livre de Diane Lamoureux alors que le prix de consolation était une reproduction d'une affiche lesbienne⁵¹.

⁴⁶Traces, Cahier des réunions, 30 novembre 1986, Fonds Traces, Boîte 3, Archives lesbiennes du Québec, p.22.

⁴⁷ Entrevue avec Pascale Noizet, 26 mai 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.14.

⁴⁸ Louiselle, « Traces...d'humour », *Treize*, vol. 3, n° 3, janvier 1987, Collection Périodiques, Boîte Treize, p.8-9.

⁴⁹ Entrevue avec Pascale Noizet, 26 mai 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.14.

⁵⁰ Entrevue avec Pascale Noizet, 26 mai 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.14.

⁵¹ Traces, Cahier des réunions, 24 octobre 1986, Fonds Traces, Boîte 3, Archives lesbiennes du Québec, p.19.

Aborder l'histoire lesbienne sous forme de *quiz* a été pour le collectif une façon de stimuler la curiosité des lesbiennes présentes à propos de l'histoire lesbienne et de prouver l'intérêt d'en garder des traces. « Nous n'avons eu que de bonnes critiques, l'atmosphère mollo a beaucoup aidé. On a fait 50 \$. C'est plus ou moins bien, le jeu a bien marché. L'intérêt a été marqué pour les archives elles-mêmes (le matériel). Bravo les filles »⁵², peut-on lire dans le cahier des permanences. La soirée d'ouverture a également été l'occasion de raconter l'histoire de la première collective avec les lesbiennes présentes, de vendre des cartes de membre et, surtout, de décrire les intentions et le mode de fonctionnement du nouveau collectif. Car l'année qui a séparé la première rencontre de l'ouverture officielle est la période où les membres se sont entendues sur le fonctionnement interne, sur leur politique d'acquisition, ont classé et récolté des documents et ont trouvé des sources de financement.

3.2 Fonctionnement interne

Jusqu'à l'ouverture, les quatre membres du collectif se rencontrent environ une fois toutes les deux semaines. Entre 1987 et 1993, la composition du collectif change quelque peu, mais la fréquence des réunions de Traces reste stable⁵³. À celles-ci s'ajoutent, dès janvier 1987, des permanences hebdomadaires tenues en alternance par les membres et des bénévoles. Ces moments sont l'occasion pour les usagères de consulter le matériel, d'emprunter des livres et de déposer des documents. Les membres laissent dans le cahier des permanences des notes qui, comme celle qui suit, mélangent compte rendu et humour :

Personne n'est venu. Ce n'est pas juste! Pourquoi c'est moi qui viens quand y'a personne ? Et puis faisant environ 90 degrés dehors sous un ciel bleu magnifique. Et pis à cause de tout ça, j'ai failli démissionner des Archives, mais j'ai finalement décidé que non. J'attendrai un peu, l'été s'en vient alors... J'ai quand même fait quelques petites choses. J'ai élagué le courrier en provenance du C.S.F. J'ai aussi fait l'indexation de la revue *Furie Lesbienne*. Et pis mon amie Constance s'est occupée du fichier ressource. On a reçu 3 livres en cadeau⁵⁴.

C'est également dans ce cahier qu'elles font les suivis, notamment quant aux paiements de loyer : « 4 lesbiennes pour prêt de livre et 1 cherchant un appart », « J'ai payé le loyer de mars-avril-mai : 150 \$ »⁵⁵.

⁵² Traces, Cahier des réunions, 30 novembre 1986, Fonds Traces, Boîte 3, Archives lesbiennes du Québec, p.22.

⁵³ Paula quitte le collectif en 1987 et Laurraine démissionne en février 1988. Diane Turcotte et Andrée Boucher se joignent alors au collectif. Danielle quitte le projet en 1991, suivie de Pascale et Diane en 1993. Anne-Marie s'investit quant à elle à partir de 1993 et jusqu'à la fermeture de l'École Gilford, en février 1994.

⁵⁴ Danielle Chagnon, Cahier des permanences, 2 avril 1988, Fonds Traces, Boîte 3, Archives lesbiennes du Québec, p.8.

⁵⁵ Pascale Noizet, Cahier des permanences, 5 mars 1988, Fonds Traces, Boîte 3, Archives lesbiennes du Québec, p.4.

Alors que la recherche d'un lieu où conserver les archives et tenir des permanences a été une priorité pour le collectif, cette démarche est menée conjointement avec la recherche de financement.

3.2.1 Financement

Dès février 1986, une requête pour constitution est envoyée au registre des entreprises du Québec au nom de « Archives Traces lesbiennes » et est signée par Danielle Chagnon (Éclusière-Pontière), Paula Synnowich (étudiante), Pascale Noizet (secrétaire à la rédaction) et Laurraine Hébert (étudiante)⁵⁶. À l'instar des demandes faites par la première collective, celle-ci est approuvée, et Archives Traces lesbiennes figure aux registres des entreprises du Québec à partir de mars 1986⁵⁷.

Pour être enregistré aux registres des entreprises, un organisme ne doit pas faire la promotion d'idéologies politiques. Ainsi, en s'engageant dans cette démarche, les membres de Traces consentent à ce que leur projet soit « neutre » politiquement. Rebecka Sheffield dans son livre *Documenting rebellion: a study of four lesbian and gay archives in queer times*⁵⁸ qualifie cette posture, qui est mise de l'avant par certains centres d'archives lesbiens de l'époque, de « *strategic neutrality* »⁵⁹. Ce positionnement permet notamment aux projets d'archives communautaires de déposer des demandes de financement auprès des instances gouvernementales. Dans les premières semaines du projet, un compte en banque est ouvert au nom d'Archives Traces lesbiennes. Si cela vise à faciliter la gestion du projet, il s'agit également de tout mettre en place afin de pouvoir « avoir accès aux programmes de subventions »⁶⁰.

Tout comme pour la première collective de Traces, les principales dépenses sont liées aux frais de la case postale, à l'achat de papeterie et au paiement du loyer⁶¹. Afin de couvrir ces frais, le collectif souhaite postuler aux programmes de subventions du gouvernement canadien et espère pouvoir utiliser cet argent

⁵⁶ Archives Lesbiennes de Montréal Traces, Archives lesbiennes Traces – Incorporation 1986, Fonds Traces, Classeur, Tiroir 1, Dossier Incorporation Traces, Archives lesbiennes du Québec.

⁵⁷ Archives Lesbiennes de Montréal Traces, Emploi et Immigration Canada : Développement de l'emploi et plan de formation, octobre 1986, Fonds Traces, Boîte 1, Dossier Demande de subvention, Archives lesbiennes du Québec, p.4.

⁵⁸ Rebecka Taves Sheffield, *Documenting Rebellions: A Study of Four Lesbian and Gay Archives in Queer Times*, Sacramento, Litwin Books, 2020.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 151.

⁶⁰ Traces, Cahier des réunions, 7 février 1986, Fonds Traces, Boîte 3, Archives lesbiennes du Québec, p.7.

⁶¹ 50 \$/mois donc 600 \$/année à l'École Gilford.

non pas pour payer des salaires, mais pour financer le projet. Cette note du 24 janvier 1986 témoigne de leur réflexion sur le sujet :

Pascale tient absolument à ce que les subs ne servent pas à payer des salaires. Paula est d'accord pour avoir des salaires dans la mesure où ça sert à avoir une personne à temps plein ou temps partiel [...], mais Laurraine nous dit qu'il n'y a pas beaucoup de lesbiennes qui fréquentent les archives. On peut s'arranger si on est obligées de payer un ou des salaires à cause du type de subvention. Mais la priorité au niveau du financement est pour payer le local et faire des acquisitions. Paula va continuer de regarder les subventions du Canadian Council. Danielle (c'est moi) va regarder dans le livre des subventions de la coop. Laurraine va demander à Anne son bouquin sur les subventions aux groupes de femmes⁶².

Dès octobre 1986, une première demande de subvention est déposée à la Direction du développement de l'emploi, dans le cadre du programme Emploi et Immigration Canada afin de « former une préposée à la documentation pour les archives Traces »⁶³. Le 6 mars 1987, une seconde demande est soumise à la Direction du développement à l'emploi dans le cadre du programme Défi 87 afin de « créer un poste d'agente de recherche »⁶⁴. Le travail induit par le dépôt de ces demandes est colossal. Les dossiers exigent un descriptif exhaustif de la mission de l'employeur, un plan de formation détaillé en plusieurs volets ainsi qu'un montage financier⁶⁵. Malgré la rigueur des demandes et l'appui du député Jean-Claude Malépart, Traces, archives lesbiennes de Montréal n'a pas obtenu ces subventions salariales.

⁶² Traces, Cahier des réunions, 24 janvier 1986, Fonds Traces, Boîte 3, Archives lesbiennes du Québec p.5.

⁶³ Archives Lesbiennes de Montréal Traces, Emploi et Immigration Canada : Développement de l'emploi et plan de formation, octobre 1986, Fonds Traces, Boîte 1, Dossier Demande de subvention, Archives lesbiennes du Québec, p.4.

⁶⁴ Archives Lesbiennes de Montréal Traces, Direction du développement de l'emploi : Défi 87 – Emploi d'été, Mars 1987, Fonds Traces, Boîte 1, Dossier Demande de subvention, Archives lesbiennes du Québec.

⁶⁵ Archives Lesbiennes de Montréal Traces, Emploi et Immigration Canada : Développement de l'emploi et plan de formation, octobre 1986, Fonds Traces, Boîte 1, Dossier Demande de subvention, Archives lesbiennes du Québec, p.4.



HOUSE OF COMMONS
CHAMBRE DES COMMUNES
OTTAWA, CANADA
K1A 0A6

Jean-Claude Malépart,
Député de Montréal-Ste-Marie

O T T A W A
le 6 avril 1987

L'honorable Jean Charest
Ministre d'Etat à la jeunesse
Edifice de la Confédération
Pièce 583
Chambre des communes

Sujet: Archives Traces de Montréal
#5314 MH 9

Monsieur le Ministre,

Par la présente, je désire apporter mon appui au projet cité en rubrique, présenté dans le cadre du programme d'emploi de votre ministère, "Défi 87".

Après avoir pris connaissance de ce projet, je suis assuré que vous conviendrez avec moi qu'il répond aux critères du programme et à cette fin, j'ose espérer que vous pourrez subventionner le groupe parrain afin qu'il puisse mener à terme ce projet.

Veuillez agréer, Monsieur le ministre, l'expression de mes meilleurs sentiments.


Jean-Claude Malépart
Député de Montréal-Ste-Marie

BUREAU A OTTAWA
Pièce 416
Ed. Confédération
Chambre des Communes
Ottawa K1A 0A6
Tel.: (513) 992-6779



BUREAU DE COMTÉ
1675 Est. rue Rachel
Suite 18-A
Montréal, Québec
H2J 2K6
Tel.: (514) 524-0752

66

Figure 3.2 Jean-Claude Malépart, Député de Montréal Ste-Marie, Lettre d'appui « Défi 87 », 6 avril 1987, Fonds Traces, Boîte 1, Boîte 1, Dossier Demande de subvention, Archives lesbiennes du Québec.

⁶⁶ Jean-Claude Malépart, Député de Montréal Ste-Marie, Lettre d'appui « Défi 87 », 6 avril 1987, Fonds Traces, Boîte 1, Boîte 1, Dossier Demande de subvention, Archives lesbiennes du Québec.

Ces deux refus consécutifs mettent un terme à leur tentative, et les efforts du collectif sont dirigés vers des stratégies d'autofinancement. Liz Millard constate, dans son livre *Making a Scene: Lesbians and Community across Canada, 1964-1984*, que la vaste majorité des projets lesbiens de cette époque au Canada s'auto-financent et qu'en ce sens, la recherche de financement est un problème commun à tous les groupes⁶⁷. À Montréal, c'est sur l'appui financier de Coop lesbiennes⁶⁸, dont Danielle Charest⁶⁹ et Danielle Chagnon font partie, que plusieurs groupes lesbiens comptent principalement. Depuis l'hiver 1986, des demandes de dons sont faites à la Coop de façon annuelle ou semestrielle et varient entre 175 et 300 dollars. Cette dernière appuie financièrement Traces depuis ces débuts en 1983, et ce, de façon continue jusqu'à ces derniers moments⁷⁰. Cette demande de don adressée à la Coop montre par ailleurs que le collectif de Traces tente de diversifier ses sources de financement.

⁶⁷ Liz Millard, *Making a Scene: Lesbians and Community Across Canada, 1964-84*, Vancouver, UBC Press, 2015, p. 139-140.

⁶⁸ Groupe qui récolte, prête et donne de l'argent aux groupes lesbiens montréalais. Danielle Chagnon et Danielle Charest sont notamment membres de Coop lesbiennes. Pour plus d'information, voir Chapitre 2, p.22.

⁶⁹ Membre fondatrice de la première collective des Archives, Traces lesbiennes de Montréal en 1983.

⁷⁰ Entrevue avec Danielle Chagnon, 26 juillet 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.11.



Archives lesbiennes de Montréal
Traces

C P. 13, Succ. De Lorimier
Montréal, Qc
H2H 2N6

Montréal, le 14 octobre 1987

Chère Coop,

Le collectif des Archives ayant travaillé tout l'été fut pris au dépourvu lorsqu'il s'aperçu que le loyer était dû.

Point de réponse favorable aux demandes de subventions le gouvernement ne semblant pas faire siennes nos lesbiennes visions.

Après tant d'effort allons-nous laisser tomber un projet collectif que nous avions tant souhaité?

Nous tournâmes donc nos espoirs financiers en direction de lesbiennes monétairement aisées.

Hélas! d'argent et de réponses nous ne reçûmes point, et l'espoir en nos coeurs brûla comme paille et foin.

Qu'à cela ne tienne, dîmes-nous, changeons de stratégies publions, publions et sonnons l'hallali que les lesbiennes entendrons d'un bout à l'autre du pays.

Les Archives, nous rendrons plus visibles la documentation, par le répertoire est maintenant accessible.

Mais pour continuer sur cette belle lancée quelques beaux dollars il nous faut trouver.

C'est pourquoi à la Coop nous nous sommes adressée sachant que dans votre infinie bonté nos problèmes financiers vous saurez apaiser.

Dans l'espoir d'une réponse positive, nous vous prions d'agréer, Mesdames, l'expression de nos sentiments les meilleurs.

Le collectif des Archives lesbiennes 71

Figure 3.3 Demande de dons des Archives lesbiennes de Montréal adressée à la Coop lesbiennes, 14 octobre 1987, Fonds Traces, Boîte 1, Dossier Dons Coop lesbiennes, Archives lesbiennes du Québec.

En effet, le collectif des Archives fait aussi appel à la communauté pour les soutenir. À l'instar de centres d'archives tels le *Lesbian Herstory Archives* de New York et Archives et cultures lesbiennes de Paris, qui publient leur propre bulletin d'information afin de se faire connaître et partager leurs activités⁷², c'est plutôt par l'entremise de communiqué dans des revues lesbiennes que le collectif des Archives Traces diffuse leurs informations. Avant même l'ouverture officielle de Traces, les membres visent à faire connaître les Archives

⁷¹ Le collectif des Archives lesbiennes, « Chère Coop », 14 octobre 1987, Fonds Traces, Boîte 1, Dossier Dons Coop lesbiennes, Archives lesbiennes du Québec.

⁷² R.T. Sheffield, *op. cit.*, p. 118.

et à solliciter l'appui des lesbiennes au niveau matériel et financier. Comme le montre cette annonce publiée dans la revue *Treize* en mai 1986⁷³.

⁷³ Archives lesbiennes de Montréal Traces, « Bonjour à vous toutes! », *Treize*, vol. 2, n° 5, mai 1986, Collection Périodiques, Boîte Treize, Archives lesbiennes du Québec, p.26.



Archives lesbiennes de Montréal
Traces
a/s Danielle Chagnon
C.P. 13, Succ. De Lorimier
Montréal, Qc
H2H 2N6

Bonjour à vous toutes!

Depuis quelques mois une nouvelle collective s'est formée dans le but d'organiser l'ouverture officielle des archives lesbiennes de Montréal en septembre 86. Nos objectifs sont les suivants:

- Rassembler l'information, la documentation existante et à exister concernant les lesbiennes au Québec, au Canada et au niveau international,
- Susciter des discussions, recherches, projets axés sur l'histoire culturelle et socio-politique du lesbianisme,
- Créer un lieu de consultation, de référence, d'information et de recherche,
- Diffuser les résultats des recherches théoriques, bibliographiques ainsi que toute information concernant les lesbiennes,
- Recueillir des fonds (subventions, activités de financement, dons) afin d'assurer le fonctionnement des archives.

Bien que nous ayons déjà un certain nombre de documents (livres, périodiques internationaux, archives de groupes, etc), nous avons besoin de vous pour enrichir cette collection déjà existante.

Vous pouvez contribuer de différentes façons en nous faisant parvenir:

des documents: livres, manuscrits, revues, articles, correspondance, cartes postales, dessins, poèmes, chansons, affiches, pancartes de manif, photos, cassettes, vidéos, films, etc. (que nous pouvons photocopier).

du matériel: de la feuille lignée à la... photocopieuse!

un appui financier: "The sky is the limit!" (Pour l'instant non déductible d'impôt mais vous aurez notre reconnaissance éternelle: bisous à l'avance...)
Vous pouvez nous contacter à l'adresse suivante:

Archives lesbiennes de Montréal
Traces
a/s Danielle Chagnon
C.P. 13, Succ. De Lorimier
Montréal, Qc
H2H 2N6

Danielle Chagnon
Lauraine Hébert
Pascale Noizet
Paula Sypnowich

74

Figure 3.4 Lettre d'information sur les Archives lesbiennes de Montréal, mai 1986, Fonds Traces, Boîte 1, Dossier Matériel de diffusion, Archives lesbiennes du Québec.

⁷⁴ Archives Lesbiennes de Montréal Traces, « Bonjour à vous toutes! », mai 1986, Fonds Traces, Boîte 1, Dossier Matériel de diffusion, Archives lesbiennes du Québec.

Parallèlement, le collectif s'est aussi adressé à des lesbiennes ayant plus de moyens financiers. Danielle se souvient avoir eu [...] toute une discussion là-dessus :

[...] y doit bien avoir des lesbiennes riches qui voudraient nous aider. Pis là, on pensait à des lesbiennes riches, je pense qu'on n'en trouvait pas beaucoup, qui était *out* là. Mais quand même, on va leur envoyer une lettre et elles vont voir la pertinence de notre projet, et voir l'importance que ça a de préserver la mémoire des lesbiennes. Ah bien, je pense qu'on a reçu zéro sou⁷⁵.

En septembre 1987, un document contenant une présentation de Traces, l'historique et les objectifs du collectif a été envoyé à 20 lesbiennes et se termine ainsi :

Des ressources insuffisantes :

Les Archives Traces, c'est d'abord et avant tout de l'énergie humaine : un collectif militant, des collaboratrices qui nous alimentent en documentation, des groupes, éditrices, individuelles qui nous font parvenir leur production... Malgré des tentatives répétées, aucune subvention de nous a été accordée par aucun palier de gouvernement, même si chacun de nos projets avait été jugé conforme aux objectifs des programmes de subvention. La survie de l'organisme repose donc totalement sur l'auto-financement. (Vente de cartes de membres, dons, soutien financier de la Coop.) Survivre n'est pas vivre; nous aurions besoin d'un appui financier plus important pour développer nos projets.

20 dons de 100 \$ nous permettraient de :

- Payer le loyer pendant un an..... 600 \$
- Acquérir de nouvelles publications..... 500 \$
- Réaliser le projet du bulletin..... 200 \$
- Réaliser le projet de ciné-archives..... 300 \$
- Acheter du matériel de bureau..... 400 \$

Nous avons donc décidé de solliciter des femmes susceptibles de nous appuyer. Ce projet a été envoyé à une vingtaine de femmes qui, nous le croyons, partagent avec nous la préoccupation pour l'accès à l'histoire, l'information, les réalisations lesbiennes. Nous vous remercions de l'attention que vous porterez à ce projet⁷⁶.

Bien qu'elles « ne rapportent pas grand-chose! »⁷⁷, les cartes de membre, vendues entre 5 et 10 dollars, ont permis d'amasser plus de dons que ces lettres ciblées. Les notes de la rencontre du 17 décembre 1987 en font ainsi mention : « On se rappelle l'importance de se rendre aux lancements de livres. Danielle est allée au lancement de *L'Évidente Lesbienne*, donc nous avons le No et 40 \$ en dons (5 cartes vendues) »⁷⁸. Le

⁷⁵ Entrevue avec Danielle Chagnon, 26 juillet 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.17.

⁷⁶ Archives lesbiennes de Montréal Traces, Document explicatif : Archives Traces 1987, Fonds Traces, Boîte 1, Dossier demande de dons, Archives lesbiennes du Québec.

⁷⁷ Entrevue avec Pascale Noizet, 26 mai 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.13.

⁷⁸ Traces, Cahier des réunions, 17 décembre, Fonds Traces, Boîte 3, Archives lesbiennes du Québec, p.43.

collectif fait aussi la promotion des cartes de membre par des lettres envoyées à des groupes et individus susceptibles d'en faire l'acquisition ainsi que dans les revues lesbiennes l'époque. Cette annonce publiée dans la revue *Treize* en novembre 1987 en est un exemple :

Que diriez-vous de lire le dernier Mireille Best confortablement assise dans votre salon? Ou encore de faire connaissance avec les écrits de Monique Wittig, de Jill Johnson, ou bien de Rita Mae Brown, Jane Rule ou Marie-Claire Blais? Des romans, des nouvelles, des essais écrits par des lesbiennes que vous pourrez apporter chez vous pendant deux semaines : Voilà le nouveau service que vous offrent les Archives lesbiennes. Et ce, gratuitement! En effet, pour emprunter les livres, il suffit d'avoir sa carte de membre des Archives (10 \$ pour un an). [...] La liste complète des livres apparaît dans le Répertoire sommaire des Archives lesbiennes de Montréal que nous venons tout juste de publier (en vente à 2 \$) [...] ⁷⁹.

Le service de prêt de livres que le collectif poursuit est l'une des principales raisons pour laquelle les usagères des Archives fréquentent les permanences hebdomadaires. Qu'il s'agisse de dons, d'emprunts ou de retours de livres et de revues, la littérature occupe une place importante aux Archives Traces. Afin de faire connaître sa collection et de récolter des fonds, le collectif publie, en octobre 1987, *Répertoire sommaire* des Archives Traces, à l'intérieur duquel est consigné un aperçu des revues et livres disponibles à Traces. Vendus au coût de deux dollars, ces répertoires sont un moyen supplémentaire de recevoir des dons ponctuels et de faire de la publicité. Ils sont déposés pour vente aux librairies l'Essentielle et l'Androgyne⁸⁰.

⁷⁹ Archives Traces lesbiennes de Montréal, Communiqué, *Treize*, vol. 4, n° 2, novembre 1987, Collection Périodiques, Boîte Treize, Archives lesbiennes du Québec, p.30.

⁸⁰ Traces, Cahier des réunions, 6 décembre 1987, Fonds Traces, Boîte 3, Archives lesbiennes du Québec, p.43.

TRACES ARCHIVES LESBIENNES DE MONTRÉAL

Ce n'est un secret pour aucune d'entre nous: dans presque toutes les dimensions de la vie sociale, politique et culturelle de nos sociétés, les lesbiennes sont à toutes fins pratiques évacuées des discours publics.

Notre/nos histoire/s, nos projets, notre/nos littérature/s circulent peu; nos contributions à la vie culturelle, politique et littéraire, pourtant importantes, sont bien souvent invisibles.

Chacune de nous qui un jour a voulu poser un regard sur l'un ou l'autre de ces champs de préoccupation s'est heurtée à un mur de silence parfois propre à décourager la plus entêtée.

Et pourtant...

Des revues se publient, partout à travers le monde. Des lesbiennes écrivent, éditent, réalisent des films et des vidéos, des événements s'organisent, des groupes se mettent sur pied, des réflexions et des analyses sont produites: en français, en anglais, en espagnol, en allemand, etc.

C'est pour rassembler, rendre visible et accessible cette profusion de documentation et de productions que les Archives lesbiennes Traces existent.

Fondées en 1983, les Archives lesbiennes ont connu un développement nouveau en 1986: élargissement du collectif; croissance du fonds documentaire; ouverture officielle dans des locaux publics, accessibles à toutes les lesbiennes et aux femmes intéressées.

Les Archives: un outil pour favoriser la circulation de l'information...

Les Archives ont déjà accumulé une quantité impressionnante de documents. Nous n'avons pas l'intention de la garder jalousement pour nous: nous souhaitons au contraire qu'elle circule le plus possible. C'est pourquoi nous présentons ce répertoire qui, s'il est sommaire, donne toutefois un aperçu du fonds documentaire des Archives. Nous vous invitons donc à en prendre connaissance, en espérant évidemment piquer votre curiosité et vous rencontrer durant notre permanence:

le samedi, de 13h à 17h
au 2025, Gilford
Montréal

Amicalement,
Le collectif des Archives
Andrée Boucher
Danièle Chagnon
Lauraine Hébert
Pascale Noizet

81

Figure 3.5 Page d'information sur les Archives lesbiennes de Montréal dans le Répertoire sommaire des Archives lesbiennes de Montréal, octobre 1987, Fonds Traces, Boîte 1, Dossier Matériel de diffusion, Archives lesbiennes du Québec ALQ.

⁸¹ Le collectif des Archives, Répertoire sommaire des Archives lesbiennes de Montréal, octobre 1987, Fonds Traces, Boîte 1, Dossier Matériel de diffusion, Archives lesbiennes du Québec ALQ.

Bien que sommaire, ce répertoire fait état des collections de Traces à l'automne 1987. En tout, 117 revues et journaux lesbiens, provenant de 14 pays⁸², 40 dossiers thématiques⁸³ et 123 livres francophones et anglophones y sont répertoriés.

En plus des bulletins, des cartes de membre et des demandes de dons, le collectif a organisé diverses activités de financement. Parmi celles-ci figure l'organisation de Ciné-archives⁸⁴.



Figure 3.6 Deux femmes s'embrassent, affiche publicitaire des Ciné-Archives organisés par les Archives lesbiennes de Montréal, *Le lesbianisme : La caméra obscure du cinéma?* Treize, vol. 4, no 5, mai 1988, Collection Périodiques, Boîte Treize, Archives lesbiennes du Québec, p.4.

Pascale est notamment impliquée de près dans l'organisation de ce qui devait être une série d'événements présentés par les Archives sous le titre *Le lesbianisme : La caméra obscure du cinéma?* Elle explique que le collectif « avait répertorié une série de films » et précise : « dont *Jeunes filles en uniforme*, qu'on avait déjà vu, évidemment, une histoire d'amour entre lesbiennes qui se termine mal comme d'habitude. [rire] En tout cas, dans ce temps-là, [...] avant 1990, c'est plutôt ça »⁸⁶.

⁸² Allemagne, Angleterre, Australie, Belgique, Brésil, Canada, Espagne, États-Unis, Finlande, France, Hollande, Inde, Italie, Suisse.

⁸³ Activités sociales, bars, cinéma/vidéo, conférences canadiennes, danse, discours naturaliste, économie, église catholique, hétérosociété et homosexualité, hétérosociété et lesbianisme, fascisme, féminisme, féminisme et lesbianisme, histoire, homosexualité, identité, interrelations, législation, lesbianisme féministe, lesbiennes grosses, littérature, maternité, musique, peinture, photographie, psychologie, radicalisme, radio, religieuses, sadomasochisme, santé, sculpture, séparatisme, sexualité, sida, télévision, théâtre, violence faites aux femmes.

⁸⁴ L'idée consiste à présenter un film d'époque qui met en scène une ou des personnages lesbiens. Mis à part l'intérêt financier, un tel événement permet à la fois de faire connaître une œuvre cinématographique sur le lesbianisme et de créer un espace de discussion.

⁸⁵ Pascale Noizet pour les Archives Traces, « Les dessous dominants des Uniformes », *Treize*, vol. 4, n° 5, mai 1988, Collection Périodiques, Boîte Treize, Archives lesbiennes du Québec, p.4.

⁸⁶ Entrevue avec Pascale Noizet, 26 mai 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.16.

Dès décembre 1987, une entente de location de salle est faite avec la Cinémathèque québécoise pour la projection du film *Jeunes filles en uniforme*. Le collectif emploie dès lors son énergie à l'organisation et à la promotion de l'évènement prévu le 22 février 1988. Cependant, deux semaines avant la projection, la Cinémathèque québécoise tente par différents moyens⁸⁷ d'empêcher la tenue de l'évènement dans sa salle. Pascale explique l'attitude de la Cinémathèque ainsi :

[...] notre affiche met[tait] “pour femmes et lesbiennes seulement”. [...] On peut comprendre parce que c'est ouvert à tout le monde, la cinémathèque. Mais ils ne nous ont jamais dit quoi que ce soit alors qu'ils savaient qu'on était les Archives lesbiennes⁸⁸.

Pris de court, les Archives font affaire avec une avocate et font parvenir une mise en demeure à la Cinémathèque québécoise⁸⁹. Le 11 février 1988, soit 11 jours avant l'évènement, une entente est officialisée entre les deux parties et la projection a lieu à la date prévue.

C'est devant une salle comble que, le 22 février 1988, a lieu, à la Cinémathèque québécoise, le premier Ciné-archives. Pascale se souvient : « Il y avait 200 filles à la projection! Ça a super bien marché, j'ai fait une présentation. C'était vraiment super. Mais... c'était tout [...] un travail à faire, qui nous a un petit peu dépassées »⁹⁰. Elle soutient dans un article paru dans la revue *Treize* en mai 1988 que :

Jeunes filles en uniforme est cependant devenu pour nous plus qu'un simple récit cinématographique : il restera gravé dans notre mémoire, dans un espace frontalier qui relie à plusieurs fils certaines extrémités historiques de la répression envers les lesbiennes.⁹¹

Si l'évènement a permis de récolter 600 dollars et si les personnes présentes ont réclamé un deuxième Ciné-archives, *Jeunes filles en uniforme* est cependant le seul film de la « Série Ciné-archives » présenté par les Archives lesbiennes.

⁸⁷ La Cinémathèque a d'abord évoqué le prix d'entrée comme raison. Celui-ci a été ajusté à leur demande, mais ils ont ensuite conclu que le film présenté faisait partie de leur répertoire et donc qu'ils ne pouvaient pas louer leur salle pour une projection privée. Le titre du film était par ailleurs connu dès le début des démarches.

⁸⁸ Entrevue avec Pascale Noizet, 26 mai 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.16.

⁸⁹ Christine Richème, avocate, Mise en demeure : Les archives Traces de Montréal Inc contre La Cinémathèque québécoise, février 1988, Fonds Traces, Boîte 1, Dossier Ciné-Archives, Archives lesbiennes du Québec.

⁹⁰ Entrevue avec Pascale Noizet, 26 mai 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.16.

⁹¹ Pascale Noizet pour les Archives Traces, « Les dessous dominants des Uniformes », *Treize*, vol. 4, n° 5, mai 1988, Collection Périodiques, Boîte Treize, Archives lesbiennes du Québec, p.4-5.

Le financement des Archives Traces a été, tout au long du projet, une préoccupation centrale du collectif et a mobilisé beaucoup d'énergie. Bien que les contributions des membres de la communauté, la vente des cartes de membre et des bulletins ainsi que les activités de financement aient permis de recueillir des fonds, la source de financement qui s'est avérée stable et qui a soutenu l'existence du projet entre 1983 et 1994 est Coop lesbiennes.

3.2.2 Les politiques internes : le parti pris de la neutralité

Un second aspect central du fonctionnement des Archives Traces concerne les politiques internes du groupe. En effet, en parallèle de la recherche de lieu et de financement, les membres sont amenées à définir à qui s'adresse le projet et quel type de matériel elles souhaitent récolter. Le processus de réflexion qui s'est alors enclenché se conclut, quelques mois plus tard, par la mise en place d'une politique d'accessibilité et d'une politique d'acquisition.

3.2.2.1 « Ouvert aux femmes et aux lesbiennes »

Lorsque Paula, Danielle, Laurraine et Pascale reprennent en main les Archives, seules les « lesbiennes » sont autorisées à consulter les collections de Traces. Cette restriction soulève des questionnements au sein du nouveau collectif, entre autres pour Paula, qui est bisexuelle. De plus, l'École Gilford, bien qu'elle soit investie par des groupes lesbiens, est un espace ouvert aux femmes et aux lesbiennes. Après quelques mois d'échange sur le sujet, les membres parviennent à un consensus. En effet, lors de la rencontre du 1^{er} juin 1986, le collectif décide de « ne pas mettre “pour lesbiennes seulement” », mais de concentrer sa publicité au sein du réseau lesbien et de marquer les documents qui sont accessibles aux lesbiennes seulement⁹².

Selon Pascale, cette décision est très significative lorsqu'on prend en compte le contexte politique de l'époque. Les groupes associés à la tendance du lesbianisme radical ayant pour pratique d'être par et pour lesbiennes seulement, cette décision positionne le projet des Archives Traces hors de cette tendance⁹³. Du moins, c'est ce qui est souhaité, comme le soulève Danielle :

On était près des lesbiennes radicales, c'est clair, on était dans la même *gang*, c'est sûr qu'on était très près d'elles. Mais pour les archives, on n'a jamais conçu ça comme étant des archives des lesbiennes radicales. C'était tout ce qu'on pouvait trouver sur les lesbiennes, qu'on soit d'accord ou non avec ça, on voulait l'avoir. On voulait le garder, le préserver pour qu'il y ait une pluralité de voix. C'est un peu ça, quand t'es bibliothécaire. L'idée ce n'est pas de [...] servir juste les gens qui pensent comme moi, ou d'avoir juste des livres qui sont du côté de ce

⁹² Traces, Cahier des réunions, 1^{er} juin 1986, Fonds Traces, Boîte 3, Archives lesbiennes du Québec, p.16.

⁹³ Entrevue avec Pascale Noizet, 26 mai 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.13.

que je crois, ou de mêmes valeurs que j'ai parce que sinon ça serait un peu triste qu'on ait une société comme ça⁹⁴.

Parmi les nombreuses initiatives d'archives lesbiennes qui s'organisent en Europe et en Amérique du Nord depuis le début des années 1970, plusieurs s'associent à une tendance politique telle le lesbianisme radical ou le lesbianisme séparatiste. L'étude de Rebecka Sheffield montre que c'est le cas notamment du Lesbian Herstory Archives (LHA) et du June L. Mazer Lesbian Archives (WCLC), deux initiatives qui sont issues des mouvements féministes lesbiens séparatistes états-uniens et dont l'intention première a été de récolter les archives de ces mouvements⁹⁵. À Paris par exemple, le groupe Archives, Recherches et Cultures lesbiennes (ARCL) fondée en 1983, se réclame de la tendance du lesbianisme radical. Marine Gilis dans son mémoire qui porte sur l'histoire de cette initiative soulève que : « Les lesbiennes radicales ont été, en France, les premières à penser un lieu d'archives lesbiennes, espace qui se situe dans la logique même de leur action et conviction qui vise à créer un espace autonome pour lesbiennes, un lieu qui se veut également un espace d'échanges et de partage d'une « culture lesbienne »⁹⁶. Dans un contexte où il est courant pour des groupes d'archives lesbiens de revendiquer leur appartenance à une tendance politique et de veiller à récolter spécifiquement l'histoire de leur mouvement, la décision des membres de Traces de ne pas s'associer à une tendance idéologique s'inscrit dans leur démarche d'opter pour la « *strategic neutrality* ».

En effet, les membres s'efforcent consciemment de ne pas faire de Traces un projet spécifiquement lié au lesbianisme radical, notamment dans la composition de leur collectif. Lorraine et Paula n'étaient « pas du tout des lesbiennes radicales, ou même proches des radicales, à la limite y'avait Pascale et moi et c'était à peu près tout »⁹⁷, ajoute Danielle. Paula relate par ailleurs que « les radicales avaient une présence assez forte dans ce milieu à l'époque. Mais, quand même, elles m'ont invitée à les rejoindre et je ne sentais pas de préjugé. Ce n'était pas la pensée dominante en termes de pourcentage de personnes, mais, dans le milieu en général, elles étaient vocales, elles étaient des leaders »⁹⁸.

Rappelons que la scène lesbienne de l'époque est traversée par différentes tendances politiques et que celles-ci sont parfois personnifiées par des groupes ou individus. Dans le cas des Archives Traces, la présence de Pascale, qui se définit comme lesbienne radicale, et de Danielle, qui partage des liens relationnels forts avec

⁹⁴ Entrevue avec Danielle Chagnon, 26 juillet 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.7.

⁹⁵ R.T. Sheffield, *op. cit.*, p. 84,188.

⁹⁶ Marine Gilis, *Les Archiveuses*, Mémoire de maîtrise, École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2016, p. 30.

⁹⁷ Entrevue avec Danielle Chagnon, 26 juillet 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.8.

⁹⁸ Entrevue avec Paula Sypnowich, 25 mars 2024, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.11.

les « radicales », a pour effet d'associer le projet de Traces, archives lesbiennes de Montréal à l'idéologie du lesbianisme radical. Les Archives Traces sont notamment parmi les groupes que critique Martine Fourcand⁹⁹ dans son article, « Le cul-de-sac actuel du lesbianisme radical – II : les pratiques » publié dans la revue *Treize* en janvier 1987¹⁰⁰. Alors que son premier texte sur le lesbianisme radical interroge les jeux de pouvoir en place sur la scène lesbienne de l'époque, et critique la « précipitation de certaines lesbiennes radicales à écrire l'Histoire »¹⁰¹, le second dénonce le noyautage des groupes lesbiens, tels qu'Amazones d'hier lesbiennes d'aujourd'hui, la Coop lesbiennes, L.G. 5¹⁰², les lesbiennes contre l'Apartheid, les lesbiennes contre la montée de la droite et les Archives lesbiennes, par des lesbiennes radicales. Au sujet des Archives lesbiennes, Fourcand écrit :

Mis sur pied par des lesbiennes politiques et féministes, les Archives sont depuis 2 ans les archives radicales, dans les faits. Le collectif actuel est composé de 2 radicales et 1 sympathisante qui suit les mots d'ordre du groupe. Depuis 2 ans, seules les radicales et leurs amies ont eu accès aux archives lesbiennes. Jusqu'au 1^{er} décembre 86, aucune heure de consultation n'est rendue publique, et ce, malgré « l'ouverture officielle » des archives en novembre¹⁰³.

Certains des groupes visés par l'article de Martine Fourcand répondent aux propos de cette dernière dans le numéro suivant de la revue *Treize* en mars 1987¹⁰⁴. Louise Turcotte signe un texte au nom du collectif d'*AHLA*, Marie-Andrée Courval pour la Coop lesbiennes et Danielle Charest pour le Groupe de lesbiennes contre la montée de la droite. Le collectif des Archives lesbiennes signe aussi un texte, en voici un extrait :

[...] Nous aimerions également faire savoir à l'ensemble de la communauté lesbienne que les Archives sont ouvertes à la consultation tous les vendredis de 14 h à 19 h. Ces heures

⁹⁹ Martine Fourcand participe à la scène lesbienne et féministe depuis le début des années 1980. Artiste lesbienne d'origine haïtienne, ses dessins et ses textes se retrouvent dans plusieurs numéros des revues *Treize* et *AHLA* et, à partir de 1988, dans la revue *L'Évidente*. Elle publie entre 1984 et 1987 divers textes dans la revue *Treize* abordant des sujets politiques, dont notamment « Lesbianisme et mémoires collectives » en novembre 1984, « Le cul-de-sac actuel du lesbianisme radical » en janvier 1986, « Spécial Haïti » en mars 1986, « Le cul-de-sac actuel du lesbianisme radical – II : les pratiques » en janvier 1987, « Nouvelles sans frontière; Haïti, un an plus tard... ».

¹⁰⁰ Martine Fourcand, « Le cul-de-sac actuel du lesbianisme radical – II : les pratiques », *Treize*, vol. 3, n° 3, janvier 1987, Collection Périodiques, Boîte Treize, Archives lesbiennes du Québec, p.17-21.

¹⁰¹ Martine Fourcand, « Cul-de-sac du lesbianisme radical », *Treize*, vol. 2, n° 3, janvier 1986, Collection Périodiques, Boîte Treize, Archives lesbiennes du Québec, p.21.

¹⁰² Groupe de lesbiennes grosses de Montréal.

¹⁰³ Martine Fourcand, « Le cul-de-sac actuel du lesbianisme radical – II : les pratiques », *Treize*, vol.3, n° 3, janvier 1986, Collection Périodiques, Boîte Treize, Archives lesbiennes du Québec, p.19.

¹⁰⁴ Louise Turcotte, Marie-Andrée de Courval, Danielle Charest, Les Archives lesbiennes, « Réponses à l'article de Martine Fourcand : "Le cul-de-sac actuel du lesbianisme radical II - Les pratiques" », *Treize*, vol. 3, n° 4, mars 1987, Collection Périodiques, Boîte Treize, Archives lesbiennes du Québec, p.13-16.

d'ouverture ont été annoncées lors du lancement officiel des Archives en novembre dernier et, depuis ce temps, nous nous sommes fait un devoir d'assurer la permanence aux heures mentionnées plus avant. Ajoutons aussi que nous avons produit une affiche, diffusée dans les bars, qui annonce ces heures de consultation. Quant au fait que « depuis 2 ans seules les radicales et leurs amies ont eu accès aux Archives lesbiennes », rappelons qu'au cours des deux dernières années les documents constituant les Archives se trouvaient dans une maison privée et n'étaient disponibles que sur rendez-vous, non pas aux « seules radicales », mais bien à toute lesbienne qui en eût fait la demande. Nous trouverions dommage que l'article de Mme Fourcand ait pu induire en erreur la communauté lesbienne quant aux buts et aux objectifs des Archives. C'est pourquoi nous aimerions rappeler que les Archives existent pour servir l'ensemble de la communauté lesbienne et toutes les individus qui la composent, de quelques tendances politiques qu'elles soient. Les Archives acquièrent, traitent et diffusent tout document relatif aux lesbiennes ou aux groupes de lesbiennes sans égard à leur orientation politique. Ce parti-pris de neutralité constitue une des assises des Archives. Cette base nous semble essentielle afin que les Archives lesbiennes soient le reflet de l'histoire sociale, politique et culturelle du lesbianisme au Québec et aussi au niveau international¹⁰⁵.

Ainsi, malgré une politique d'accessibilité ouverte aux femmes et un collectif composé de personnes de divers horizons politiques, les Archives Traces sont associées, à peine deux mois après leur ouverture, au lesbianisme radical. Cela dit, cette réponse fait état des intentions et des démarches que le collectif met en place afin de se dissocier du lesbianisme radical et de se rapprocher le plus possible du « parti-pris de neutralité ». Si l'accessibilité est un élément important, l'acquisition de « tout document relatif aux lesbiennes ou aux groupes de lesbiennes sans égard à leur orientation politique » est aussi notée comme élément informant de l'engagement du collectif à « être le reflet » de l'histoire lesbienne.

À cet égard, Sheffield avance que cette « *strategic neutrality* », mise de l'avant par certains centres d'archives gais et lesbiens de l'époque est particulièrement pertinente, car elle permet aux centres d'archives de récolter du matériel varié lié aux mouvements sociaux qui les ont vus naître, tout en survivant à l'essoufflement de ceux-ci¹⁰⁶.

3.2.2.2 Entre censure et position politique : l'acquisition

Alors que le collectif s'entend quant au désir de récolter « la documentation existante concernant les lesbiennes au Québec, au Canada et au niveau international »¹⁰⁷ et d'acquérir en priorité le matériel produit par des lesbiennes sur le lesbianisme, la question épineuse concerne l'exclusion de certains documents. En

¹⁰⁵ Les Archives lesbiennes, « Rectificatif », *Treize*, vol. 3, n° 4, mars 1987, Collection Périodiques, Boîte Treize, Archives lesbiennes du Québec, p.15.

¹⁰⁶ R.T. Sheffield, *op. cit.*, p. 151.

¹⁰⁷ Les Archives Traces, [Bulletin d'information], Fonds Traces, Boîte 1, Dossier Matériel de diffusion, Archives lesbiennes du Québec.

effet, Pascale rapporte que « [...] même si on n'a pas eu de discussions sur nos allégeances politiques, la principale discussion qu'on a eue, c'est de savoir comment [et quel] matériel on allait ramasser [...] »¹⁰⁸.

Depuis la première rencontre jusqu'à l'ouverture officielle en novembre 1986, les notes des réunions témoignent de plusieurs discussions au sujet des politiques d'acquisition. Au cœur de celles-ci se trouve l'exclusion du matériel sadomasochiste (SM)¹⁰⁹. En effet, pour certaines, l'acquisition de tout matériel qui fait la propagande des pratiques sadomasochistes entre lesbiennes équivaut à cautionner le sexisme et la violence envers les femmes. Par ailleurs, indépendamment des positions politiques de chacune sur le sujet, l'exclusion du matériel à contenu SM est vue comme un enjeu de censure¹¹⁰. Quelques semaines avant l'ouverture officielle, il est convenu d'exclure le « matériel visuel/écrit qui fait la promotion du racisme, du sexisme, et de violence ou d'oppressions envers les lesbiennes et les femmes »¹¹¹ et, qu'en ce sens, « aucun matériel audio ou visuel qui fait la propagande des pratiques sadomasochistes ne sera récolté »¹¹².

Dans ses communications écrites, le collectif ne partage pas publiquement l'exclusion du matériel SM, mais cet extrait d'une lettre, envoyée en 1991 à un nouveau collectif de café-librairie à l'École Gilford, fait état de la politique d'acquisition qui a orienté la récolte de matériel et des priorités d'acquisition du collectif depuis 1986.

¹⁰⁸ Entrevue avec Pascale Noizet, 26 mai 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.7.

¹⁰⁹ À l'époque, la pratique du sadomasochisme chez les lesbiennes est un sujet qui crée de fortes scissions et apporte de nombreux débats au sein des revues lesbiennes, et ce, internationalement. Alors que certaines revues en font la promotion et revendiquent une analyse féministe des pratiques SM, d'autres se positionnent contre, car elles soutiennent que la pratique du sadomasochisme par les lesbiennes est une forme de violence faite aux femmes et prône le sexisme. Les débats sont moins présents au Québec qu'aux États-Unis cependant, mais ils existent tout de même. Cela dit, ce sont à forte majorité les propos qui s'opposent à ces pratiques qui sont partagées dans les revues lesbiennes.

¹¹⁰ Traces, [Procès-verbaux], novembre-décembre 1985, Fonds Traces, Boîte 3, Portefolio rouge, Archives lesbiennes du Québec.

¹¹¹ Traces, Cahier des réunions, 1^{er} juin 1986, Fonds Traces, Boîte 3, Archives lesbiennes du Québec, p.16.

¹¹² Traces, Cahier des réunions, 24 octobre 1986, Fonds Traces, Boîte 3, Archives lesbiennes du Québec, p.21.

Nous vous avisons d'autre part que nous avons établi certaines politiques d'acquisition. Nous avons privilégié en effet les livres écrits par des lesbiennes et à contenu lesbien, mais nous étions ouvertes à des essais écrits par des hétérosexuel-le-s ou homosexuels qui traitent du lesbianisme (même à contenu répressif puisque la répression fait partie malheureusement de notre histoire). Nous avons écarté les livres féministes à caractère uniquement hétérosexuel dans la mesure où il est possible de se les procurer dans des centres communautaires et institutionnels. Nous avons refusé tout matériel qui vise à promouvoir le racisme et le sado-masochisme; les écrits qui adoptent une position critique face à ces pratiques de pouvoir étant évidemment acceptés par le collectif. Ceci dit, notre intention est de vous signaler ces politiques d'acquisition, ce qui exclut le fait, cela va de soi, que nous voudrions vous en imposer les règles.

113

Figure 3.7 Lettre des Archives Traces concernant le prêt de livres adressée au groupe de la Biblio-café Labrys, 1990, Fonds Traces, Classeur, tiroir 1, Dossier, Incorporation 1986, Archives lesbiennes du Québec.

Pour Pascale, cette politique d'acquisition n'est « pas du tout de la censure [mais plutôt] une position politique en tant qu'archives lesbiennes »¹¹⁴. Alors que le second collectif n'a pas eu de « discussion sur [les] différents points de vue et leurs implications dans la mise sur pied des archives »¹¹⁵, l'élaboration des politiques internes a été l'occasion pour les membres de faire valoir leurs opinions; elles ont su, par la voie du consensus, se positionner politiquement en tant que collectif sur des questions qui traversaient la scène dans laquelle elles évoluaient.

La réponse de Traces à l'article de Martine Fourcand et la nécessité de se dissocier du lesbianisme radical offrent un aperçu du rôle autant matériel que symbolique qu'ont les politiques internes des Archives. En arrière-plan du parti pris de la « neutralité » existent des positions politiques personnelles et collectives qui teintent autant le regard extérieur posé sur les Archives que le matériel qui s'y trouve.

¹¹³ Archives Traces lesbiennes, Lettre Biblio Labrys : prêt de livre 1990, Fonds Traces, Classeur, tiroir 1, Dossier, Incorporation 1986, Archives lesbiennes du Québec.

¹¹⁴ Entrevue avec Pascale Noizet, 26 mai 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.22.

¹¹⁵ Traces, Journal de bord, 22 janvier 1983, Fonds Traces, Boîte 3, Archives lesbiennes du Québec, p.5.

3.3 Récolter le matériel

Bien que Traces ne soit pas ouvertement lié à une idéologie politique, l'intérêt des membres du premier comme du second collectif influence et détermine d'une certaine façon la nature du matériel qui sera collecté, puis conservé et diffusé. Comme le souligne Danielle:

C'est sûr que, comme tu as un biais en partant, faut que tu sois consciente que t'en a parce que y peut arriver que tu ne collectes pas avec autant d'enthousiasme certaines choses que d'autres, puis tes intérêts vont te porter à aller vers des choses que tu connais ou avec lesquelles t'es plus d'accord que d'autres¹¹⁶.

Pour rendre compte de cette réalité, je m'appuie sur le concept de « *Archival homophily* » tel qu'employé par Sheffield « to describe collecting practices that reflect the preferences and capacities of those who engage in this work »¹¹⁷. Alors que les politiques d'acquisition encadrent dans une certaine mesure ce que le collectif souhaite rassembler ou pas, leur fonds documentaire est déterminé par leur *collecting practices*¹¹⁸, c'est-à-dire la façon dont Traces collecte des archives. Avant même l'adoption d'une politique d'acquisition, le regroupement de matériel est déjà entamé par le groupe. En effet, dès février 1986, soit deux mois après la formation d'un nouveau collectif, il est inscrit dans le cahier des réunions :

Nous avons mis dans les chemises tous les documents que nous avons soit : Documents accumulés et répertoriés par la première collective des archives et le matériel qu'on a accumulé depuis (dossier de presse, documents provenant du centre de documentation des femmes à l'UQAM, les documents relatifs aux derniers événements politiques à Montréal). Ce qui donne environ une cinquantaine de chemises. Nous les avons divisées par thèmes, groupes et pays. [...] Pour les chemises des groupes, nous faisons une distinction entre les fonds d'archives qui ne seront pas accessibles selon les règles traditionnelles en archivisme [*sic*], c.-à-d., qu'elles sont sous clé pour une période de 5 ans. Ceci devrait être connu de tous les groupes lorsqu'on prend contact avec eux¹¹⁹.

Les fonds documentaires récoltés par Traces au cours de son histoire sont composés principalement de trois types de matériel. Premièrement, les livres et les revues, deuxièmement, des documents internes de groupes lesbiens et, troisièmement, du matériel obtenu lors d'évènements lesbiens.

¹¹⁶ Entrevue avec Danielle Chagnon, 26 juillet 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.8.

¹¹⁷ R.T. Sheffield, *op. cit.*, p. 10.

¹¹⁸ *Ibid.*

¹¹⁹ Traces, Cahier des réunions, 28 février 1986, Fonds Traces, Boîte 3, Archives lesbiennes du Québec, p.11.

3.3.1 Acquisition de livres et abonnement à des revues

Comme au temps de la première collective, l'acquisition de livres et l'abonnement à différentes revues lesbiennes et féministes font partie des stratégies de collecte. « On disait : on est les archives lesbiennes et on veut une copie de votre livre, une copie de ceci. On veut un abonnement, mais on n'a pas d'argent [rire]. Et on arrivait quand même à avoir pas mal de choses »¹²⁰, se souvient Danielle. Dès leurs débuts, les membres contactent des groupes tels Remue-Ménage et la librairie l'Essentielle, et obtiennent des dons de livres et revues sur le lesbianisme et/ou des écrits par des lesbiennes¹²¹.

En plus des publications des divers centres d'archives lesbiennes¹²² avec lesquels Traces est en contact, le collectif s'abonne à des périodiques et reçoit sous forme de dons plusieurs revues québécoises¹²³, d'Amérique du Nord¹²⁴ et d'Europe¹²⁵. Une note de la permanence d'avril 1988 montre que certains dons de revues sont faits par les usagères : « Nancy M. est venue porter du stock : revues italiennes, allemandes, etc. + des numéros de *La vie en rose* au cas où on voudrait s'en servir pour des échanges »¹²⁶. En plus des dons spontanés, Pascale affirme qu'une partie des revues qui constituent leurs fonds documentaires sont des dons du collectif d'*AHLA* :

Il faut dire qu'il y a énormément de fonds documentaires, notamment de revues, qui venaient d'*Amazones d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui*, puisque la revue fonctionnait en relation avec d'autres revues, notamment des États-Unis, de France, de Suisse, de Belgique. Les filles étaient plutôt branchées sur l'international. Donc une grande partie du fonds documentaire vient de là, de ce qu'elles nous donnaient en fait¹²⁷.

C'est ainsi que le collectif de Traces a accumulé, au fil des ans, une collection de revues lesbiennes produites durant les années 1980. Si plusieurs femmes et lesbiennes viennent d'abord aux permanences pour emprunter des livres ou des revues, il n'est pas rare qu'elles reviennent par la suite pour faire des dons et

¹²⁰ Entrevue avec Danielle Chagnon, 26 juillet 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.9.

¹²¹ Entrevue avec Pascale Noizet, 26 mai 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.7.

¹²² ILIS Newsletter, Les Lesbiannaires, Lesbisch Archief Newsbrief, Archives, recherches et cultures lesbiennes et le Lesbian Herstory Archives.

¹²³ Dont par exemple, *Treize*, *AHLA*, *La Fricassée*, *La Berdache*, *La Parole Méthèque* et *Projet Lavande*, *Lesbo Info* et *L'Évidente Lesbienne*.

¹²⁴ Par exemple : *The Other Woman*, *Diversity* de Vancouver, *Feminist Issues* du Nouveau-Brunswick, les revues américaines *Lesbian Connection*, *Lesbian Voices*, *Gay Community News*, *Lesbian Contradiction*, *Black Lesbian Newsletter*, *Off Our Backs*.

¹²⁵ *Espaces* de Paris, *Clit* de Genève et une publication d'Amérique du Sud, *Chana Com Chana* de Sao Paulo.

¹²⁶ Traces, Cahier des permanences, 23 avril 1988, Fonds Traces, Boîte 3, Archives lesbiennes du Québec, p.12.

¹²⁷ Entrevue avec Pascale Noizet, 26 mai 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.5.

consulter des archives. Ce service constitue dans une certaine mesure le premier contact avec Traces, comme l'indique Danielle :

Alors, je suis sortie au bar hier. Et pis j'ai eu un mal de tête en me levant. Bien fait, ça m'apprendra! Journée calme et ensoleillée aujourd'hui. On a reçu 3 livres en cadeau. J'ai tapé toutes les fiches pour les livres qu'on a reçus cet été. C'est super de venir travailler dans notre beau local tout propre. Quelques lesbiennes sont venues emprunter des livres, faire une recherche sur les événements culturels des deux dernières années et pis voir ce qui se passe la semaine prochaine pour les journées d'octobre¹²⁸.

Cette note, laissée dans le cahier des permanences en octobre 1988, donne un aperçu des services offerts par Traces et des raisons pour lesquelles les usagères fréquentent les permanences. Traces est perçue comme une source d'information pour les lesbiennes. Le service de prêt et de consultation est populaire, mais le collectif reçoit aussi plusieurs lettres de lesbiennes qui, comme Francine Ouellette, cherchent de l'information « sur les lieux de rencontres lesbiens »¹²⁹, et parfois des témoignages de personnes à la recherche de relations, comme en témoigne cette lettre de Johanne de Châteauguay du 4 juillet 1988 :

Bonjour, une amie m'a donné votre adresse, mais je ne sais pas jusqu'à quel point vous pouvez m'aider. Je vais donc vous résumer, en peu de mots, ce que je vis difficilement en ce moment et ce que je crois pourrait m'aider venant de chez vous. Je suis mariée depuis 16 ans et j'ai un fils de 14 ans, une fille de 11 ans. J'ai moi-même 37 ans et depuis que j'ai l'âge de 10 ou 11 ans, je suis toujours à la recherche de ce que j'appellerais une amitié particulière avec une autre femme. J'ai par contre aimé d'amour, j'avais 29 ans. Depuis ce temps, je suis véritablement en manque. Je ne désire pas en ce moment me séparer, je préfère continuer d'élever mes enfants et d'ailleurs, mes relations avec mon mari sont tout de même satisfaisantes. Mais une relation amoureuse ou affective me manque. J'aimerais donc pouvoir partager mes émotions avec d'autres femmes qui vivent elles aussi de doubles vies. J'aimerais en savoir plus sur vous, et que pouvez-vous faire pour moi. J'attends de vos nouvelles avec impatience et merci de votre attention¹³⁰.

En plus du service de prêt, le collectif a voulu acquérir du matériel qui témoigne du dynamisme de la vie sociale, politique et culturelle du milieu lesbien dans lequel ses membres évoluent. Leur environnement immédiat, c'est-à-dire l'École Gilford, a facilité cette collecte : on était « au cœur de ce qui se passait », se

¹²⁸ Danielle Chagnon, Cahier des permanences, 15 octobre 1988, Fonds Traces, Boîte 3, Archives lesbiennes du Québec, p.24.

¹²⁹ Francine Ouellette, [Lettre manuscrite], 1988, Fonds Traces, Boîte 1, Dossier Lettres personnelles, Archives lesbiennes du Québec.

¹³⁰ Johanne, [Lettre manuscrite], 1988, Fonds Traces, Boîte 1, Dossier Lettres personnelles, Archives lesbiennes du Québec. Ce type de lettre n'est pas courant mais d'autres semblables se trouvent dans les archives de Traces,

souvient Danielle. En plus du matériel qu'elles récoltaient ou recevaient lors des événements à Gilford, les membres ont cherché à acquérir les archives internes des groupes lesbiens.

3.3.2 Archives internes de groupes

Si Traces s'est adressé à différents groupes lesbiens au Canada, son principal effort s'est dirigé vers ceux impliqués à l'École Gilford, là où « presque tous les groupes de lesbiennes étaient »¹³¹. Dès les premiers mois après son installation dans leur nouveau local à l'été 1986, Traces fait parvenir cette lettre à des groupes lesbiens :

¹³¹ Entrevue avec Danielle Chagnon, 26 juillet 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.6.



Archives Lesbiennes de Montréal
Traces
a/s Danielle Chagnon
C. P. 13, Succ. De Lorimier
Montréal, Qc
H2H 2N6

Bonjour,

L'histoire des lesbiennes: une histoire toujours à refaire. La continuité historique, qu'elle soit politique, sociale ou culturelle n'a pas été jusqu'à maintenant l'une de nos préoccupations collectives. Si nous commençons à relier les actions passées et présentes grâce aux manifestations publiques, il reste à faire tout un travail de cueillette et de défrichage de données sur la dynamique des groupes lesbiens. Dans ce sens, les documents internes des groupes, rarement accessibles, sont d'une importance vitale pour la compréhension et l'analyse de l'histoire des lesbiennes dans son ensemble.

C'est pourquoi nous aimerions rassembler le plus d'informations possible concernant les groupes de lesbiennes au Québec et au Canada. Ces documents peuvent être:

- les procès-verbaux des réunions,
- les règlements de régie interne,
- les bilans financiers,
- la correspondance,
- les documents officiels (charte, lettre patente)
- les demandes de subvention,
- les tracts, manifestes, etc.

Nous prenons présentement contact avec les groupes afin d'obtenir cette documentation. La collaboration de chaque groupe (et du vôtre en particulier) est essentielle si nous voulons combler ces manques dans notre histoire collective.

Nous vous contacterons d'ici un mois afin de concrétiser cet échange.

Bien à vous,

La Collective des Archives TRACES
Danielle Chagnon
Lauraine Hébert
Pascale Noizet
Paula Sypnowich

P.J. Lettre de présentation des Archives lesbiennes de Montréal

132

Figure 3.8 Lettre des Archives Traces lesbiennes de Montréal envoyée à des groupes lesbiens afin de récolter leurs archives, été 1986, Fonds Traces, Classeur, tiroir 1, Dossier présentation, Lettre pour groupes, Archives lesbiennes du Québec.

¹³² Archives lesbiennes de Montréal Traces, [Lettre de présentation], été 1986, Fonds Traces, Classeur, tiroir 1, Dossier présentation, Lettre pour groupes, Archives lesbiennes du Québec.

La sollicitation des groupes lesbiens a porté fruit et a permis de recevoir les archives internes de nombreux groupes, principalement ceux avec qui Traces a partagé les locaux de l'École Gilford. Pascale en garde un souvenir fort :

L'expérience de l'école Gilford, avec plein de groupes de lesbiennes, comme l'atelier de karaté des femmes, la presse de Louise Turcotte qui faisait *Amazones*, le Salon des Tribades avec Suzanne Boisvert, la biblio café Labyris, qui était à côté des Archives, et Marie-Andrée Courval qui avait un atelier d'ébéniste, donc c'était assez extraordinaire d'être là, c'était vraiment enthousiasmant. [...] Et de rendre [les lesbiennes] curieuses, tu vois, c'est ça les archives! Quand tu me dis, pourquoi les archives? Donc c'est pour retracer cette histoire-là, des lesbiennes, mais c'est aussi, c'est peut-être moins important maintenant parce qu'il y a Internet, y'a tout ça, mais c'est aussi de récupérer des documents qui, autrement auraient été introuvables dans l'histoire, dans notre histoire¹³³.

En intégrant ce milieu de vie dynamique, les Archives parviennent à sensibiliser les groupes présents à l'importance de garder des traces de leur histoire et sont en mesure de constituer un fonds documentaire qui témoigne de l'histoire des groupes présents à Gilford, mais aussi, de l'histoire de ce lieu qui, durant une décennie, a servi d'espace de création, de rencontre et d'organisation pour une génération de femmes et de lesbiennes sur le Plateau Mont-Royal.

3.3.3 Participation à des événements

En plus de sensibiliser les groupes lesbiens à l'intérêt de garder des traces de leurs processus d'organisation, le collectif de Traces a aussi effectué ce travail avec les gens de son réseau. En effet, outre des livres et revues, il reçoit des dons d'archives :

C'était des filles qui voyageaient, y ramassaient partout. On recevait toute sorte de trucs de tout le monde, pis on essayait de sensibiliser tout le monde en disant, bien là, si vous allez quelque part, vous allez au Michigan, vous allez dans une conférence internationale, vous allez en Europe, ramenez-nous des trucs. Elles ramenaient plein de trucs, on pouvait acquérir de cette façon-là¹³⁴.

En effet, avant même l'ouverture officielle, Traces reçoit cette lettre de Louise Proulx qui vit à Vancouver :

Vancouver, 5 juin 1986
Bonjour à Laurraine,

¹³³ Entrevue avec Pascale Noizet, 26 mai 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.4.

¹³⁴ Entrevue avec Danielle Chagnon, 26 juillet 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.8.

J'envoie quelques pamphlets que j'ai ramassés à Vancouver. La plupart portent sur des activités lesbiennes ou sont organisés par des lesbiennes. Je vais continuer à ramasser du matériel si ça vous intéresse. *Take care*¹³⁵.

De plus, les membres de Traces ont acquis beaucoup de leur matériel en participant aux diverses activités lesbiennes : « Il y avait une vie politique, culturelle et sociale très active dans les années 1980 chez les lesbiennes, donc on ramassait là où on allait, on ramassait toutes les choses qu'on pouvait. Si y'avait un évènement, hop on y allait »¹³⁶, raconte Pascale. C'est également le souvenir que garde Danielle de cette époque :

Y'avait pas une semaine où il ne se passait pas un truc. Je regarde mes agendas, parce que je les ai gardés pendant longtemps, j'ai fini par les jeter là, mais, à un moment donné je regardais ce qu'on faisait, y'avait un lancement le soir, y'avait un vernissage l'autre soir, y'avait des présentations d'un film, après ça y'avait un débat, y'avait une manif, y'avait une danse, une pièce de théâtre. [...] y'a pas grand-chose qui se passait dans la communauté, où y'avait pas une de nous qui n'était pas autour¹³⁷.

Outre l'acquisition du matériel à l'École Gilford et lors des divers évènements lesbiens qui avaient lieu à Montréal, les membres de Traces ont participé à deux évènements d'envergure internationale. Le premier est la Conférence de l'ILIS à Genève en 1986 et le second est la 3^e Foire internationale du livre féministe de Montréal en 1988.

3.3.3.1 Conférence ILIS

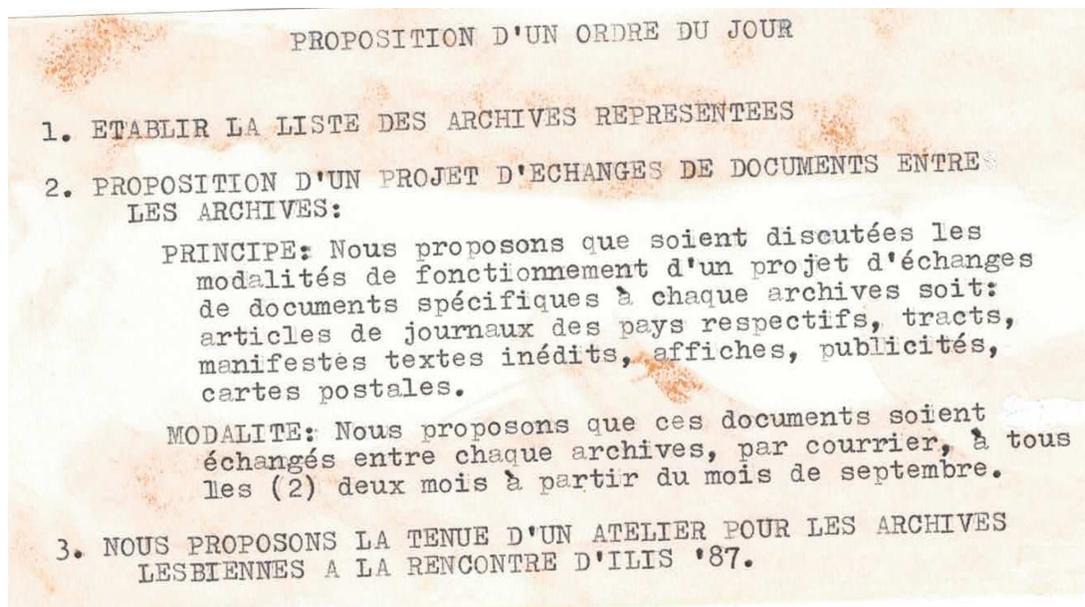
À peine trois mois après la refonte du collectif, Traces répond à l'appel et décide de participer à la 8^e Conférence de l'ILIS (International Lesbian Information Service)¹³⁸ à Genève. Organisées chaque année depuis 1980 par des collectifs européens lesbiens différents, ces rencontres internationales ont pour objectif de rassembler des groupes lesbiens de partout à travers le monde afin de faciliter l'échange d'information et de favoriser la coordination d'actions politiques. ILIS produit également une publication annuellement qui regroupe notamment des textes de réflexion, des annonces et un répertoire des groupes lesbiens. C'est dans le but d'entrer en contact avec d'autres centres et groupes lesbiens d'archives que les membres de Traces réfléchissent à leur participation à cette conférence. Un ordre du jour en vue d'une rencontre entre centres d'archives est produit en amont par les membres et proposé lors de la conférence.

¹³⁵ Louise Proulx, 1988, Fonds Traces, Boîte 1, Dossier lettres personnelles, Archives lesbiennes du Québec.

¹³⁶ Entrevue avec Pascale Noizet, 26 mai 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.8.

¹³⁷ Entrevue avec Danielle Chagnon, 26 juillet 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.9.

¹³⁸ Organisation destinée à faciliter l'échange d'informations et à favoriser la coordination d'actions politiques.



139

Figure 3.9 Proposition d'ordre du jour en vue d'une rencontre entre différents centres d'archives lesbiennes dans le cadre de la rencontre internationale ILIS, 1987, Fonds Traces, Boîte 1, Dossier organisation interne, Archives lesbiennes du Québec.

De plus, un tract de présentation des Archives Traces est produit, et 400 copies sont imprimées en français et anglais. Du 28 au 31 mars 1986, Laurraine Hébert a participé en tant que représentante des Archives Traces à la 8^e Conférence de l'ILIS à Genève où elle a « distribué les tracts et rencontré d'autres centres d'archives »¹⁴⁰. Elle publie un compte rendu de la conférence de l'évènement dans la revue *AHLA* en mai 1986.

Trois collectives européennes, soit Interpot (Amsterdam), Lesbenring (Cologne) et Clit internationale (Genève) ont organisé la 8^e conférence d'ILIS à Genève. Elles ont travaillé pendant une année complète avec un objectif de taille : concrétiser l'appellation internationale du service d'information lesbien. C'est d'ailleurs avec cette idée d'échanges internationaux qu'elles ont obtenu une subvention du gouvernement hollandais (ministère des Affaires extérieures et du Développement coopératif), afin de défrayer les coûts de déplacement et de séjour de lesbiennes vivant en Afrique, en Asie et en Amérique latine. La conférence de plus ne représentait aucuns frais aux participantes (entrée et gîte). Des avantages qui ont attiré au moins 500 participantes de plusieurs pays, dont une dizaine du Québec. Cette année, les objectifs de cette rencontre, soit l'action et l'échange ont donc été orientés par cette dimension internationaliste et, de ce fait, ont augmenté le nombre de sujets d'ateliers (échange avec les lesbiennes d'Asie, de Thaïlande, d'Amérique latine) qui s'ajoutaient aux ateliers traditionnels d'Ilis (travail, handicapées physiques, action, lesbiennes âgées, culture, mères, racisme, sexualité et santé). [...] En attendant de recevoir les résumés des 16 ateliers, qui seront publiés

¹³⁹ Laurraine Hébert, ILIS : proposition d'ordre du jour, Fonds Traces, Boîte 1, Dossier organisation interne, Archives lesbiennes du Québec.

¹⁴⁰ Traces, Cahier des réunions, 9 mars 1986, Fonds Traces, Boîte 3, Archives lesbiennes du Québec, p.10.

dans le prochain numéro de Clit 007, j'ai ressorti quelques points communs aux pays participants (rappelons qu'aucune des participantes n'avait un statut de représentante d'un pays) : la crise économique actuelle affecte négativement la progression récente du mouvement lesbien; bien que, depuis quelques années, dans certains pays ou provinces (exemple le Québec) l'homosexualité masculine et féminine n'est plus définie juridiquement comme un délit, les lesbiennes sont confrontées à des pressions sociales se durcissant; la question du racisme inter-lesbien est progressivement devenue une question centrale au sein des groupes lesbiens. [...] Ces échanges permettront dans l'avenir de construire une analyse plus élargie du mouvement lesbien et d'affirmer sa portée politique, confrontant ainsi de façon plus internationale les discours réduisant notre existence à des considérations sexuelles ou psychologiques. [...] ¹⁴¹

En plus de donner un aperçu des préoccupations et des enjeux qui animent les groupes lesbiens présents à cette conférence, le compte rendu de Laurraine Hébert témoigne de l'existence d'un réseau international lesbien et d'une volonté des participantes de le consolider. Alors que l'internationalisme des mouvements sociaux est souvent associé aux luttes de décolonisation, féministe et antiguerre des décennies 1960 et 1970, l'existence de l'ILIS et la participation de lesbiennes de différents pays suggèrent qu'il existe, dans les années 1980, un mouvement social lesbien qui s'inscrit dans cet héritage internationaliste et auquel les Archives Traces s'associent. Danielle exprime que :

Quand t'es dans ce milieu-là, et à l'époque, c'était ça, c'était de voir que c'était partout dans le monde. C'est ça qui était fascinant aussi, on n'était pas juste notre petite *gang*, des fois un peu centrées sur nous même en se disant, on vit certaines choses. [...] Bien nous autres [aux archives] ça nous ouvrait toutes sortes d'horizons aussi de penser que y'avait des groupes de lesbiennes partout dans le monde qui faisaient plein de choses super intéressantes. Et que y'en avait dans toutes les langues, y'avait des pays qu'on rejoignait moins, c'est sûr, mais que c'était partout. Ça ouvre un horizon, de te dire : Bien t'es pas toute seule. T'es loin d'être toute seule ¹⁴².

La participation de Traces, archives lesbiennes de Montréal à la 8^e Conférence de l'ILIS est néanmoins exceptionnelle dans l'histoire du collectif. En effet, ce fut la seule et unique fois qu'une membre de Traces a assisté à ces rencontres internationales outre-mer. Et, comme le mentionne Laurraine dans son texte, la prise en charge des frais par les organisatrices a encouragé la participation de lesbiennes résidant à l'extérieur de l'Europe. Cela étant dit, la circulation des revues, périodiques et livres permet aux lesbiennes de Montréal de se tenir informées sur l'actualité lesbienne canadienne et internationale, comme le soulève Danielle :

C'était plus par les textes, parce qu'on ne voyageait pas tant que ça à l'époque. Honnêtement là, y'en a beaucoup qui allait en France à l'époque, y'avait beaucoup de contact avec les

¹⁴¹ Laurraine Hébert, « Créer des liens pour y voir clair VS Voir clair dans nos liens : Une proposition à dépasser la 8^e Conférence d'ILIS à Genève. », *Amazones d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui : Revue d'échange, d'information et de réflexion politique avec une emphase sur le lesbianisme radical*, vol. 4, mai 1986, p.52.

¹⁴² Entrevue avec Danielle Chagnon, 26 juillet 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.12.

Françaises. Mais moi, je ne voyageais pas tant que ça non plus, donc c'était pas tellement par ça que... Mais quand y'a eu la Foire féministe par exemple, y'avait des occasions comme ça où y'avait des événements internationaux qui étaient souvent plus féministes, où on pouvait rencontrer d'autres lesbiennes, parce qu'évidemment y'en avait beaucoup dans ces événements-là donc ça permettait d'avoir une vision plus large¹⁴³.

En effet, la 3^e Foire internationale du livre féministe, tenue à Montréal en juin 1988 a rassemblé plusieurs lesbiennes, autant au sein du comité organisateur que parmi les participantes¹⁴⁴. La présence des Archives Traces à cette Foire a été une occasion de rencontrer des éditrices et des autrices lesbiennes de différents pays, de s'en faire connaître et de récolter des documents illustrant ce moment historique.

3.3.3.2 Foire internationale du livre féministe

La 3^e Foire internationale du livre féministe s'est tenue à l'Université de Montréal du 14 au 19 juin 1988. Des éditrices, autrices et professionnels de l'industrie du livre sont invités à participer à la Foire. Au total, près de 250 maisons d'édition et 200 autrices venues de 55 pays¹⁴⁵ et de chaque continent ont pu être présentes. Dans le cahier de la Foire de 1988, le mot des organisatrices donne un aperçu de l'histoire de ces événements :

La Première Foire internationale du livre féministe a eu lieu à Londres en 1984. Plus de 100 éditrices de 22 pays s'y réunissaient et donnaient naissance à la biennale du livre féministe. En 1986, plus de 100 auteures de 45 pays participaient à la Foire d'Oslo et des milliers de femmes se joignaient à elles. En mars 1987, les organisatrices de la Deuxième Foire, Elisabet W. Middlethun [*sic*] et Elisabeth Bjelland, donnaient mandat à un petit groupe de Montréal d'organiser la Troisième Foire. Nicole Brossard, qui avait participé aux deux manifestations précédentes, s'était enthousiasmée à l'idée que la prochaine foire se tiendrait au Québec et elle en a accepté la présidence. La Foire internationale du livre féministe vise à encourager la création et l'entretien de liens entre les éditrices, la diffusion des livres féministes auprès d'un plus vaste public tant sur le plan national qu'international et, enfin, assurer une visibilité accrue des livres féministes sur les rayons de nos bibliothèques et de nos librairies. Dans son aspect social et culturel, cet événement cherche à stimuler l'échange théorique, le dialogue entre les cultures, la diversité des intérêts et des disciplines. En effet, le féminisme devient de plus en plus interdisciplinaire, et de ce fait, il remet en question les cloisons étanches entre divers types d'écriture. [...] Des lesbiennes, des femmes du Tiers-Monde ont écrit des textes forts,

¹⁴³ Entrevue avec Danielle Chagnon, 26 juillet 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.12.

¹⁴⁴ Nicole Brossard, présidente de la Foire est une autrice québécoise féministe et lesbienne dont les travaux ont marqué la littérature francophone. De plus, Ariane Brunet, organisatrice de la Foire, milite activement dans le milieu lesbien montréalais. Elle a notamment participé à la vidéo *Amazones d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui* et a fondé, avec Louise Turcotte, Gin Bergeron et Danielle Charest, la revue de réflexion politique sur le lesbianisme radical qui porte le même nom.

¹⁴⁵ « Glossaire des pays représentés », [Pamphlet de la Foire], Collection 3^e Foire du livre féministe 1988, Dossier 3^e Foire du livre, Classeur, Tiroir 1, Archives lesbiennes du Québec, p.129-130.

percutants même : nous espérons qu'elles seront entendues et écoutées. Nous souhaitons que cette Foire devienne un lieu d'expression privilégié pour ces voix si souvent censurées et que soit ainsi remise en cause l'hégémonie du féminisme occidental. [...]¹⁴⁶

Cet événement d'envergure internationale s'inscrit à l'ordre du jour des réunions de Traces dès février 1988¹⁴⁷. Le collectif est enthousiasmé par la possibilité de rencontrer des maisons d'édition et des autrices lesbiennes de partout et de s'en faire connaître et il espère pouvoir récolter des livres pour enrichir sa bibliothèque¹⁴⁸. Pour l'occasion, les membres font faire des cartes professionnelles qu'elles pourront distribuer.

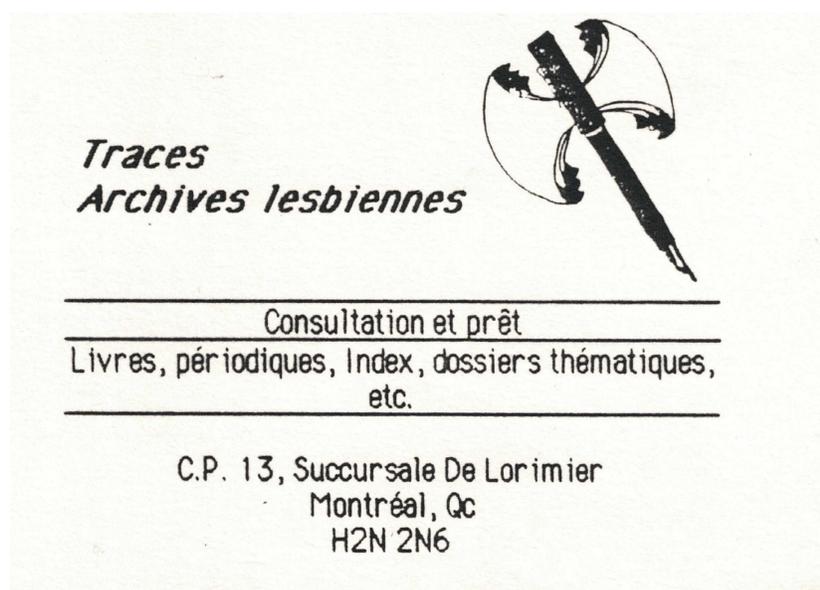


Figure 3.10 Carte d'affaire de Traces, Archives lesbiennes, 1987, Fonds Traces, Classeur, tiroir 1, Dossier Incorporation 1986, Archives lesbiennes du Québec.

En collaboration avec d'autres groupes lesbiens de Montréal, le collectif des Archives souhaite visibiliser la présence des lesbiennes lors de la Foire en demandant notamment qu'une journée soit consacrée spécialement aux publications lesbiennes¹⁵⁰. Ce sont des séances de lectures et des conférences sur le sujet

¹⁴⁶ « Message de la présidente », [Pamphlet de la Foire], Collection 3^e Foire du livre féministe 1988, Dossier 3^e Foire du livre, Classeur, Tiroir 1, Archives lesbiennes du Québec p.8-13.

¹⁴⁷ Traces, Cahier des réunions, 4 février 1988, Fonds Traces, boîte 3, Archives lesbiennes du Québec, p.50.

¹⁴⁸ Traces, Cahier des réunions, 7 mai 1988, Fonds Traces, boîte 3, Archives lesbiennes du Québec, p.56.

¹⁴⁹ Archives Traces lesbiennes, [Carte d'affaires], Fonds Traces, Classeur, tiroir 1, Dossier Incorporation 1986, Archives lesbiennes du Québec.

¹⁵⁰ Traces, Cahier des réunions, 1^{er} avril 1988, Fonds Traces, Boîte 3, Archives lesbiennes du Québec, p.54.

qui s'inscriront dans la programmation de la Foire plutôt qu'une journée¹⁵¹. Louise Turcotte, du collectif d'*AHLA*, participe notamment à un panel sur les stratégies politiques du lesbianisme aux côtés d'Adriana Batista, Elana Dykewomon et Lilan Mohin. L'intitulé de sa présentation se lit comme suit : « Une présence lesbienne radicale à la Foire du livre féministe »¹⁵².

Lors de ces trois jours, plusieurs autres conférences et lectures ont lieu sur les thèmes de « mémoire », « pouvoir » et « stratégie de la pensée féministe », et sont animées notamment par Gloria Anzaldúa, Jeannette Armstrong, Diana Bellssi, Michèle Causse, Maria Campbell, Audre Lorde, Miriam Tlali, Ramabai Espinet, Régina Yaou, Breny Cuenca, Ingi A. Roushdy, Aicha Lemsine-Laidi, Dionne Brand, Alanis Obomsawin, Shirley Small, Makeda Silvera, Adrienne Shadd, Maryse Condé, Crystos et Lee Maracle. Les maisons d'édition tiennent des kiosques dans le hall, des autrices dédicacent des livres alors que d'autres font des lectures¹⁵³.

L'autrice autochtone lesbienne Crystos, qui a notamment contribué à l'ouvrage collectif *This Bridge Called My Back : Writings by Radical Women of Color* publié en 1981, d'abord par Persephone Press puis par Kitchen Table Press, fait part, dans un texte lu à la plénière du 19 juin, de son expérience de la Foire :

First, on behalf of the Native women who were able to come here, we would like to deeply thank the organizers for their work with Viola Thomas, to make this the only Feminist Conference I have ever attended in which Native women were treated with such respect. I want to thank you again for the opportunity for all of us to speak, which has never happened before.

I am a lesbian and I have been very sad to see the disrespect which was shown us yesterday by men who insisted on their right to listen to us although we several times asked them to leave. One called the guard. Over 25 minutes were wasted in anger and terrible things being said on both sides. I suggest that the organizers make very clear in the future what is a woman only space and not leave us with such explosions to solve ineptly. This split has gone for all the 20 years I have been a lesbian. I think perhaps it is time to let it go. I would ask my heterosexual sisters to remember the long history of lesbian torture, imprisonment, bashing and murder which we still face today. Please be respectful of our need to have our pitiful space which was smaller than this room. My last request is that in the future, all races of lesbians be included in lesbian readings. As it was, with one exception, to my knowledge the speakers were all white

¹⁵¹ France Lafuste, « Troisième Foire internationale du livre féministe : De Soweto à Montréal en passant par Rabat et Buenos Aires », *Le Devoir*, 11 juin 1988, Cahier D, Collections de BANQ numérique, <https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/2761649> (9 mai 2024).

¹⁵² « Stratégie de la pensée féministe : horaire du 18 juin », [Pamphlet de la Foire], Collection 3^e Foire du livre féministe 1988, Classeur, Tiroir 1, Dossier 3^e Foire du livre, Archives lesbiennes du Québec, p.11.

¹⁵³ « Dossier Livre féministe : un salon à soi », *Femmes Suisses*, août-septembre 1988, p.10, <https://doi.org/10.5169/seals-278765> (Consulté le 1^{er} mai 2024).

and we are more than you could begin to imagine and many of us have risked the homophobia of our communities to be all that we are.¹⁵⁴

Si la présence lesbienne à la Foire est indéniable, cette déclaration de Crystos fait état de la lesbophobie et des dynamiques raciales auxquelles elle a dû faire face. Le racisme et la présence lesbienne à la Foire sont également les sujets qui figurent dans la section « Tribune libre » du numéro d'automne 1988 de la revue *La Parole Métèque*¹⁵⁵. Ce numéro est consacré en grande partie à des entrevues effectuées avec les autrices et des maisons d'édition présentes à la 3^e Foire du livre féministe. Deux textes de contributrices externes sont publiés. L'un est la « Déclaration des représentantes noires à la session plénière du 19 juin », écrit par des femmes hétérosexuelles et lesbiennes noires, autochtones et racisées, dans laquelle est portée une critique du racisme et de l'eurocentrisme présents à la Foire. Dans l'autre texte, « En relisant Retailles », Madelaine Gagnon, autrice originaire d'Amqui, fait part de son impression et mentionne notamment que :

Le dernier évènement d'envergure politique, la 3^e Foire internationale du livre féministe de Montréal, est venu confirmer ce que nous craignons à l'époque de *Retailles*; celles qui voulaient la guerre des sexes (l'exclusion des hommes) ont réussi. Le Mouvement féministe occidental est actuellement dominé, contrôlé par la faction radicale lesbienne¹⁵⁶.

Dans leur rencontre du 17 octobre 1988, les membres des Archives s'interrogent :

Devons-nous répondre à l'article de Madelaine Gagnon? Nous avons discuté de la possibilité d'appuyer le texte de Crystos. Nous ne croyons pas opportun de nous associer à un évènement pour lequel nous n'avons pas beaucoup d'information. Nous pensons qu'il serait préférable de répondre directement au texte de M. Gagnon. Donc nous lirons ce texte et nous verrons s'il est bien d'y répondre. À suivre¹⁵⁷.

Finalement, « on a décidé que oui et on a eu un droit de réponse dans *La Parole Métèque*, je sais que j'avais écrit ça, d'abord approuvé par les filles là »¹⁵⁸, explique Pascale. Le collectif de Traces n'est pas le seul à

¹⁵⁴ Crystos, « Statement at the plénière of the Third International Feminist Bookfair », Collection 3^e Foire du livre féministe 1988, Classeur, Tiroir 1, Dossier 3^e Foire du livre, [retranscrit tel quel], Archives lesbiennes du Québec.

¹⁵⁵ Sous la direction de Ghila Benesty Sroka et avec la participation de nombreuses femmes ayant vécu des parcours migratoires, la revue féministe *La Parole Métèque* se consacre, entre 1987 et 1995, à créer une tribune pour « intégrer la parole des immigrantes au mouvement féministe québécois »; *La Parole Métèque*, n° 1, printemps 1987, « éditorial », Collection Périodiques, Boîte La Parole Métèque, Archives lesbiennes du Québec, p.4.

¹⁵⁶ Madelaine Gagnon, « En relisant Retailles », *La Parole Métèque*, n° 7, automne 1988, Collection Périodiques, Boîte La Parole Métèque, Archives lesbiennes du Québec, p.40.

¹⁵⁷ Traces, Cahier de note, 17 octobre 1988, Fonds Traces, Boîte 3, Archives lesbiennes du Québec, p.59.

¹⁵⁸ Entrevue avec Pascale Noizet, 26 mai 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.8.

avoir pris cette décision. Cette note de l'éditrice de *La Parole Métèque* est particulièrement éloquente à ce sujet :

À la suite de cette lettre, nous avons reçu une avalanche de répliques tant du Québec que de l'étranger. Toutes ces lettres véhiculaient sensiblement le même message : un rejet catégorique de la parole pamphlétaire de Madelaine Gagnon. Faute d'espace, parce que nous avons décidé de consacrer seulement deux pages à la « Tribune libre », nous avons demandé aux auteures de ces nombreuses lettres de sélectionner celles qui paraîtraient dans le présent numéro. Quant aux lettres de l'étranger, principalement de l'Amérique latine, nous ne les publions pas parce qu'elles nous sont parvenues trop tard. Cela étant dit, ce débat est et sera clos pour *La Parole Métèque*. Nous n'avons pas envie d'en faire un roman policier avec des (pour) suites¹⁵⁹.

Parmi les textes publiés dans *La Parole Métèque* à l'hiver 1989, ceux d'Ariane Brunet et de Diana Bronson, organisatrices de la Foire, de Louise Turcotte et de l'Américaine juive d'origine belge, Marthe Rosenfeld, suivent celui du collectif de Traces, archives lesbiennes :

[...] Idéalement, le pamphlet devrait dénoncer l'ordre des choses établi; quand dans un contexte généralisé d'homophobie, il accuse l'expression politique des lesbiennes, il oublie qu'il s'attaque, non pas à l'ordre établi, mais bien à des minoritaires. Les Archives lesbiennes de Montréal, avec d'autres groupes, se sont engagées pour inscrire la présence lesbienne à la 3^e Foire féministe. Déjà averties par notre expérience de la place exacte qui nous est impartie depuis fort longtemps, nous savions que cette présence serait problématique. Déjà, notre travail archivistique nous conduisait à connaître la fragilité d'un fonds documentaire constamment menacé. Notre engagement ne fomente aucune plainte, aucun complot. [...] Nous ne sommes pas le seul groupe social minoritaire à en subir les conséquences. La 3^e Foire féministe, en tenant compte de cette logique implacable, a fait le pari de la plurivocité. Et nous avons été satisfaites d'obtenir au moins 5 activités lesbiennes sur 55 au total durant les journées ouvertes au grand public. Le 5 % de notre participation s'ajoutait alors à une multiplicité de points de vue et de prises de position. [...] En cette fin de XX^e siècle où de vieux élans conservateurs se réactualisent, nous aurions préféré que la représentation de l'histoire soit davantage complexifiée¹⁶⁰.

Alors que le collectif de Traces affirme s'être engagé pour inscrire la présence lesbienne, nul mot n'apporte de réaction aux propos de Crystos sur la blancheur de cette visibilité lesbienne à la 3^e Foire internationale du livre de Montréal. En ce sens, les réponses à l'article de Madelaine Gagnon ont été nombreuses, mais, mis à part une mention dans le texte des organisatrices, les lesbiennes ne se sont pas prononcées sur la déclaration des représentantes noires. La présence des Archives à la Foire a permis aux membres d'acquérir « plein de livres » et de se faire connaître par des maisons d'édition avec qui elles « feront un suivi en

¹⁵⁹ Ghila Benesty Sroka, « Féminaire », *La Parole Métèque*, n° 8, hiver 1989, Collection Périodiques, Boîte La Parole Métèque, Archives lesbiennes du Québec, p.4.

¹⁶⁰ Le collectif Traces-Archives lesbiennes de Montréal, « Réponse à Madeleine Gagnon », *La Parole Métèque*, n° 8, hiver 1989, Collection Périodiques, Boîte La Parole Métèque, Archives lesbiennes du Québec, p.40-41.

octobre »¹⁶¹. Elles ont aussi archivé une copie du texte de Crystos, lu lors de la plénière du 19 juin. En revanche, aucune trace n'a été gardée de l'appel lancé par un groupe féministe montréalais invitant les participantes de la Foire à boycotter l'évènement.

Dans un numéro spécial sur la 3^e Foire internationale du livre féministe de Montréal de la revue américaine *Trivial*, l'autrice Lee Maracle, de la nation Stò:lò en Colombie-Britannique, revient sur l'appel du Congrès des femmes noires de Concordia à boycotter l'évènement¹⁶². Elle lance un message aux organisatrices :

I want the organizers to think about this: you could have moved over, relinquished power from the beginning, but you didn't and the Black women of Concordia, who refused to be patronized, are not here. [...] The international Women's Movement is a woman of color movement. We comprise the majority, but the organizers of this fair were white. Think about that reality¹⁶³.

Une note des éditrices en bas de page de l'article de Lee Maracle stipule que :

To the best of our understanding, the Congress of Black Women of Concordia (a Montreal university) broke off dialogue with the white organizers of the Book Fair, citing "inappropriate primary structures in planning; insensitivity and racism" and issuing a written call to participants to boycott the entire event¹⁶⁴.

Alors que la lesbophobie persiste au sein des mouvements féministes, le racisme et la suprématie blanche sont des réalités qui habitent les milieux tout autant féministes que lesbiens, et ce, autant à l'international, comme en fait part le compte rendu de Lauraine, qu'à Montréal. Les rassemblements féministes et lesbiens sont des lieux de ralliement importants et ont le potentiel de créer de nouvelles solidarités. Celles-ci sont par ailleurs souvent générées par l'expérience commune d'oppressions. Dans le cas des Archives Traces, le collectif n'hésite pas à dénoncer la lesbophobie. Cela dit, l'absence de mention dans leur prise de position concernant le racisme suggère que le collectif a eu peu de contact avec des personnes et/ou groupes qui

¹⁶¹ Traces, Cahier des réunions, 7 septembre 1988, Fonds Traces, Boîte 3, Archives lesbiennes du Québec p.57.

¹⁶² Lors de mes recherches, on m'a souvent parlé de la 3^e Foire du livre féministe avec fierté, comme un moment historique organisé par des lesbiennes montréalaises. On ne m'a jamais mentionné l'appel au boycott de la Foire. J'en ai entendu parler pour la première fois le 17 octobre 2023 lors du panel « Honorer l'héritage des regroupements de femmes noires à Montréal » organisé par le collectif féministe noir Harambec. L'une des participantes a brièvement fait référence à ce boycott comme étant un évènement très connu. Depuis ce moment, j'ai cherché des sources et posé des questions sur le sujet. Lise Weil, éditrice de la revue *Trivial* est celle qui m'a parlé du texte de Lee Maracle et qui m'a donné un exemplaire du numéro. Autrement, je n'ai pas trouvé d'autres archives aux ALQ qui en font mention.

¹⁶³ Lee Maracle, «Moving Over», *Trivial, a journal of ideas*, Two-part issue: The 3rd International Feminist Bookfair, Part II: Language/Difference: Writing in tongues, printemps 1989, p.11.

¹⁶⁴ *Ibid.*, p.11

subissaient des formes de discrimination raciale. Cette réalité transparait également dans les collections du collectif. Parmi les documents et revues récoltés par les membres de Traces qui sont écrits par des personnes racisées et/ou autochtones, très peu proviennent de Montréal et du Québec. En effet, ce sont principalement des publications du Canada anglais, des États-Unis, d'Europe et d'Amérique du Sud.

Les fonds documentaires des Archives Traces sont issus d'un mouvement lesbien majoritairement composé de femmes cisgenres francophones, blanches et qui partagent une critique à la fois du patriarcat et de l'hétérosexualité. Si ce mouvement est international et s'il existe des liens forts, notamment entre des groupes lesbiens français et les Archives Traces¹⁶⁵, l'École Gilford et le Plateau Mont-Royal sont des repères géographiques et sociaux importants, voire déterminants, pour les membres du collectif et leur réseau. À cet égard, la présence des Archives à l'École Gilford, conjuguée à celle des membres et amies du collectif dans les événements lesbiens, a permis, selon Danielle, d'avoir un fonds documentaire assez complet à propos de cette époque et de ce milieu :

[...] pour ce qu'on a fait, quand on regarde présentement ce qu'on a, parce qu'on a le fonds des années 1980, je vais te dire qu'il ne manque pas grand-chose. Vraiment, il ne manque pas grand-chose. Et je te dirais qu'avec la communauté anglophone, par exemple, on avait moins de liens parce qu'on était dans l'est de la ville, parce qu'on était à l'École Gilford, parce que c'était beaucoup francophone, c'était très blanc aussi, c'est sûr. Et on faisait quand même des liens avec des groupes anglophones un peu partout et on essayait d'avoir tout ce qu'y'avait là aussi. Mais c'était peut-être une méconnaissance ou y'a peut-être des choses qu'on a moins de ce côté-là que ce qui a été publié en français par exemple ou par les groupes qui étaient à Gilford. Mais je te dirais que, dans l'ensemble, on essayait, je me rappelle, à chaque fois qu'on allait quelque part de ramasser tout ce qui y'avait¹⁶⁶.

Le mode d'acquisition des documents par les Archives est intimement lié à l'intérêt des membres du collectif ainsi qu'à leur environnement immédiat. La composition du collectif de Traces a changé quelque peu entre 1986 et 1993. Alors que Pascale et Danielle ont maintenu une implication régulière jusqu'à leur départ au début des années 1990, Paula et Laurraine ont quitté le groupe respectivement en 1987 et 1988.

Au début de l'année 1987, Paula délaisse le collectif des Archives afin de consacrer son temps et son énergie à Act Up et soutenir ses amis atteints du sida : « Lorsque le sida est arrivé dans nos vies, j'ai commencé à

¹⁶⁵ Entrevue avec Danielle Chagnon, 26 juillet 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.9.

¹⁶⁶ Entrevue avec Danielle Chagnon, 26 juillet 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.8.

militer autour de ça aussi parce que j'ai commencé à perdre des amis. »¹⁶⁷ Elle soulève par ailleurs que ce n'était pas un sujet de conversation aux Archives lorsqu'elle en faisait partie :

Je ne me rappelle pas qu'on en parlait du tout, c'était deux choses à part. Et même si on voit les premiers cas critiques en 82-83, quelque chose du genre, dans sa présence dans les médias, encore une fois, on n'avait pas de médias sociaux, pas de cellulaires, etc. C'était quelque chose de spécial qui se passait et ça a pris beaucoup de temps pour qu'on commence à... Moi, je me souviens, j'avais un ami gai qui avait un condom dans son porte-monnaie et j'étais surprise, puis il m'a expliqué cette histoire, c'était complètement neuf pour moi. Ce n'était pas quelque chose de très connu. Moi, j'avais mis sur pied un comité femme sur le sida à Act Up, mais ce n'était pas très connu, et c'était encore moins connu que les femmes peuvent aussi l'avoir, se le faire transmettre, etc.¹⁶⁸

En effet, le contact avec des personnes directement affectées par le sida a été la façon la plus efficace pour en apprendre l'existence et se sentir concerné par la situation. Bien que le sida soit présent à l'extérieur des milieux gais, c'est sur cette scène que l'information circule davantage. Les Archives Traces ont très peu de lien avec le milieu gai montréalais. Cette réalité n'est pas propre à Traces, mais bien un exemple des dynamiques sociales en place dans les réseaux militants montréalais de l'époque. Malgré les personnes qui, comme Paula, font le pont entre les luttes gaies et lesbiennes, ce sont des sphères qui évoluent, pour plusieurs, de façon parallèle.

Si depuis le départ de Paula, le collectif de Traces cherche de nouvelles membres, la démission de Laurraine en mai 1988, avec « fractures et fracas »¹⁶⁹, a bouleversé quelque peu les Archives. Un appel à un nouveau collectif est lancé¹⁷⁰. C'est ainsi qu'Andrée Boucher¹⁷¹ et Diane Turcotte¹⁷², toutes deux sympathisantes des Archives depuis un moment et présentes dans le milieu lesbien du Plateau Mont-Royal et à l'École Gilford, officialisent leur entrée dans le collectif de Traces. Selon les souvenirs de Pascale, « Andrée Boucher donnait des cours de français en alphabétisation [et] Diane Turcotte [...] était étudiante à ce moment-là. Elle avait des petits contrats de cinéma [...] parce qu'elle était caméraman »¹⁷³. Malgré une certaine stabilité du

¹⁶⁷ Entrevue avec Paula Sypnowich, 25 mars 2024, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.8.

¹⁶⁸ Entrevue avec Paula Sypnowich, 25 mars 2024, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.12.

¹⁶⁹ Traces, Cahier des réunions, mai 1988, Archives lesbiennes du Québec, p.55.

¹⁷⁰ Entrevue avec Pascale Noizet, 26 mai 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.17.

¹⁷¹ Andrée Boucher avait communiqué son enthousiasme à propos de ce mémoire. Malheureusement, son état de santé ne lui a pas permis de participer à ce projet. Andrée est décédée le 12 avril 2024 à Montréal.

¹⁷² Je n'ai pas été en mesure de joindre Diane Turcotte.

¹⁷³ Entrevue avec Pascale Noizet, 26 mai 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p. 19.

collectif, la fin de la décennie et le début des années 1990 sont une période difficile pour le groupe et pour la scène lesbienne que ses membres fréquentent.

3.4 Les Archives Traces, l'École Gilford et la fin d'une époque

Tout comme les Archives, l'École Gilford est un projet autofinancé. La survie du lieu dépend donc des loyers payés par les locataires ainsi que des nombreuses activités de financement que le collectif Arts et Gestes organise¹⁷⁴. Alors que le lieu est bien vivant et répond aux besoins des groupes et individus, la recherche constante de financement est un problème. Cet extrait d'un appel à l'aide diffusé à l'été 1988 auprès des membres de l'École en donne une idée :

[...] Pour vous donner un aperçu concret du problème, sachez que le loyer du premier étage de l'école (regroupant les locaux de la Chorale, des Tribades, des Archives, de peinture, de karaté et de la menuiserie) s'élèvera dès juillet prochain à 2 300 \$ par mois. Si on fait un calcul rapide, cela monte à 27 600 \$ par année et c'est sans mentionner les taxes... La part de loyer du gymnase s'élevant à environ 500 \$ par mois (6000 \$ par année) nous cause donc une p'tite angoisse... [...]

Pour la survie de notre espace lesbienne¹⁷⁵

En décembre 1986, c'est-à-dire quelques mois après l'arrivée des Archives, l'École reçoit une lettre de Centraide Montréal¹⁷⁶ informant les membres d'Arts et Gestes qu'un projet de loi visant l'imposition d'une « taxe d'affaires » aux organismes de charité rentrera en vigueur sous peu. En effet, le 23 juin 1987 est adoptée par l'Assemblée nationale la *Loi relative à diverses mesures à caractère financier concernant les municipalités*¹⁷⁷. Quelques mois plus tard, l'École des Arts martiaux pour femmes, qui payait une part considérable du loyer de Gilford, prend la décision de chercher un autre espace¹⁷⁸. Le groupe Arts et Gestes a d'abord convié ces membres à une assemblée générale afin de réfléchir à la question du financement et a par la suite décidé de lancer un appel large aux lesbiennes. Cette publication dans le bulletin *Projet Lavande/Lavender Project* fait état de la situation :

¹⁷⁴ Parmi celles-ci, on trouve notamment des « vente de garage pour lesbienne », des « prédictions astrologiques pour lesbiennes », des danses, des pièces de théâtre, des spectacles-bénéfice pour lesbiennes, Fonds École Gilford, Classeur, Tiroir 1, Dossier École Gilford, Archives lesbiennes du Québec.

¹⁷⁵ Arts et gestes des femmes de Montréal, « ***Un appel à l'aide*** », [tract], Montréal, juin 1988, Fonds École Gilford, Classeur, Tiroir 1, Dossier École Gilford, Archives lesbiennes du Québec.

¹⁷⁶ Centraide Montréal, « Imposition d'une taxe d'affaires aux organismes de charité », 18 décembre 1986, Fonds École Gilford, Classeur, Tiroir 1, Dossier École Gilford, Archives lesbiennes du Québec.

¹⁷⁷ Centraide Montréal, « Taxe d'affaires », 3 août 1987, Fonds École Gilford, Classeur, Tiroir 1, Dossier École Gilford, Archives lesbiennes du Québec.

¹⁷⁸ S. Boisvert et D. Boutet, *op. cit.*, p. 327.

Arts et Gestes : ESPACE vital

Le Collectif Arts et Gestes existe depuis 1984. Il est formé de l'ensemble des groupes et individus lesbiens qui occupent des locaux à l'École Gilford : les Tribades, les Archives Traces, la Chorale Laodamia, la revue *Amazones d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui*, de même que les ateliers de peinture, de karaté et d'ébénisterie.

Arts et Gestes c'est aussi le groupe qui gère et qui loue les locaux de l'école pour des événements organisés par et pour des lesbiennes. Entre autres : Les Journées d'octobre, des danses, des spectacles et des réunions. Mais au-delà du lieu physique, de l'espace qu'il occupe à l'école, Arts et Gestes représente, de façon concrète, la possibilité d'avoir un lieu lesbien à nous, pour nous. Cet espace est présentement menacé. La taxe d'affaires, imposée par le gouvernement du Québec aux organismes à but non lucratif, amène une surcharge financière qu'Arts et Gestes ne peut assumer. D'autre part, le gymnase, qui constitue une part importante des revenus de location de l'école, n'a pas trouvé preneur pour la période de novembre 1988 à juillet 1989. Conjugués, ces deux événements font que la survie d'Arts et Gestes est en jeu.

Les solutions à ce problème sont multiples. L'une d'elles consiste à louer le gymnase pour la période précitée. Tous les groupes ou les individus intéressées à la location du gymnase peuvent le faire moyennant les tarifs suivants : 550 \$ par mois (occupation 5 jours/semaine) ou encore 10 \$ de l'heure (durant la journée ou les fins de semaine). À court terme, il faut aussi trouver les fonds nécessaires pour payer la taxe d'affaires. Arts et Gestes a déjà organisé des activités de financement et a fait appel à la générosité des lesbiennes. Mais nous sommes encore loin du compte et il reste beaucoup à faire. C'est pourquoi nous invitons toutes les lesbiennes intéressées à une réunion qui aura lieu le jeudi 22 septembre à 19 h au 2025 Gilford (coin De Lorimier). Il sera question, d'une part, des activités de financement et, d'autre part, nous continuerons la réflexion amorcée lors des réunions précédentes sur l'importance d'avoir un espace spécifiquement lesbien à Montréal. Bienvenue à toutes!¹⁷⁹

Bien que le collectif Arts et Gestes et la communauté qui fréquente l'École Gilford redoublent d'ardeur en organisant de nombreuses activités de financement, l'avenir du lieu demeure incertain. « Dernière permanence de l'été, si été il y a, et dernière permanence si l'école ne survit pas!!! »¹⁸⁰, peut-on lire dans les notes de permanence en juin 1989. Le peu de revenus générés par la danse « Lesbi-l'été », organisée par Traces en juin 1989, et les notes suivantes, « C'est l'école vide, moi, qui est déprimé. Vraiment Arts et Gestes part II »¹⁸¹, « Les fréquentations des Archives sont en "chute libre". Encore aucune visite et il est 15 h »¹⁸², laissées respectivement en avril et en mai 1989 dans le cahier des permanences, sont symptomatiques d'une baisse de fréquentation de l'École Gilford. Ce même été, le salon des Tribades quitte l'École¹⁸³. Les Archives Traces continuent d'y louer un local et, malgré leur baisse d'activité, la permanence de leur case postale à la même adresse permet qu'on les rejoigne facilement. Comme en témoigne cette

¹⁷⁹ *Projet Lavande*, vol. 3, n° 1, septembre 1988, Collection Périodiques, Boîte Projet Lavande, Archives lesbiennes du Québec, p.1.

¹⁸⁰ Traces, Cahier des permanences, 17 juin 1989, Fonds Traces, Boîte 3, Archives lesbiennes du Québec, p.46.

¹⁸¹ Traces, Cahier des permanences, 29 avril 1989, Fonds Traces, Boîte 3, Archives lesbiennes du Québec, p.41.

¹⁸² Traces, Cahier des permanences, 13 mai, Fonds Traces, Boîte 3, Archives lesbiennes du Québec, p.42.

¹⁸³ S. Boisvert et D. Boutet, *op. cit.*, p. 327.

lettre, accompagnée d'un chèque de 10 \$ pour l'achat de fleurs en mémoire des victimes reçu deux jours après le Massacre de Polytechnique :

Dear Archives:

I am an American Jewish lesbian and teach history in a large state university. Like many other women around the country, I was horrified by the massacre of the women students in Montreal this week. I would like to contribute something toward the memory of these women and am enclosing a check which I would like someone to use to buy one? flower for each woman killed. Please display the flowers in whatever way you believe is best to bring the message of sympathy and mourning from we American lesbians.

I appreciate your help in this -- yours is the only organization in Montreal for which I could find an address. KEEP FIGHTING !

Yours in sisterhood,
Bonnie J. Morris¹⁸⁴.

Le Massacre de Polytechnique le 6 décembre 1989 à Montréal a secoué le Québec en entier. Ce féminicide a suscité une grande réaction des milieux féministes et lesbiens montréalais et des gestes de solidarité d'un peu partout. Parmi les différents gestes posés en mémoire des victimes et pour dénoncer ce féminicide, un dossier spécial d'*AHLA* est consacré au Massacre de Polytechnique dans lequel, aux côtés de plusieurs autres contributions, le collectif de Traces signe un texte :

Dans quelques semaines, on aura oublié. On, c'est-à-dire les médias, l'Église, les politiciens, tous les hommes de petits ou de grands pouvoirs qui, les événements tragiques nous le rappellent avec force, façonnent cette société misogyne qui nous violente à tous les jours. En fait, « on » a déjà oublié avant même de nous en parler. Jamais depuis ces derniers jours, l'invisibilisation des femmes et de leurs réalités, jusqu'à la censure, n'aura été aussi évidente. Lesbiennes, nous nous retrouvons à l'extrême de cette invisibilisation. C'est pour cette raison que les Archives Traces existent. Parce que la mémoire collective, récente ou lointaine, est le fondement même de la compréhension de toute chose. Parce que, plus que jamais, elle n'existe que si nous luttons pour qu'elle existe. Comme groupe de lesbiennes, nous nous associons à toute la peine, à toute la colère et à la conviction que la terreur s'alimente aux violences banalisées et encouragées. Il nous faudra aussi toujours nous rappeler que le pouvoir des hommes peut basculer dans l'assassinat de chacune d'entre nous¹⁸⁵.

¹⁸⁴ Bonnie J. Morris, « Polytechnique », Décembre 1989, Fonds Traces, Boîte 1, Dossier lettres personnelles, Archives lesbiennes du Québec.

¹⁸⁵ Les Archives Traces, « Informations locales », *Amazonnes d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui : Revue d'échange, d'information et de réflexion politique avec une emphase sur le lesbianisme radical*, Dossier : Retour – Mouvement des lesbiennes – Massacre Polytechnique, n° 21, mars 1990, p.129.

Cette prise de parole publique de la part des Archives Traces a été l'une des dernières de cette nouvelle décennie. En effet, si Traces continue de louer un local à l'École Gilford, le collectif est peu actif. Mis à part les conférences-discussions¹⁸⁶ organisées entre novembre 1989 et novembre 1990, aucune permanence ni réunion ne semble être organisée régulièrement. Danielle, qui est un pilier important du projet, quitte Montréal au début des années 1990 pour un poste à la bibliothèque de Saint-Boniface à Winnipeg. Elle fait carrière dans le monde des bibliothèques et travaillera, jusqu'à sa récente retraite, comme gestionnaire à la BANQ. Bien qu'elle quitte le collectif pour une raison professionnelle, Danielle ne cache pas un certain épuisement à l'égard du milieu :

Bien, y faut dire qu'à l'époque, c'est drôle parce qu'on en parle peu, je sais même pas si je devrais en parler là. Mais, on parle toujours des années 1980, que ça a été fabuleux comme atmosphère, de tout ce qui se passait comme mouvement, de choses, de réflexions, d'analyses, de brasser des choses pour essayer de faire avancer, non seulement, la cause des droits, c'était une chose, mais aussi la pensée, comment on réfléchit le monde, comment on voit le monde, mais, y'avait aussi beaucoup de problématiques, et personnelles et internes, dans les groupes. Ce qui fait que, quand on est parties à Winnipeg, moi [et ma compagne], y'était temps qu'on parte de Montréal. [...] ¹⁸⁷

Elle ajoute notamment qu'elle trouvait

[...] ça assez intense, surtout vers la fin, parce que c'est sûr que ça crée des tensions [...] quand t'es là-dedans et tu crois en quelque chose. Mais tu as l'impression que le monde est contre toi, pis toi, t'es contre le monde, rien de moins là, parfois, et c'est ce qui fait que tout te tient à cœur et tout vient te chercher. Quand on entendait quelque chose se passer, ça pouvait être un cas de viol par exemple, on prenait ça très, très personnel, [...] ça venait nous chercher là, pis on devenait hors de nous, ou presque, bien, j'espère que c'est encore le cas là. Quand on allait dans une manif, quand on allait à la nuit « Les femmes sans peur », quand on allait dans des trucs comme ça [...], on était habitées de quelque chose, eh bien, c'est sûr que ça te fait une intensité autour de toi qu'un moment donné, c'est un peu pénible. Pis à travers ça, tu as des moments extraordinaires aussi là, t'es avec des lesbiennes extraordinaires, j'ai rencontré des filles extraordinaires, absolument, des modèles, du monde qui avait peur de rien, c'était des guerrières¹⁸⁸.

¹⁸⁶ Traces, « Les archives Traces vous invitent à une conférence discussion en compagnie de Muriel Fortier. 1950 à 1965 : 2000 « romans lesbiens », 15 novembre 1989, « Les archives Traces vous invitent à une conférence discussion en compagnie de Nellan Tougueil » 1 « Les lesbiennes et la thérapie », e 12 décembre 1989, « Les archives lesbiennes de Montréal invitent toutes les lesbiennes « Rencontre discussion avec Nicole-Claude Mathieu sur le thème : Lesbianisme et subversion puis une dernière », 14 novembre 1990, Fonds Traces, Classeur, Tiroir 1, Dossier Archives lesbiennes Traces – Incorporation 1986, Archives lesbiennes du Québec.

¹⁸⁷ Entrevue avec Danielle Chagnon, 26 juillet 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.21.

¹⁸⁸ Entrevue avec Danielle Chagnon, 26 juillet 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.21.

Le climat social et politique, autant à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'École Gilford, contraste avec l'effervescence qui anime le milieu lesbien au début des années 1980. Malgré le départ de Danielle des Archives et l'instabilité financière de l'École Gilford, ces deux projets continuent. On apprend dans un éditorial de la revue *AHLA*, en mars 1990, que les efforts ont été fructueux et « qu'une nouvelle équipe s'est constituée et [que], grâce à la persévérance de deux lesbiennes, l'école a été sauvée même si l'espace a été extrêmement réduit »¹⁸⁹. Cela étant dit, jusqu'à l'arrivée d'Anne-Marie, en juin 1993, peu de choses se passent pour les Archives. Pascale se consacre à sa thèse de doctorat tout en continuant d'être la personne-ressource pour les Archives aux côtés de Diane. Alors que la librairie l'Essentielle ferme ses portes, un projet de bibliothèque lesbienne, café-biblio Labyris s'installe à l'École Gilford en novembre 1991. Faute d'implication des membres et de permanences régulières, la collection de livres de Traces est prêtée à ce nouveau groupe qui occupe le local voisin de Traces.

Anne-Marie est née en 1968 sur la Rive-Sud de Montréal. Durant ses études de philosophie au cégep Édouard-Montpetit, elle visite la librairie féministe l'Essentielle à Montréal qui a été son « centre d'information » :

Je n'étais pas très sociale, donc j'étais vraiment axée vers les bibliothèques, les librairies. Du coup, quand j'allais à Montréal, houlala, la librairie, à ce moment-là c'était « l'essentiel », vu que j'avais pas beaucoup d'argent, je me contentais de feuilleter les livres. De temps en temps, j'en achetais là, mais c'était assez rare. Je me contentais de regarder la revue *Treize* et c'était vraiment comme, Wow, ça me passionnait, ça me comblait. Je me sentais vraiment dans mon élément quand j'allais à la librairie l'Essentielle¹⁹⁰.

C'est à cet endroit qu'elle entend parler de l'École Gilford. En septembre 1992, « j'ai surpassé ma timidité, puis je suis allée à l'École Gilford », confie Anne-Marie.

L'École Gilford, c'était vraiment [...] un milieu de vie extraordinaire. Je suis arrivée là quand même sur le tard là, en 1992, ça a fermé, je pense, en 1994 ou 1993... donc je suis arrivée là sur le tard, mais c'était comme idéal, je ne pouvais pas imaginer mieux que ça. Y'avait des activités, c'était un endroit pour réfléchir, pour échanger, pour danser, pour lire, pour étudier, y'avait des groupes politiques qui réfléchissaient. C'est là que j'ai rencontré d'autres lesbiennes en chair et en os avant mon implication aux archives Traces. [...] Inutile de le dire ça été vraiment un moment charnière, le jour où est-ce que j'ai décidé d'aller à l'École Gilford, en

¹⁸⁹ Louise Turcotte, « Éditorial », *Amazones d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui : Revue d'échange, d'information et de réflexion politique avec une emphase sur le lesbianisme radical*, Dossier : Retour – Mouvement des lesbiennes – Massacre Polytechnique, n° 21, mars 1990, p.3.

¹⁹⁰ Entrevue avec Anne-Marie, 30 juillet 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.1.

septembre 1992, ça a carrément changé ma vie. Si je n'avais pas été là, à ce moment-là, bon, je serais devenue quelqu'un d'autre [rire], mais ça a vraiment marqué ma trajectoire de vie¹⁹¹.

Malgré le départ de plusieurs groupes de l'École Gilford, celle-ci reste investie par les Archives lesbiennes, *AHLA*, la Chorale Laodamia, le groupe Action politique lesbienne, la bibliothèque, et d'autres locaux de l'École accueillent des expositions artistiques et divers événements lesbiens. Quelques mois après cette première visite à Gilford, Anne-Marie emménage à Montréal, sur le Plateau Mont-Royal, chez des amies rencontrées à Gilford. Rapidement, elle découvre les Archives Traces et commence à s'impliquer dans le projet :

C'était une lesbienne qui était l'amie de ma colocataire qui m'a initiée aux archives, qui me les a présentées. Donc, j'ai parlé quelques fois à Pascale, mais on aurait dit que les archives étaient un peu laissées à elles-mêmes, je ne sais pas si c'était une fausse impression, mais j'étais comme souvent là toute seule, pis je n'avais pas vraiment de contact avec personne d'autre, sauf de temps en temps avec Pascale, je lui posais des questions¹⁹².

Durant ces années, Anne-Marie s'est engagée très activement dans Traces. Même si elle avait quelques contacts avec Pascale et Diane, c'est par le cahier des permanences qu'elle découvre l'histoire et les méthodes de travail de Traces :

Cela me fait un drôle d'effet d'écrire dans ce carnet. C'est comme si je m'immisçais dans un château très ancien et très raffiné, mais qui a été abandonné, et dans lequel subsistent des fantômes. Peut-être à cause de l'aspect vieillot du carnet, peut-être à cause des dernières paroles qui ont été écrites. L'impression de pénétrer dans un monde dont je ne sais rien. Un monde étrange qui refuse de se dévoiler. Mais oublions ce blabla et passons aux choses sérieuses...¹⁹³

Anne-Marie reprend l'habitude de laisser des réflexions et des traces des tâches effectuées dans ce cahier. Entre juin 1993 et mars 1995, moment où elle quitte Montréal, elle écrit près de deux fois par semaine dans le cahier. Le classement constitue l'une des principales activités qu'elle effectue, mais, dès l'automne 1993, les permanences reprennent et Anne-Marie tente de redynamiser les Archives, avec l'aide de quelques personnes :

Y'avait quand même quelques chercheurs universitaires qui m'appelaient, puis qui venaient faire quelques recherches. Puis y'a deux personnes qui se sont jointes à moi pendant ce laps de

¹⁹¹ Entrevue avec Anne-Marie, 30 juillet 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.4.

¹⁹² Entrevue avec Anne-Marie, 30 juillet 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.6.

¹⁹³ Anne-Marie, Cahier des permanences, 15 juillet 1993, Fonds Traces, Boîte 3, Archives lesbiennes du Québec, p.90.

temps, de 1993 à 1994, pour m'aider. Bien, je ne vais pas la nommer, peut-être qu'elle ne veut pas être nommée, mais y'avait quand même un peu de fréquentation¹⁹⁴.

Elle souhaite aussi prendre contact avec d'autres groupes d'archives lesbiennes à travers le monde, produire un bulletin pour Traces, écrire un article pour la revue *Treize* sur Traces et organiser des événements. Ces ambitions sont cependant freinées par l'avenir incertain de l'École Gilford. En effet, malgré la diminution de la superficie louée, les difficultés financières et le désir de la Ville de vendre la bâtisse constituent un stress important pour les membres d'Arts et Gestes. À cela s'ajoutent les dynamiques internes de Gilford et les visions divergentes pour le futur de l'École :

Et y'a eu comme [...] un souci idéologique entre les membres d'Arts et Gestes, qui était l'équipe de gestion, et la bibliothèque et les archives, et d'autres personnes aussi. [...] L'objectif d'Arts et Gestes, c'était, si je me souviens bien, et si les notes de mon journal de bord sont exactes, j'ai relu mes notes, elles étaient parfois chargées de beaucoup d'indignation, mais l'optique était d'en faire plus comme un centre de femmes, un centre gai donc, et ce n'était vraiment en phase, comme on dit, avec la perspective pour lesbienne. La bibliothèque lesbienne, les archives lesbiennes, c'étaient des organismes pour les lesbiennes, donc c'était important de conserver la vocation de ces organismes-là, pour les lesbiennes. [...] C'était pour assurer notre existence, pis aussi bon, en même temps, on ne voulait pas être non plus assimilées au grand mouvement gai, tu sais, LGBTQ+. Lesbienne, c'est juste une parcelle, pis nous on voulait que toute notre énergie et nos forces intellectuelles, ça soit plus pour, comment je pourrais dire...pour assurer l'identité lesbienne. [...] Voilà d'où y'avait comme un *clash* entre les deux idéologies, et c'est pas pour dire qu'une est mauvaise et l'autre est meilleure, mais c'était comme, pas la même chose¹⁹⁵.

Alors que ces différentes visions occasionnent des tensions entre les personnes impliquées, c'est la Commission des écoles catholiques de Montréal (CÉCM) qui aura le dernier mot sur l'avenir de l'École Gilford. Au début de l'année 1994, après une visite du Service des incendies de la Ville de Montréal et de la Régie des bâtiments du Québec, il fait état des réparations nécessaires pour assurer la sécurité du lieu. Les travaux s'élèvent à 167 000 dollars, somme qui outrepassa de loin les capacités financières d'Arts et Gestes. Anne-Marie note dans le cahier des permanences le mercredi 23 février 1994 :

Les archives Traces sont rendues chez nous. Les menaces de la CÉCM ont eu cet effet d'entraîner le départ des Archives et de la Biblio Labyris le 18 février. Seul le stock d'Arts et Gestes demeure à Gilford. Le groupe a appris aujourd'hui que la fermeture de l'École Gilford était maintenant retardée au 31 juin, à cause de la pression populaire soulevée par la garderie

¹⁹⁴ Entrevue avec Anne-Marie, 30 juillet 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.6.

¹⁹⁵ Entrevue avec Anne-Marie, 30 juillet 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.7.

Centre Saint-Louis au deuxième étage. [...] ¹⁹⁶. On était justement en train de combler nos dettes [Arts et Gestes] et d'avoir un peu de répit. Mais non, voilà que d'autres troubles s'ajoutent. On parle maintenant de relocalisation pour les Archives, la biblio, la chorale et tous les groupes. Toute cette histoire d'Arts et Gestes m'a éloignée des Archives ¹⁹⁷.

L'idée est proposée de fusionner la Biblio Labyris et les Archives et de chercher un lieu pour accueillir les groupes de Gilford. Anne-Marie arpente les rues du Plateau Mont-Royal, du Vieux-Port et même du centre-ville à la recherche de locaux abordables, mais les recherches ne sont pas concluantes. Entre-temps, elle continue d'accueillir chez elle des personnes pour la consultation des Archives et de faire du classement.

3.5 Conclusion

Les pressions de la Ville de Montréal occasionnent le départ des groupes lesbiens établis à l'École Gilford et la bâtisse est vendue à promoteur immobilier ¹⁹⁸. Parallèlement, une rencontre a lieu en février 1995 pour parler plus sérieusement d'un lieu de lesbiennes rassemblant tous les groupes, et Anne-Marie est invitée pour représenter les Archives. Pascale vit alors à Ottawa et Diane n'est plus investie ¹⁹⁹. Il n'y a finalement pas de suite à ce projet, du moins, c'est ce que les notes dans les cahiers laissent supposer. Anne-Marie raconte que « la chute de l'École Gilford » a été pour elle un dur évènement :

C'est peut-être gros de dire ça comme ça. Probablement que les autres l'ont vécu différemment parce qu'elles étaient dans des groupes, y'avait des groupes d'amies. Moi j'étais plus isolée, avec quelques amies très restreintes, donc peut-être que j'ai absorbé le choc davantage, les autres aussi, comme moi aussi, j'étais au début de la vie adulte. Les autres étaient, c'était une autre génération qui avait déjà leur groupe, leurs amies, des réseaux, bien implantés. Moi, j'arrivais là, j'étais plus jeune, j'avais comme 23-24-25, faque, pis tout à coup ça s'effondre. C'est sûr que la pilule a été plus difficile à digérer ²⁰⁰.

Elle décide de quitter Montréal au printemps 1995. Après quelques appels auprès des lesbiennes du quartier, Geneviève Arsicaud, qui a pris part à l'expérience de l'École Gilford, accepte de prendre soin des archives

¹⁹⁶ La garderie Centre Saint-Louis occupe les locaux du deuxième étage de l'École au 2025, rue Gilford. L'organisme fait des pressions pour rester sur place jusqu'à la fin de son bail, le 30 juin 1994; Danielle Tessier, Ligne du temps Gilford, Fonds École Gilford, Classeur, Tiroir 1, Dossier École Gilford, Archives lesbiennes du Québec.

¹⁹⁷ Anne-Marie, Cahier des permanences, 23 février 1994, Fonds Traces, Boîte 3, Archives lesbiennes du Québec, p.94.

¹⁹⁸ L'ancienne École Gilford a été réaménagée en unités de condominium.

¹⁹⁹ Anne-Marie, Cahier des permanences, 14 janvier 1994, Fonds Traces, Boîte 3, Archives lesbiennes du Québec, p.93.

²⁰⁰ Entrevue avec Anne-Marie, 30 juillet 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.12.

et d'héberger les documents de Traces dans son appartement du Plateau Mont-Royal. Le 15 juin 1995, elle note dans le cahier des permanences :

Le carnet de bord m'est tombé sous la main dans la soirée. Je perpétue donc l'écriture. En mars les boîtes sont arrivées au 5149, des Érables. Le lendemain, les étagères ont été installées et les dossiers disposés. À l'ouverture des boîtes, il apparaît que le 1^{er} travail sera de trier les revues et les dossiers non classés²⁰¹.

Jusqu'au déménagement au Centre communautaire LGBTQ sur la rue Plessis au début des années 2000, les Archives Traces sont précieusement gardées par Geneviève qui continue le classement et assure la continuité du projet. Des demandes de consultations et des dons ont notamment lieu. Lorsque Danielle et Pascale reviennent vivre à Montréal, elles continuent à veiller de près ou de loin sur les Archives, jusqu'à ce qu'elles réintègrent officiellement le projet. À sa retraite en 2019, Danielle s'implique à nouveau dans les Archives Traces et elle est ravie que les collections soient restées intact :

C'est sûr que, quand tu fais ça au départ, tu fais ça pour que ça dure. C'est pour ça que tu le fais, tu veux que 50 ans plus tard ça soit encore là, et on n'avait quand même fait des choses pour que ce soit encore là. Moi, ce que je trouve absolument extraordinaire, c'est que y'a rien qui a été perdu, à ma connaissance là, y'a peut-être une couple d'affaires qui n'a pas été rendue, que quelqu'un a empruntées, là peut-être, mais y reste que tout ce qu'on avait, dans ces années-là, est encore là aujourd'hui. Et ça, c'est pas rien, considérant que y'avait pas de local, qu'au centre, c'était des conditions absolument terribles là. La poussière, la luminosité, l'eau qui aurait pu couler là-dessus, n'importe quoi là, et on a toujours rien perdu²⁰².

Pascale quant à elle rejoint les Archives à la suite des célébrations du 40^e anniversaire, à l'été 2023. Grâce à l'effort des membres fondatrices, mais aussi de tout un réseau lesbien, les Archives Traces ont récolté et conservé des milliers de documents qui témoignent du dynamisme d'un mouvement social lesbien durant les années 1980, à Montréal et ailleurs dans le monde.

Malgré les limites du travail des membres fondatrices et de leurs réseaux en termes d'accès à divers milieux, notamment anglophone, racisé et de la diversité sexuelle et de genre, le collectif a tenté, dans la mesure de sa capacité et de son intérêt, de collecter le plus de matériel possible sur l'histoire lesbienne des années 1980. Bien qu'associées au lesbianisme radical, les Archives Traces ont tout de même fait le pari de ce que l'autrice Rebecka Sheffield qualifie de « *strategic neutrality* ». Même s'il est imparfait, le choix de la

²⁰¹ Geneviève Arsicaud, Cahier des permanences, 15 juin 1995, Fonds Traces, Boîte 3, Archives lesbiennes du Québec, p.97.

²⁰² Entrevue avec Danielle Chagnon, 26 juillet 2023, Cité-des-Hospitalières, Montréal, p.23.

« neutralité politique » a permis au collectif de recueillir une quantité impressionnante et variée de documents qui mettent de l'avant le dynamisme et la diversité des projets et des réflexions qui ont marqué le mouvement lesbien durant cette décennie.

Alors que l'appartement de Zaïda et de Bernice-Mae a donné naissance à ce projet, l'École Gilford a permis de faire connaître Traces, archives lesbiennes de Montréal et de faciliter autant l'accès aux fonds documentaires pour les femmes et les lesbiennes que la collecte de matériel pour le collectif. Les difficultés financières de l'École, les dissensions politiques ainsi que la professionnalisation des membres du collectif ont mis le projet des Archives en dormance pendant près de deux décennies. Cela étant dit, des membres de ce milieu ont veillé à ce que le travail entamé par Zaïda, Bernice-Mae Butler, Anne Michaud, Danielle Charest, Danielle Chagnon, Pascale Noizet, Paula Sypnowich, Laurraine Hébert, Diane Turcotte, Andrée Boucher, Anne-Marie, Geneviève Arsicaud et toutes celles qui ont contribué de près ou de loin à ce projet puisse, 40 ans plus tard, être poursuivi.

CONCLUSION

We are born and have our being in a place of memory. We chart our lives by everything we remember from the mundane moment to the majestic. We know ourselves through the art and act of remembering. Memories offer us a world where there is no death, where we are sustained by rituals of regard and recollection¹.

— bell hooks

Ce mémoire a démontré que la mise sur pied d'un centre d'archives lesbien durant les années 1980 a été un moyen, pour des lesbiennes du Plateau Mont-Royal, de préserver l'histoire de leur communauté. Par cette étude, j'ai cherché à comprendre comment les documents sur lesquels reposent les mémoires lesbiennes au Québec ont été récoltés et conservés. Pour ce faire, je me suis intéressé aux personnes derrière cette entreprise et à leurs influences quant à sa gestion. Il a été question de dépeindre les objectifs et le fonctionnement des Archives Traces lesbiennes entre 1983 et 1994 ainsi que les dynamiques interpersonnelles, sociales et politiques animant les deux groupes qui se sont relayés pour en prendre soin. En parallèle de la mise sur pied d'un centre d'archives et de son fonctionnement, ce mémoire a évoqué l'histoire d'un milieu lesbien et des individus qui le composent ainsi que celle du Plateau Mont-Royal durant les années 1980.

Le bilan historiographique présenté dans le premier chapitre a montré que les lesbiennes ont été nombreuses à participer au mouvement de libération des femmes au Québec, en Europe et en Amérique du Nord et que leur critique de l'hétérosexualité a suscité de nombreuses tensions. Leur conscientisation politique acquise au sein des milieux féministes et gais a donné lieu à la politisation de l'identité lesbienne et à la mise en œuvre d'un mouvement social transnational, axé sur le lesbianisme, et au sein duquel s'opère une prise en charge communautaire de l'histoire lesbienne. Le bilan a par ailleurs mis en évidence que cet aspect du mouvement lesbien n'est pas traité dans les études sur le sujet. En abordant l'histoire des Archives Traces lesbiennes de Montréal, ce mémoire contribue donc à documenter cette dimension importante de l'histoire

¹ bell hooks, *Belonging: a culture of place*, New York, Routledge, 2019, p. 5.

lesbienne et des communautés 2ELGBTQIA+² et à inscrire cette association montréalaise au sein de l'historiographie de la première vague de l'histoire des *community archives*.

Dans le second chapitre, je me suis penché sur les débuts des Archives Traces entre 1983 et 1985 et j'ai présenté les personnes derrière ce projet et comment elles l'ont réfléchi. Bien que l'histoire d'amour entre Bernice-Mae et Zaïda soit au cœur de l'histoire de Traces, il ressort que les liens d'amitié entre les membres de la collective, leur participation au sein d'un milieu social et politique lesbien et l'influence de groupes d'archives lesbiens européens et états-uniens sont des éléments fondamentaux qui expliquent la mise sur pied d'un tel projet à Montréal et la survie de ce dernier à la suite de la rupture du couple. L'histoire du restaurant lesbien La Kahéna a également été examinée dans ce chapitre et a permis d'établir que la cuisine algérienne et la musique sont des composantes importantes de l'histoire des Archives Traces de 1983 à 1985.

Le troisième chapitre a traité de l'histoire de Traces entre 1985 et 1994 et a montré que ce centre est ancré au sein d'un milieu politisé lesbien sur le Plateau Mont-Royal. L'établissement des Archives à l'École Gilford a permis au collectif de se faire connaître et de récolter des documents à propos des nombreux groupes lesbiens impliqués dans l'espace et des activités qui y ont lieu. Bien que la dimension internationale soit toujours au cœur du projet, la participation des membres du collectif aux événements lesbiens et féministes est le principal moyen de récolter le matériel. Le fonds documentaire constitué par les Archives Traces témoigne donc principalement de la vie lesbienne montréalaise durant les années 1980.

Les Archives Traces ont collecté des documents qui reflètent l'âge d'or du lesbianisme à Montréal et ailleurs, mais son histoire est aussi une composante importante de l'histoire lesbienne. La mise sur pied de Traces témoigne du processus par lequel des lesbiennes ont accordé une valeur historique à leurs vécus et à celui de leur communauté. De plus, en osant imaginer la possibilité de créer leurs propres archives, les membres de Traces ont rendu possible l'existence d'un lieu où la mémoire est réfléchie par et pour elle-même.

Ainsi, cette étude a permis d'établir que les Archives Traces sont un projet d'archives communautaires. C'est-à-dire que les membres qui s'y impliquent partagent un sentiment d'appartenance à une communauté

² Plusieurs acronymes sont utilisés pour faire référence aux membres des communautés de la diversité de genre et sexuelle. J'ai choisi d'employer 2ELGBTQIA+ tel qu'utilisé par l'organisme pancanadien Centre de recherche communautaire (CBRC) en 2024. Cela étant dit, ce mémoire porte sur l'histoire d'un centre d'archives lesbien et, en ce sens, ne prétend aucunement être représentatif de toutes ces identités.

et s'engagent à documenter et à rendre accessible l'histoire de leur groupe selon leurs propres termes³. Le type de matériel qu'elles récoltent est déterminé selon les documents produits par leur communauté et non selon les normes archivistiques des institutions⁴. L'accès à leur collection est également limité aux membres de leur groupe. La première collective des archives décide par exemple que les documents peuvent être consultés uniquement par des personnes lesbiennes, alors que le second permet aux femmes et aux lesbiennes d'accéder à ses collections. Cela a pour objectif de créer un sentiment de confiance chez les donatrices et les visiteuses, et de garder un contrôle sur leur histoire. De plus, ce projet est communautaire au sens où il est entièrement financé par les membres du groupe à qui il s'adresse. Sa survie dépend donc de leur soutien. Malgré des liens qui existent entre personnes gaies et lesbiennes et un intérêt de la part de ces deux communautés de conserver des traces de leurs histoires, cette recherche a montré que les Archives Traces ont très peu de liens avec le milieu gai montréalais et ne cherchent pas à en avoir.

L'identité lesbienne telle qu'elle est entendue par les membres de Traces et par leur milieu social est politisée. C'est-à-dire qu'au-delà d'une pratique sexuelle, le lesbianisme est une position politique qui s'oppose au système hétéropatriarcal. Au sein de cette communauté lesbienne, plusieurs courants de pensée sur le lesbianisme cohabitent. Les membres de Traces se sont parfois réclamées d'une ou de l'autre de ces tendances⁵, alors que d'autres se sont définies comme « lesbienne tout court » et comme bisexuelle. Dans chacun des groupes qui ont pris soin du projet, les membres ont partagé des opinions politiques diverses et ont souhaité que les Archives Traces ne soient pas associées à une tendance politique. Pour le deuxième collectif surtout, il a été important d'opter pour la neutralité politique afin d'être en mesure de constituer un fonds d'archives à l'image de la diversité des individus qui composent le milieu lesbien au Québec, mais aussi au Canada et à l'international, et de la variété de leurs activités. Malgré cette « neutralité », cette recherche a montré que des positions politiques personnelles et collectives teignent autant le regard extérieur posé sur les Archives que le matériel qu'elles comportent.

Ce mémoire a aussi démontré que les possibilités et limites qu'offre ce projet sont déterminées en partie par les individus qui le composent et le milieu dans lequel elles gravitent. En participant à la mise sur pied et au maintien d'archives lesbiennes, les membres de Traces exercent une influence autant sur sa structure que

³ Andrew Flinn, Mary Stevens et Elizabeth Shepherd, « Whose memories, whose archives? Independent community archives, autonomy and the mainstream », *Archival Science: International Journal on Recorded Information*, vol. 9, n° 1-2, 2009, p. 73.

⁴ Les membres souhaitent récolter des lettres d'amour et des documents de l'ordre de l'intime, ce qu'elles font. Elles récoltent aussi revues, livres, cartes postales, affiches, notes de réunions, photographies, macarons, cartons d'allumettes, bannières de manifestation, chandails et plusieurs fonds personnels.

⁵ Lesbienne radicale et lesbienne féministe.

sur le matériel archivé. Les membres de Traces ne constituent pas un groupe homogène et elles ont toutes, à leur façon, créé l'identité des Archives. En effet, les origines culturelle, ethnique et nationale des personnes impliquées entre 1983 et 1994 sont multiples, tout comme le sont leurs positionnements politiques et, dans certains cas, leur orientation sexuelle. Cela étant dit, les membres qui se sont investies le plus longuement dans le projet sont francophones, blanches, politisées et ont eu accès à une éducation universitaire. Le milieu lesbien qui fréquente l'École Gilford est décrit par les personnes interviewées dans le cadre de ce mémoire comme étant assez intergénérationnel, mais composé surtout, de personnes blanches, cisgenres et francophones. À cet égard, bien que les deux groupes qui se sont succédé ont pu récolter une diversité de matériel témoignant de l'histoire lesbienne et que les nombreuses revues et correspondances internationales reçues durant la première décennie du projet montrent leurs ancrages dans un réseau transnational lesbien, les Archives Traces sont le reflet de l'environnement dans lequel elles ont existé.

À cet égard, par le prisme de l'histoire des Archives Traces, ce mémoire a été en mesure de documenter l'établissement d'une sous-culture lesbienne dans le quartier du Plateau Mont-Royal durant les années 1980. Que ce soit pour le dynamisme de la ville, pour les études ou encore pour des raisons économiques, les membres de Traces interviewées ont toutes effectué une migration depuis leurs régions d'origine vers ce quartier. La proximité qu'offre cette cohabitation a permis aux membres de Traces de se rencontrer et de développer de nombreuses activités, notamment dans les appartements, locaux commerciaux et école du quartier.

L'histoire de Traces est liée à celle des lieux que ce projet a occupés. Alors que l'historiographie insiste que les bars ont joué un rôle important dans la visibilité des lesbiennes dans l'espace public et dans le développement d'un sentiment d'appartenance collectif au lesbianisme, ce mémoire rappelle que les appartements ont aussi été des espaces de sociabilité importants, investis par les membres de Traces et leurs réseaux. À l'abri des regards, intimité et collectivité y ont coexisté. Les Archives Traces sont nées de cette relation entre l'intime et le collectif, le personnel et le politique.

L'appartement de Bernice-Mae et Zaïda a offert un endroit sûr où garder et consulter des documents qui relatent la vie des lesbiennes, il a aussi généré la cohabitation entre restaurant algérien lesbien et archives lesbiennes. La rupture du couple a cependant forcé le déménagement des Archives dans un nouveau lieu. L'emménagement de Traces à l'École Gilford a permis au projet d'intégrer un milieu de vie communautaire dynamique et de participer à la préservation de ce lieu lesbien sur le Plateau Mont-Royal. Si les membres de Traces et le milieu lesbien dont elles sont issues font partie de la première vague d'embourgeoisement du quartier, elles subissent de front la seconde phase de ce processus. En effet, lorsque l'École Gilford est

vendue par la Ville de Montréal à un promoteur immobilier, les groupes doivent quitter ce lieu qui sera, quelques années plus tard, converti en appartements en copropriété. En somme, si cette recherche présente l'histoire des Archives Traces de Montréal entre 1983 et 1994, elle témoigne également de l'histoire d'un milieu social lesbien et de la transformation du quartier du Plateau Mont-Royal.

Enfin, ce mémoire est la première étude connue à ce jour consacrée à l'histoire des Archives Traces lesbiennes de Montréal entre 1983 et 1994. J'ai voulu profiter de l'occasion que m'offrait cette recherche pour rencontrer les membres fondatrices du projet afin qu'elles témoignent de leur expérience. Si ce processus a permis d'archiver leurs histoires et d'ajouter des documents dans les collections des ALQ, il a aussi influencé la structure du mémoire. En décidant de mettre la voix des membres fondatrices au cœur de ce travail, j'ai accepté de produire une recherche qui est centrée sur l'expérience personnelle de celles qui ont fondé les Archives Traces et en ont pris soin. Cette étude offre donc une vision partielle de cette histoire, car il ne m'a pas été possible d'analyser, par exemple, comment les Archives Traces étaient perçues par les usagères, ou encore, par des personnes extérieures à l'organisation. J'aurais souhaité interroger davantage certaines personnes sur les raisons pour lesquelles elles ne se sont pas senties représentées par ce projet et sur les autres lieux de mémoire qu'elles ont fait exister. Ma recherche se limite à l'étude d'un centre d'archives lesbien, mais j'espère qu'elle contribuera à ce que de futurs travaux mettent en relation l'histoire de Traces avec celle d'autres archives communautaires.

BIBLIOGRAPHIE

Sources

Sources manuscrites

Archives Gaies du Québec

Fonds Association pour les droits des gai(e)s du Québec -ADGQ (1974-1988). (F0017), Archives gaies du Québec, Montréal, Québec.

Fonds Félicity Stephens, (1973-1976). (F0038), Archives gaies du Québec, Montréal, Québec.

Archives canadiennes du mouvement des femmes

Collection des archives canadiennes du mouvement des femmes ACMF (1960-1992). (C 10-001), Bibliothèque de l'Université d'Ottawa, Archives et collections spéciales, Ottawa, Ontario.

Archives lesbiennes du Québec

Fonds Traces, Archives lesbiennes du Québec, Montréal, Québec.

Fonds Danielle Charest, Archives lesbiennes du Québec, Montréal, Québec.

Fonds Anne Michaud, Archives lesbiennes du Québec, Montréal, Québec.

Fonds École Gilford, Archives lesbiennes du Québec, Montréal, Québec.

Collection Périodiques, Archives lesbiennes du Québec, Montréal, Québec.

Collection Affiches, Archives lesbiennes du Québec, Montréal, Québec.

Collection 3^e Foire internationale du livre féministe 1988, Archives lesbiennes du Québec, Montréal, Québec.

Sources imprimées

Revues

Amazones d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui : Revue d'échange, d'information et de réflexion politique avec une emphase sur le lesbianisme radical, (AHLA), (1982, 1983, 1985, 1986, 1990, 2014)

Treize (1984, 1986, 1987, 1988, 1996)

Ça s'attrape!! (1982-1984)

Long Time Coming (1973-1974)

Lesbian Survival (1984)

Trivial, a journal of ideas (1989)

La Parole Mètèque (1987-1989)

Projet Lavande (1988)

Journaux

Le Devoir (1988)

La Presse (1981)

Sources orales

Bernice-Mae Butler, interviewée par Fallon Rouillier à Saint-Thomas-de-Kent, Nouveau-Brunswick, le 21 août 2023. [Transcription de l'entrevue, 17p.]

Anne-Marie, interviewée par Fallon Rouillier à la Cité-des-Hospitalières, Montréal, Québec, le 30 juillet 2023. [Transcription de l'entrevue, 18p.]

Danielle Chagnon, interviewée par Fallon Rouillier à la Cité-des-Hospitalières, Montréal, Québec, le 26 juillet 2023. [Transcription de l'entrevue, 27p.]

Pascale Noizet, interviewée par Fallon Rouillier à la Cité-des-Hospitalières, Montréal, Québec, le 26 mai 2023. [Transcription de l'entrevue, 24p.]

Paula Sypnowich, interviewée par Fallon Rouillier à la Cité-des-Hospitalières, Montréal, Québec, le 25 mars 2024. [Transcription de l'entrevue, 18p.]

Ross Higgins, interviewée par Fallon Rouillier aux Archives Gaies du Québec, Montréal, Québec, le 10 novembre 2024. [Transcription de l'entrevue, 19p.]

Line Chamberland, interviewée par Fallon Rouillier à Montréal, Québec, le 13 novembre 2023. [Transcription de l'entrevue, 19p.]

Études

Monographies

AHMED, Sara, *Living a feminist life*, Durham, Duke University Press, 2017, 299p.

BAILLARGEON, Denyse, *Repenser la nation: histoire du suffrage féminin au Québec*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 2019, 238p.

- BAILLARGEON, Denyse, *Brève histoire des femmes au Québec*, Montréal, Boréal, 2012, 281p.
- BASTIAN, Jeannette A. et Ben ALEXANDER, *Community archives: the shaping of memory*, London, coll. « Principles and practice in records management and archives », 2009, 286p.
- BÉRUBÉ, Allan, *Coming out under fire: the history of gay men and women in World War Two*, New York, The Free Press, 1990, 377p.
- BESSETTE, Jean, *Retroactivism in the Lesbian Archives: Composing Pasts and Futures*, Carbondale, Southern Illinois University Press, coll. « Studies in rhetorics and feminisms », 2018, 186p.
- BONNET, Marie-Jo, *Un choix sans equivoque : recherches historiques sur les relations amoureuses entre les femmes : xvie-xxe siècle*, Denoël, coll. « Femmes », 1981, 293p.
- BOURQUE, Dominique et Johanne COULOMBE, *Danielle Charest (1951-2011) : militante lesbienne radicale*, Montréal, AHLA, 2014.
- BOYD, Nan Alamilla et Horacio N. ROQUE RAMÍREZ (éd), *Bodies of Evidence: The Practice of Queer Oral History*, Oxford, Oxford University Press, coll. « Oxford oral history series », 2012, 321p.
- BRAND, Dionne, *A map to the door of no return: notes to belonging*, Toronto, Vintage Canada, 2001, 228p.
- BROSSARD, Louise, *Trois perspectives lesbiennes féministes articulant le sexe, la sexualité et les rapports sociaux de sexe: Rich, Wittig, Butler*, Montréal, Institut de recherches et d'études féministes, coll. « Les cahiers de l'IREF », n° 14, 2005, 155p.
- BURTON, Antoinette M, *Archive Stories: Facts, Fictions, and the Writing of History*, Durham, Duke University Press, 2005.
- BUTLER, Judith, *Gender trouble: feminism and the subversion of identity*, New York, Routledge, coll. « Routledge classics », 2006, 236p.
- CABADI, Marie, *Lesbiennes et gays au charbon : solidarités avec les mineurs britanniques en grève, 1984-1985*, Paris, Éditions EHESS, coll. « Cas de figure », 2023, 274p.
- CARBALLO, Lula, *Créatures du hasard*, Montréal (Québec), Le Cheval d'août, 2018, 144p.
- CHACABY, Ma-Nee et Mary Louisa PLUMMER, *A Two-Spirit Journey: The Autobiography of A Lesbian Ojibwa-Cree Elder*, Winnipeg, University of Manitoba Press, coll. «Critical Studies in Native History », 2016, 240p.
- CHAMBERLAND, Line, *Mémoires lesbiennes : le lesbianisme à Montréal entre 1950 et 1972*, Montréal, Éditions du remue-ménage, coll. « De mémoire de femmes », 1996, 285p.
- CHAUNCEY, George, *Gay New York: Gender, Urban Culture, and the Makings of the Gay Male World, 1890-1940*, New York, Basic Books, 1994, 478p.
- CHENIER, El, *Strangers in Our Midst: Sexual Deviancy in Postwar Ontario*, Toronto, University of Toronto Press, coll. « Studies in gender and history », 2008, 294p.

- CVETKOVICH, Ann, *An Archive of Feelings: Trauma, Sexuality, and Lesbian Public Cultures*, Durham, Duke University Press, coll. « Series Q », 2003, 355p.
- DAGENAIS, Dominic, *Grossières indécences: pratiques et identités homosexuelles à Montréal, 1880-1929*, Montréal, McGill-Queen's University Press, coll. « Études d'histoire du Québec », 2020, 306p.
- DEMCZUK Irène et REMIGGI Frank William (éd.), *Sortir de l'ombre : histoires des communautés lesbienne et gaie de Montréal*, Montréal, VLB éditeur, coll. « Des hommes et des femmes en changement », 1998, 409p.
- D'EMILIO, John, *Sexual Politics, Sexual Communities: The Making of a Homosexual Minority in the United States, 1940-1970*, Chicago, University of Chicago Press, 1998, 269p.
- DERRIDA, Jacques, *Mal d'archive : une impression freudienne*, Paris, Galilée, coll. « Incises », 1995, 154p.
- DORLIN, Elsa, *Black feminism: anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000*, Paris, l'Harmattan, coll. « Bibliothèque du féminisme », 2008, 260p.
- DUDER, Cameron, *Awfully Devoted Women: Lesbian Lives in Canada, 1900-65*, Vancouver, UBC Press, coll. « Sexuality Studies », 2011, 313p.
- DUMONT-JOHNSON, Micheline, *Découvrir la mémoire des femmes: une historienne face à l'histoire des femmes*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 2001, 159p.
- DUMONT-JOHNSON, Micheline, *Pas d'histoire, les femmes! réflexions d'une historienne indignée*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 2013, 223p.
- DUMONT-JOHNSON, Micheline et Louise TOUPIN, *La pensée féministe au Québec: anthologie, 1900-1985*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 2003, 752p.
- DUPUIS-DÉRI Francis (éd.), *Québec en mouvements: idées et pratiques militantes contemporaines*, Montréal, Lux, coll. « Futur proche », 2008, 276p.
- FARGE, Arlette, *Le goût de l'archive*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « La librairie du XXIe siècle », 1989, 152p.
- FEINBERG, Leslie, *Stone butch blues*, Ithaca, N.Y, Firebrand Books, 1993, 301p.
- FOUCAULT, Michel, *Histoire de la sexualité -1 : La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1994, [1976], coll. « Tel », 211p.
- GENTILE, Patrizia et al., *We Still Demand!: Redefining Resistance in Sex and Gender Struggles*, Vancouver, CANADA, UBC Press, 2016, 307p.
- GILLEY, Brian Joseph, *Becoming two-spirit: gay identity and social acceptance in Indian country*, Lincoln, NE London, University of Nebraska Press, 2006, 213p.
- HALBERSTAM, Jack, *The Queer Art of Failure*, Durham, Duke University Press, coll. « A John Hope Franklin Center book », 2011, 212p.

- HAMROUNI, Naïma et Chantal MAILLÉ (éd.), *Le sujet du féminisme est-il blanc? femmes racisées et recherche féministe*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 2015, 276p.
- HARITAWORN, Jinthana *et al.*, *Queering Urban Justice: Queer of Colour Formations in Toronto*, Toronto, CANADA, University of Toronto Press, 2018, 224p.
- HARTMAN, Saidiya V., *Wayward Lives, Beautiful Experiments: Intimate Histories of Riotous Black Girls, Troublesome Women, and Queer Radicals*, New York, W.W. Norton & Company, 2020, 441p.
- JENNEX, Craig et Nisha ESWARAN, *Out North: An Archive of Queer Activism and Kinship in Canada*, ArQuives, 2023, 288p.
- HOOKS, bell, *Belonging: a culture of place*, New York, Routledge, 2008, 241p.
- HOOKS, bell, *Yearning: Race, Gender, and Cultural Politics*, Toronto, Between the Lines, 1990, 246p.
- KENNEDY, Elizabeth Lapovsky et Madeline D. DAVIS, *Boots of leather, slippers of gold: the history of a lesbian community*, New York, Routledge, 1993, 434p.
- KORINEK, Valerie J, *Prairie Fairies: A History of Queer Communities and People in Western Canada, 1930-1985*, Saskatchewan, University of Toronto Press, coll. « Studies in Gender and History », 2018.
- LE COLLECTIF CLIO, *et al.*, *L'Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Quinze, 1982, coll. « Idéelles », 521p.
- LEWIN, Ellen (éd.), *Inventing lesbian cultures in America*, Boston, Beacon Press, 1996, 232p.
- LINTEAU, Paul André, *Une histoire de Montréal*, Montréal, Québec, Boréal, 2017, 360p.
- LORDE, Audre, *Sister Outsider: Essays and Speeches*, Berkeley, Crossing Press, 2007 [1984], 190p.
- LOVE, Heather, *Feeling Backward: Loss and the Politics of Queer History*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 2009, 196p.
- MACNEIL, Heather et Terry EASTWOOD, *Currents of Archival Thinking, 2nd Edition*, ABC-CLIO, 2017, 417p.
- MAYNARD, Robyn, *NoirEs sous surveillance : esclavage, répression et violence d'État au Canada*, trad. de l'anglais par Catherine Ego, Mémoire d'encrier, coll. « Essai », 2018, 460p.
- MENSAH, Maria Nengeh (éd.), *Dialogues sur la troisième vague féministe*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 2005, 247p.
- MILLS, Sean, *Contester l'empire : pensée postcoloniale et militantisme politique à Montréal, 1963-1972*, Éditions Hurtubise, coll « Cahiers du Québec », 2011, 349p.
- MILLWARD, Liz, *Making a Scene: Lesbians and Community across Canada, 1964-84*, Vancouver, UBC Press, coll. « Sexuality Studies », 2015, 329p.

- MORAGA Cherríe et ANZALDÚA Gloria (éd.), *This Bridge Called My Back: Writings by Radical Women of Color*, Albany, State University of New York (SUNY) Press, 2015, 4e éd., [1980], 286p.
- NAMASTE, Viviane, *C'était du spectacle! l'histoire des artistes transsexuelles à Montréal, 1955-1985*, Montréal, McGill-Queen's University Press, coll. « Études d'histoire du Québec », 2005, 266p.
- NAMASTE, Viviane, *Savoirs Créoles : Leçons du Sida pour l'histoire de Montréal*, Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Essai », 2019, 352p.
- NICKEL, Sarah et Amanda FEHR, *In Good Relation: History, Gender, and Kinship in Indigenous Feminisms*, Winnipeg, University of Manitoba Press, 2020.
- NOUREDDINE, Sabri, *La kahena : un mythe à l'image du Maghreb*, Paris, L'Harmattan, coll. « Critiques littéraires », 2012, 269p.
- PAVARD, Bibia et al., *Ne nous libérez pas, on s'en charge: une histoire des féminismes de 1789 à nos jours*, Paris, La Découverte, 2020, 510p.
- PERROT, Michelle, *Les femmes ou Les silences de l'histoire*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 2020, 702p.
- PIERRE, Alexandra, *Empreintes de résistance: filiations et récits de femmes autochtones, noires et racisées*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 2021, 334p.
- PUAR, Jasbir K. et Tavia Amolo OCHIENG' NYONGÓ, *Terrorist assemblages: homonationalism in queer times*, Durham, Duke University Press, coll. « Next wave », 2017, 356p.
- RICCI, Amanda, *Countercurrents: Women's Movements in Postwar Montreal*, Montréal, McGill-Queen's University Press, coll. « Étude d'histoire du Québec », 2023, 301p.
- ROSS, Becki, *The House that Jill Built: A Lesbian Nation in Formation*, Toronto, University of Toronto Press, 1995, 357p.
- RYAN, Hugh, *The Women's House of Detention: A Queer History of a Forgotten Prison*, New York, Bold Type Books, 2023, 371p.
- SANGSTER, Joan, *Demanding equality: One Hundred Years of Canadian Feminism*, Vancouver, UBC Press, 2021, 470p.
- SCOTT, Joan Wallach, *Gender and the Politics of History*, New York, Columbia University Press, coll. « Gender and culture », 1999, 267p.
- SHEFFIELD, Rebecka Taves, *Documenting Rebellions: A Study of Four Lesbian and Gay Archives in Queer Times*, Sacramento, Litwin Books, coll. « Gender and Sexuality in Information Studies », 2020, 272p.
- SNORTON, C. Riley, *Black on Both Sides: A Racial History of Trans Identity*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2017, 259p.
- SRIGLEY Katrina et al. (éd.), *Beyond women's words: feminisms and the practices of oral history in the twenty-first century*, New York, Routledge, 2018, 350p.

STEIN, Marc, *City Of Sisterly And Brotherly Loves: Lesbian And Gay Philadelphia, 1945-1972*, Temple University Press, 2004, 477p.

STRYKER, Susan, *Transgender history*, Berkeley, Seal Press, coll. « Seal Studie », 2008, 190p.

TOURMALINE et al. (éd.), *Trap Door: Trans Cultural Production and the Politics of Visibility*, Cambridge, Massachusetts, The MIT Press, coll. « Critical anthologies in art and culture », 2017, 419p.

TROUILLOT, Michel-Rolph, *Silencing the Past: Power and the Production of History*, Boston, Beacon Press, 2002, 191p.

VAILLANCOURT, Julie, *Archives lesbiennes : d'hier à aujourd'hui*, Montréal, Les Éditions saphiques du RLQ, Tome 2, 2023, 671p.

VICINUS, Martha, *Intimate friends: women who loved women, 1778-1928*, Chicago, University of Chicago Press, 2004, 314p.

WARNER, Tom, *Never Going Back: A History of Queer Activism in Canada*, Toronto, University of Toronto Press, 2002, 430p.

WITTIG, Monique, *La pensée straight*, préf. De Sam Boursier, Paris, Éditions Amsterdam, 2018, 153p.

Thèse de doctorat et mémoire de maîtrise

ALMEIDA, Jade, *Les femmes noires qui aiment les femmes : résistances aux rapports de pouvoir enchevêtrés*, Thèse de doctorat, Département de sociologie, Université de Montréal, 2021, 305p.

BENALI, Kenza, *Les représentations médiatiques d'un quartier en processus de gentrification : le cas du Plateau Mont-Royal à travers la presse francophone*, Thèse de doctorat (études urbaines) Université du Québec à Montréal, 2007, 387p.

GILIS, Marine, *Les Archiveuses*, Mémoire de maîtrise, École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2016, 138p.

HILDEBRAN, Andrea, *Lesbian Activism in Montreal : 1973-1979*, Mémoire de maîtrise, Département d'histoire, Université du Québec à Montréal, 1997, 100p.

HOGAN, Mél, *Archiving Absence: A Queer Feminist Framework*, Mémoire de maîtrise, Département de communication, Concordia University, 2007, 132p.

ORAZEN, Katherine, « Violent Nostalgia » : White Women, Power, and Affect in the Archival Romance, Mémoire de maîtrise, Département d'arts et des sciences de l'information, Université du Texas à Austin, 2019, 175p.

ROBERT, Camille, *Les travailleuses de l'éducation et de la santé face au tournant néolibéral de l'État québécois (1980-1990)*, Thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal, 2025.

VICKERS, Simon Thomas, *Jobs, Homes, and the Right to Exist: Neighbourhood Activism in Deindustrializing Toronto and Montreal, 1963-1989*, Thèse de doctorat, Département d'histoire, University of Toronto, 2021, 317p.

Chapitres d'ouvrages collectifs

BOISVERT, Suzanne et Danielle BOUTET, « Le projet Gilford : mémoires vives d'une pratique artistique et politique », dans *Sortir de l'ombre : Histoires des communautés lesbienne et gaie de Montréal*, Montréal, VLB éditeur, 1998, p. 313-336.

BOURQUE, Dominique, « Voix et images de lesbiennes : la formation d'un réseau de médias », dans *Sortir de l'ombre : histoire des communautés lesbienne et gaie de Montréal*, VLB éditeur, 1998, p. 291-311.

CHAMBERLAND, Line, « La conquête d'un espace public : les bars fréquentés par les lesbiennes », dans *Sortir de l'ombre : Histoires des communautés lesbienne et gaie de Montréal*, VLB éditeur, 1998, p. 129-163.

HILDEBRAN, Andrea, « Genèse d'une communauté lesbienne : un récit des années 1970 », dans *Sortir de l'ombre : Histoires des communautés lesbienne et gaie de Montréal*, Montréal (Québec), VLB éditeur, 1998, p. 208-233.

LAMOUREUX, Diane, « La question lesbienne dans le féminisme montréalais : un chassé-croisé », dans *Sortir de l'ombre : Histoires des communautés lesbienne et gaie de Montréal*, Montréal (Québec), VLB éditeur, 1998, p. 169-185.

TURCOTTE, Louise, « Itinéraire d'un courant politique : le lesbianisme radical au Québec », dans *Sortir de l'ombre : Histoires des communautés lesbienne et gaie de Montréal*, Montréal, VLB éditeur, 1998.

Articles de revues savantes

BEAUDET, Pierre, « La radicalisation des mouvements sociaux dans les années 1970 », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 19, n° 2, 2011, p. 97.

BENEDICTO, Bobby, « The Queer Afterlife of the Postcolonial City: (Trans)Gender Performance and the War of Beautification », *Antipode*, vol. 47, n° 3, 2015, p. 580-597.

BENNETT, Judith M., « "Lesbian-Like" and the Social History of Lesbianisms », *Journal of the History of Sexuality*, vol. 9, n° 1/2, 2000, p. 1-24.

BERGERON, Marie-Andrée, « « Pour lesbiennes seulement » : la revue comme praxis révolutionnaire. Le cas d'Amazones d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui », *Analyses : revue de littératures franco-canadiennes et québécoise*, vol. 16, n° 1, 2022, p. 41-54.

- BÉRUBÉ, Allan et Jeffrey ESCOFFIER, « “Queer/Nation.” OUT/Look: National Lesbian and Gay », *Quarterly*, n° 11, 1991, p. 12-14.
- BILGE, Sirma, « Le blanchiment de l’intersectionnalité », *Recherches féministes*, vol. 28, n° 2, 2015, p. 9-32.
- BLAIS, Mélissa *et al.*, « Pour éviter de se noyer dans la (troisième) vague : réflexions sur l’histoire et l’actualité du féminisme radical », *Recherches féministes*, vol. 20, n° 2, 15 février 2008, p. 141-162.
- BOUDREAU, Philippe, « L’action politique des mouvements sociaux de 1980 à 2007 », *Bulletin d’histoire politique*, vol. 19, n° 2, 2011, p. 215-224.
- BOYD, Nan Alamilla, « Who Is the Subject? Queer Theory Meets Oral History », *Journal of the History of Sexuality*, vol. 17, n° 2, 2008, p. 177-189.
- BROWN, Elspeth H, « Archival Activism, Symbolic Annihilation, and the LGBTQ+ Community Archives », *Archivaria The Journal of the Association of Canadian Archivists*, vol. 89, printemps 2020, p. 6-33.
- CASWELL, Michelle, « Seeing Yourself in History: Community Archives and the Fight Against Symbolic Annihilation », *The Public Historian*, vol. 36, n° 4, 2014, p. 26-37.
- CHAMBERLAND, Line, « Remembering Lesbian Bars: Montreal, 1955-1975 », *Journal of homosexuality*, vol. 25, p. 231-269.
- CHANADY, Tara, « Les identités lesbiennes et les positionnements queers comme stratégies politiques : perspectives et transformations dans l’espace montréalais », *Recherches féministes*, vol. 33, n° 2, 2020, p. 45-66.
- CHANTRAINE, Renaud, « Faire La Trace ? La Patrimonialisation Des Minorités Sexuelles », *La Lettre de l’OCIM*, n° 173, 2017, p. 26.
- CHARLES, Aline et Thomas WIEN, « Le Québec entre histoire connectée et histoire transnationale », *Globe*, vol. 14, n° 2, 10 avril 2012, p. 199-221.
- CHBAT, Marianne, « Être homosexuel et d’origine libanaise en contexte montréalais : identifications ethno-sexuelles multiples, complexes et variables », *Reflets : revue d’intervention sociale et communautaire*, vol. 23, n° 1, 2017, p. 148-173.
- CHENIER, Elise, « Reclaiming the Lesbian Archives », *The Oral History Review*, vol. 43, n° 1, 1 avril 2016, p. 170-182.
- COMITÉ POUR LA LIBÉRATION DE DALILA, « Dalila Maschino », *Les Cahiers du GRIF*, n° 23-24, 1978, p. 157-162.
- CORFIELD, Penelope J., « History and the Challenge of Gender History* », *Rethinking History*, vol. 1, n° 3, décembre 1997, p. 241-258.
- DAGENAIS, Huguette, « L’institutionnalisation des études féministes à l’Université du Québec », *Les cahiers du CEDREF. Centre d’enseignement, d’études et de recherches pour les études féministes*, n° 6, 1 janvier 1997, p. 35-58.

- DUMONT-JOHNSON, Micheline, « Peut-on faire l’histoire de la femme ? », *Revue d’histoire de l’Amérique française*, vol. 29, n° 3, 1975, p. 421-428.
- EVES, Alison, « Queer Theory, Butch/Femme Identities and Lesbian Space », *Sexualities*, vol. 7, n° 4, 2004, p. 480-496.
- FALQUET, Jules, « Un féminisme matérialiste décolonial est possible : lire ensemble Colette Guillaumin et María Lugones », *Cahiers de recherche sociologique*, n° 69, 2020, p. 193-218.
- FALQUET, Jules, « Rompre le tabou de l’hétérosexualité, en finir avec la différence des sexes : les apports du lesbianisme comme mouvement social et théorie politique », *Genre, sexualité & société*, n° 1, 29 juin 2009, p. 1-17.
- FAURE, Ruby, « Tordre les archives (queering archives) : oui, mais dans quel sens ? », *GLAD!. Revue sur le langage, le genre, les sexualités*, n° 11, 6 décembre 2021.
- FLINN, Andrew et Ben ALEXANDER, « “Humanizing an inevitably political craft”: Introduction to the special issue on archiving activism and activist archiving », *Archival Science: International Journal on Recorded Information*, vol. 15, n° 4, 2015, p. 329-335.
- FLINN, Andrew *et al.*, « Whose memories, whose archives? Independent community archives, autonomy and the mainstream », *Archival Science: International Journal on Recorded Information*, vol. 9, n° 1-2, 2009, p. 71-86.
- GÉRARDIN-LAVERGE, Mona *et al.*, « Archives, genre, sexualités, discours », *GLAD!. Revue sur le langage, le genre, les sexualités*, n° 11, 6 décembre 2021.
- GIGUÈRE, Nicholas, « Les périodiques gais au Québec : évolution et transformations d’une presse au service d’une communauté », *Mémoires du livre / Studies in Book Culture*, vol. 7, n° 2, 2016, p. 1-31.
- HALL, Stuart, « Constituting an archive », *Third Text*, vol. 15, n° 54, 1 mars 2001, p. 89-92.
- IACOVETTA, Franca et Linda KEALEY, « Women’s History, Gender History and Debating Dichotomies », *Left History: An Interdisciplinary Journal of Historical Inquiry and Debate*, vol. 4, n° 1, 1 avril 1996.
- KETCHUM, Alex D., « Lost Spaces, Lost Technologies, and Lost People: Online History Projects Seek to Recover LGBTQ Spatial Histories », *Digital Humanities Quarterly*, vol. 014, n° 3, 25 septembre 2020.
- LABRIE, Christine, « Récolter et préserver la mémoire des femmes : réflexions méthodologiques sur le recours à l’histoire orale auprès des femmes âgées », *Recherches féministes*, vol. 29, n° 1, 2016, p. 147-163.
- LEE, Jamie A., « Archives as Spaces of Radical Hospitality », *Australian Feminist Studies*, vol. 36, n° 108, 2021, p. 156-164.
- LÉVESQUE, Andrée, « Réflexions sur l’histoire des femmes dans l’histoire du Québec », *Revue d’histoire de l’Amérique française*, vol. 51, n° 2, 26 août 1997, p. 271-284.

- MILLWARD, Liz, « Lesbian Nation and Black nationalism », *Women's History Review*, vol. 31, n° 1, 2 janvier 2022, p. 51-67.
- MILLWARD, Liz, « The Place of Geography in Lesbian History », *History Compass*, vol. 17, n° 7, 2019, p. 1-8.
- MOORE, Francesca P L, « Tales from the archive: methodological and ethical issues in historical geography research », *Area*, vol. 42, n° 3, 1 septembre 2010, p. 262-270.
- MOORE, Shauna et Susan PELL, « Autonomous archives », *International Journal of Heritage Studies*, vol. 16, n° 4-5, 1 juillet 2010, p. 255-268.
- MUÑOZ, José Esteban, « Ephemera as Evidence: Introductory Notes to Queer Acts », *Women & Performance: A Journal of Feminist Theory*, vol. 8, n° 2, 1 janvier 1996, p. 5-16.
- PAGÉ, Geneviève, « La lente intégration du Queer au féminisme québécois francophone: douze ans de résistance et le rôle de passeur des Panthères Roses », *Canadian Journal of Political Science/Revue canadienne de science politique*, vol. 50, n° 2, juin 2017, p. 535-558.
- PASSERINI, Luisa, « Work Ideology and Consensus under Italian Fascism », *History Workshop Journal*, vol. 8, n° 1, p. 82-108.
- PELL, S, « Radicalizing the politics of the archive: An ethnographic reading of an activist archive », *Archivaria*, vol. 2015, n° 80, 2015, p. 33-57.
- PETIT, Mathilde, « Produire des archives lesbiennes : transmissions communautaires et connexions temporelles », *GLAD!. Revue sur le langage, le genre, les sexualités*, n° 11, 6 décembre 2021.
- PODMORE, Julie, « Gone “underground”? Lesbian visibility and the consolidation of queer space in Montréal », *Social & Cultural Geography*, vol. 7, n° 4, août 2006, p. 595-625.
- PODMORE, Julie, « Lesbians in the Crowd: Gender, sexuality and visibility along Montréal's Boul. St-Laurent », *Gender, Place & Culture*, vol. 8, n° 4, 1 décembre 2001, p. 333-355.
- PODMORE, Julie A., « Queering Discourses of Urban Decline: Representing Montréal's Post-World War II “Lower Main” », *Historical Geography*, vol. 43, n° 0, 24 décembre 2015, p. 57-83.
- PODMORE, Julie et Line CHAMBERLAND, « Entering the Urban Frame: Early Lesbian Activism and Public Space in Montréal », *Journal of Lesbian Studies*, vol. 19, n° 2, 3 avril 2015, p. 192-211.
- PRINCE, Jacques, « Du Placard à l'institution : L'histoire Des Archives Gaies Du Québec (AGQ) », *Archivaria*, 2009, p. 295-309.
- RAPHAËL, Freddy, « Le travail de la mémoire et les limites de l'histoire orale », *Annales*, vol. 35, n° 1, 1980, p. 127-145.
- SANGSTER, Joan, « Telling Our Stories: Feminist Debates and the Use of Oral History », *Women's History Review*, vol. 3, n° 1, mars 1994, p. 5-28.
- SMITH, Miriam, « Homophobia and Homonationalism: LGBTQ Law Reform in Canada », *Social & Legal Studies*, vol. 29, n° 1, 2020, p. 65-84.

TRAUB, Valerie, « The Present Future of Lesbian Historiography », dans *A Companion to Lesbian, Gay, Bisexual, Transgender, and Queer Studies*, John Wiley & Sons, Ltd, 2007, p. 124-145.

TREMBLAY, Manon et Julie PODMORE, « Présentation : féminismes et lesbianismes : hier et aujourd'hui, ici et ailleurs », *Recherches féministes*, vol. 33, n° 2, 2020, p. 1-24.

TREMBLAY, Manon et Julie PODMORE, « Depuis toujours intersectionnels : relecture des mouvements lesbiens à Montréal, de 1970 aux années 2000 », *Recherches féministes*, vol. 28, n° 2, 2015, p. 101-120.

TREMBLAY, Manon et Julie PODMORE (dir), « Féminismes et lesbianismes : hier et aujourd'hui, ici et ailleurs », *Recherches Feministes*, vol. 33, n° 2, 2020, 259p.

« Entretien avec Anne Michaud réalisée par Denyse Côté », *Économie et Solidarités*, vol. 43, n° 1-2, 2013, p. 125-130.

Ressources numériques

Livres

CASWELL, Michelle, *Urgent Archives: Enacting Liberatory Memory Work*, Abingdon, Oxon, Routledge, coll. « Routledge studies in archives », 2021, 129p. <https://doi.org/10.4324/9781003001355>.

EICHHORN, Kate, *The Archival Turn in Feminism: Outrage in Order*, Temple University Press, 2013, 188p., <http://site.ebrary.com/id/10762966>

Journaux et revues

LAFUSTE, France, *Troisième Foire internationale du livre féministe : De Soweto à Montréal en passant par Rabat et Buenos Aires*, Le Devoir, 11 juin 1988, Cahier D, Collections de BANQ numérique, <https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/2761649>, (9 mai 2024).

GAGNON, Lysiane, *Le retour de Dalila*, La Presse, 3 mars 1981, Cahier A, p.8, BANQ Numérique, <https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/2294010>, (23 février 2024)

Dossier Livre féministe : un salon à soi, Femmes Suisses, août-septembre 1988, <https://doi.org/10.5169/seals-278765>, (Consulté le 1^{er} mai 2024), p.10-15.

Guide d'information

DESCHAMPS, Gilbert, *We are Part of a Tradition: A Guide on Two-Spirited People for First Nations Communities*, Toronto, Ontario, 2-Spirited People of the 1st Nations, 1998, 61p.
https://indigenousto.ca/wp-content/uploads/2018/10/Research_2Spirit_1f.pdf, (3 octobre 2024).

Document audiovisuel

FERNIE, Lynne et Aerlyn WEISSMAN, 1992, *Forbidden Love: The Unashamed Stories of Lesbian Lives*, [Vidéo], Women Make Movies, 1h24min. https://www.nfb.ca/film/forbidden_love/